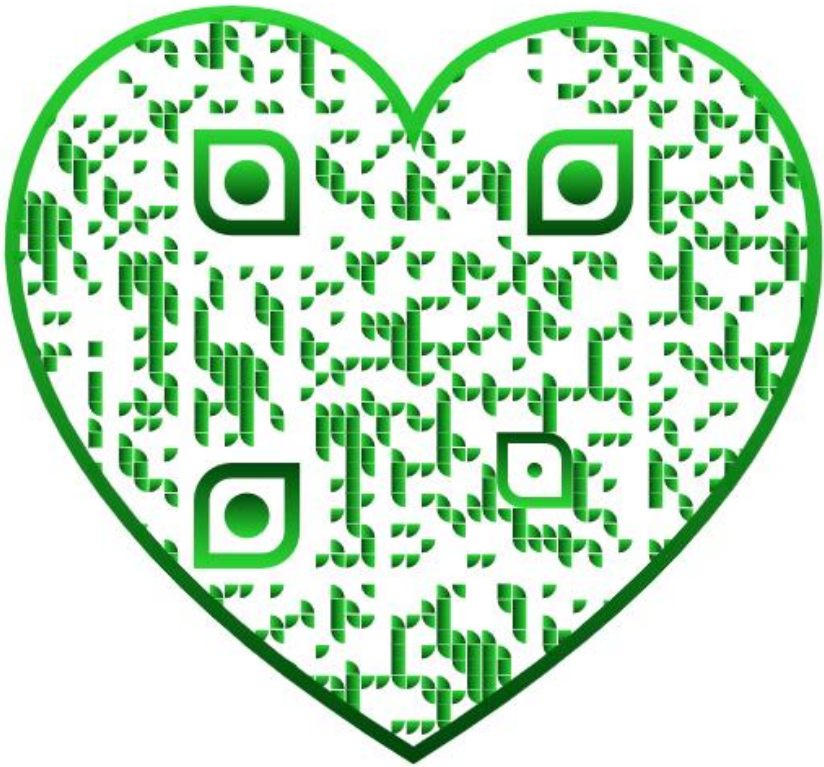
Josyane Bissonnette

Un an pour réinventer ma vie

roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS



Josyane Bissonnette

Un an pour réinventer ma vie

roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Josyane Bissonnette

Un an pour réinventer ma vie

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Un an pour réinventer ma vie / Josyane Bissonnette
Nom : Bissonnette, Josyane, 1978- , auteure
Identifiants : Canadiana 20230080588 | ISBN 9782897839543
Classification : LCC PS8603.I8798 A65 2024 | CDD C843/.6–dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : isaxar/123RF

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Josyane Bissonnette

Un an pour réinventer ma vie

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Une semaine pour se perdre… et se retrouver, 2023

Que cherches-tu, Éloïse ?, 2018

Rien n'est admissible ; sauf la vie,
à condition de la réinventer chaque jour.

BLAISE CENDRARS

Journal d'Éloïse Roy
30 août, 7 h 28

Quel cahier trop joli,
Pour que j'y déballe mes jours gris.
Pourtant, il y a cette boule en dedans,
Qui est apparue, je ne sais plus trop comment.
S'oublier dans la vie, c'est fâchant,
Mais oser se choisir, c'est effrayant.
Cela m'oblige à sortir du lot, à être critiquée et jugée,
Alors que tout ce que je voudrais, c'est rester cachée.
Le monde qui s'ouvre devant moi me donne le vertige,
Et c'est pourtant ce que mon cœur et mon âme m'infligent.
Va savoir ce qui m'attend au terme de ce tournant,
Carpe Diem, je le saurai dans un an !

Je referme mon cahier de notes et je fixe l'image dessinée de la jolie fée blonde, qui se tient en équilibre debout sur une seule jambe, comme une funambule, qui orne la couverture de celui-ci. Elle regarde au sol et elle a les deux bras bien droits de chaque côté de son corps. Elle me donne le tournis. Mais qu'est-ce qui m'a pris d'oser prendre une année sabbatique ?

En ce moment même, la plupart de mes amis sont absorbés par le retour au travail après les vacances ou la rentrée scolaire pendant que moi, je suis encore au lit à fixer un journal que je sais rempli de pages blanches. Des lignes vides qui attendent que mon destin leur soit raconté.

Cette idée de génie, je l'ai eue peu avant ma dernière visite en Allemagne, où je me suis rendue pour dire un ultime au revoir à ma chère fée marraine, Francine. C'est d'ailleurs grâce à elle et à l'héritage qu'elle m'a légué que je peux me permettre cette année de congé. Non, mais, quelle aventure ce fut, et toute une histoire qu'il me plaira certainement de raconter à mes enfants un jour. Si j'ai des enfants ! Parce que, pour le moment, aucun homme digne de ce nom ne se trouve à l'horizon !

Mon cellulaire vibre, et c'est le visage trop joyeux de ma meilleure amie Laurence qui apparaît lorsque j'accepte l'appel. Aussitôt qu'elle m'aperçoit, ses sourcils se froncent et elle retrousse son joli nez parsemé de taches de rousseur. Ses petits yeux brun foncé sont

soudainement soucieux, et elle passe une mèche de sa chevelure rousse derrière son oreille. J'ouvre la bouche pour intervenir, mais elle ne me laisse pas le temps de placer un mot.

— Coudonc, est-ce qu'il y a encore quelqu'un de mort ? Tu fais une moue d'enterrement !

J'approche mon téléphone pour observer mon image par la fenêtre miniature de l'écran. Mes longs cheveux châtains sont sales, et j'ai un restant de mascara de la veille qui s'écaille autour de mes yeux verts cernés. Je capitule.

— Oui, j'avoue que j'ai l'air déprimée. Mais comment se fait-il que tu m'appelles un jeudi matin ? Tu n'es pas au travail, toi, comme tous les gens normaux ?

— Non, madame. J'ai décidé d'être malade aujourd'hui ! dit-elle fièrement.

— En quel honneur ?

— En ton honneur, voyons ! Pensais-tu que j'étais pour te laisser seule le premier jour de ton année sabbatique ? Je ne te connais que trop bien, tu dois être en train de regretter ta décision, et de te ronger les sangs à propos de ton avenir. D'autant plus que c'est aujourd'hui le jour de la rentrée des classes, et que, d'ordinaire, tu accompagnes les jeunes de la maison d'hébergement afin qu'ils commencent bien leur année scolaire.

Laurence a beau avoir un tempérament intense de par ses sautes d'humeur et ses opinions souvent bien arrêtées, elle réussit toujours à me faire rire, et ça, ce n'est pas donné à tout le monde.

— Méchante expression sortie des reliques : se ronger les sangs ! Ha ha ha ! C'est fou comme tu peux être dramatique, parfois, ma chérie… mais j'avoue que tu as un peu raison, dis-je en me grugeant la cuticule de l'index.

Laurence a de la chance : elle peut se permettre de prendre plusieurs journées de maladie sans souci dans une année, puisque son employeur, Bombardier, est une entreprise qui compte plusieurs milliers d'employés. Quelqu'un d'autre se chargera donc des achats aujourd'hui, pendant qu'elle sera payée à son plein salaire. Ce qui me fait penser que je devrais peut-être me recycler dans un travail qui offre ce type d'avantages, puisque ce n'est clairement pas mon cas avec l'organisme communautaire pour lequel je travaille. Enfin, pour lequel je travaillais, puisque je suis aujourd'hui officiellement en

congé pour les douze prochains mois.

Son visage grossissant me sort de mes réflexions, lorsqu'elle s'approche de l'écran de son téléphone pour mieux me scruter. Après quinze ans d'amitié et des poussières, plus la peine d'essayer de lui cacher mes états d'âme…

— Cesse immédiatement de te massacrer les doigts, parce que je m'en viens chez toi et j'ai un plan pour organiser ton année ! m'annonce-t-elle fièrement en se frottant les mains, juste avant de me raccrocher au nez.

Je dépose mon cellulaire sur ma table de chevet, les sourcils en l'air. Je me demande ce qu'elle peut bien avoir derrière la tête, avec son plan ! Quoique, cela fait partie des forces de Laurence. Elle a beau être un peu trop réactive, émotionnellement parlant, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi organisé. On pourrait même croire qu'elle a fait l'armée, tellement son appartement est toujours bien rangé, et son lit fait avec les plis à quarante-cinq degrés. Elle a des méthodes pour tout ; son budget, ses dépenses, ses listes d'épicerie, ses rendez-vous, et j'en passe ! J'aimerais tellement être aussi douée qu'elle.

Dernièrement, elle a tout de même pris des décisions qui m'ont surprise, comme suivre un cours de massothérapie, entre autres, et devenir sobre. Laurence, la cartésienne, l'anxieuse et la perfectionniste le jour, qui relâchait la pression le soir en ingurgitant plusieurs bières, s'amuse aujourd'hui à me faire respirer des huiles essentielles, tout en me massant les épaules. On peut dire que c'est un virage à cent quatre-vingts degrés ! Et voilà qu'elle a un plan pour moi.

Je sors enfin de ma torpeur pour enfiler mon vieux pantalon de jogging porté la veille, qui traîne sur mon plancher de chambre, avec mon *hoodie* préféré. Ce n'est pas comme si j'avais des activités de prévues au calendrier. De toute manière, Laurence habite à moins de dix minutes en voiture de mon nouveau condo, alors je n'ai pas vraiment le temps de me doucher et de me laver les cheveux. C'est la contrainte pour avoir une longue tignasse comme la mienne. Si je ne les sèche pas à la brosse après un lavage, ils deviennent tout rêches, et à l'épaisseur qu'ils ont, c'est long ! Qu'à cela ne tienne, ce ne sera pas la première fois qu'elle me trouvera comme ça.

La vérité, c'est que depuis mon retour d'Allemagne, j'ai le moral à plat. En juillet dernier, lorsque j'ai parlé à mon employeur de mon projet de prendre une année sans solde à partir de la fin août, j'étais bien excitée et convaincue que c'était la chance de ma vie de me réinventer. Mais voilà qu'aujourd'hui, j'ai la peur au ventre.

D'ordinaire, je me serais déjà affairée à préparer la rentrée des jeunes depuis plusieurs jours afin qu'ils y soient prêts, mais voilà que je suis enfermée dans mon appartement pendant que le monde recommence à tourner. Justement, je n'ai aucune routine, en ce jeudi matin. D'ailleurs, j'ai commencé à angoisser au moment où j'ai vu dans les magasins à grande surface les grosses pancartes affichant classeurs à anneaux, crayons et boîtes à lunch. Et c'est sans compter les messages de mes collègues perplexes, qui, pour plusieurs, ne comprennent pas ma démarche. Je suis même certaine qu'ils se feront un plaisir de potiner, pendant l'heure du lunch, à mon sujet. Je préfère ne pas y penser, puisque le jugement des autres m'a toujours paralysée.

Je me traîne les pieds jusqu'à la cuisine, et j'ouvre le réfrigérateur. Je constate qu'il serait peut-être temps que j'aille faire une épicerie digne de ce nom. Les tablettes sont vides. Son contenu représente bien ma vie. Je ne sais même pas de quoi j'ai envie de le remplir. Je reste là, figée. La boule dans mon estomac est bien présente, et j'hésite à savoir si c'est parce que j'ai faim, ou si c'est parce que j'ai peur. Je referme la porte, et je sors la bouilloire pour la remplir d'eau. Une tisane chaude me fera le plus grand bien. Je déciderai plus tard, lorsque Laurence arrivera, comment je vais nourrir ma vie.

Je retourne dans ma chambre chercher mon téléphone, question de faire défiler le fil d'actualité de mes réseaux sociaux, en attendant mon amie. J'aperçois une photo de Bastian, ce bel Allemand qui m'a fait tant rêver lors de mon premier voyage à Constance, au printemps dernier, qui pose fièrement devant l'Université McGill, à Montréal. *A new beginning !* : c'est la phrase qui accompagne sa publication. Mon cœur se serre. Il est toujours aussi charmant, avec sa silhouette athlétique, ses cheveux et ses yeux noir profond, ses belles lèvres rouges et charnues qui encadrent un sourire franc. Il avait donc dit vrai : il est parti de son Allemagne pour venir faire une année d'études ici, au Québec. Cela veut dire qu'il est dans mon pays, dans ma province, qui plus est, et qu'il ne m'a même pas appelée ! Je referme mon cellulaire, et je le lance sur le comptoir, boudeuse. Au même moment, la bouilloire siffle. Je verse l'eau chaude sur le petit sachet de feuilles de cardamome séchées, l'une de mes tisanes préférées.

Les images des moments passés avec Bastian reviennent me visiter. Je l'ai rencontré par hasard dans l'avion qui nous emmenait, Laurence et moi, vers cette aventure inusitée imposée par ma marraine décédée. Cela faisait partie de ses dernières volontés. Elle souhaitait que je me rende en Allemagne afin de remettre une mystérieuse lettre à son amie d'enfance, Diane, qui habite maintenant là-bas. Cette même Diane qui, aujourd'hui, m'appelle tous les mois pour s'assurer que je me porte

bien. Toujours est-il que Bastian s'est proposé pour devenir notre guide touristique officiel, à la sortie de ces sept heures de vol, au grand dam de Laurence, qui avait déjà flairé l'attirance que j'éprouvais envers ce bel inconnu. J'ai donc passé plusieurs journées de rêve avec lui – et Laurence qui, bien sûr, ne nous lâchait pas d'une semelle –, à faire bien des activités qui m'ont rappelé à quel point j'aime voyager. Au terme de ces dix jours idylliques, nous avons décidé de former un couple et de nous efforcer de poursuivre notre relation à distance. Cette option était envisageable, puisqu'au départ, nous étions censés nous rejoindre pendant l'été, afin d'assister à un séminaire de développement personnel, en Floride, et que Bastian projetait de venir étudier par la suite à Montréal pendant un an.

Ce que je n'avais pas prévu, c'est que mon ex, Sébastien, referait surface dans ma vie au moment où j'étais la plus vulnérable face à la réalité difficile d'une relation à distance. Alors, j'ai cédé, et j'ai trompé Bastian. Pour apprendre quelque temps plus tard qu'il avait fait la même chose avec cette… Samantha, également son ex. Alors, nous en avons conclu que nous n'étions pas prêts à être en couple, tous les deux, et que nous devrions plutôt en profiter pour apprendre à nous connaître mieux, individuellement.

À la dernière minute, j'ai choisi de ne pas assister à ce séminaire en Floride, alors nous ne nous sommes jamais revus depuis ce séjour en Allemagne. Fin de l'histoire.

Le bruit d'une portière de voiture qui claque me sort de mes pensées. Je me lève et me dirige vers la porte-patio pour y jeter un œil. C'est bien Laurence qui arrive. Elle tombe à point. Je sors sur le perron pour l'accueillir, impatiente. Avant même qu'elle ne soit arrivée à la hauteur des cinq petites marches qui mènent à mon entrée, je commence à lui raconter ce que je viens de découvrir sur mon fil d'actualité. Elle semble beaucoup moins contrariée que je le suis.

— Ben voyons, Élo, à quoi t'attendais-tu ? Vous vous êtes laissés à la fin du printemps dernier, après avoir essuyé une défaite cuisante concernant votre objectif de maintenir une relation à distance ! Il me semble que vous aviez convenu, à ce moment-là, de continuer vos chemins chacun de votre côté, et de laisser l'avenir décider si vous étiez pour vous revoir.

— Ben oui, je le sais ! dis-je, indignée. Mais il aurait au moins pu me faire un coucou, quelque chose. Penses-y, Bastian est ici, à Montréal ! Lui qui nous a servi de guide de manière exceptionnelle alors qu'on était dans son pays. As-tu déjà oublié ? Ce serait une belle occasion de

lui rendre la pareille, non ?

— Bien sûr que non, voyons ! Je comprends que tu penses encore à lui, mais selon mon plan, tu ne le revois pas avant… Laisse-moi voir ça.

Laurence sort un dossier de son sac et tourne les feuilles de son document. Ce doit être le plan qu'elle m'a préparé. Je la regarde fouiller dans ses notes, confuse.

— Mais de quoi parles-tu, Laurence ?

— Attends, tu vas tout comprendre. C'est quand son anniversaire à Bastian ?

— Le 25 février, je pense, mais c'est quoi le rapport ?

— Alors, son signe du zodiaque, c'est Poissons, c'est ça ?

— Ça doit. Mais je ne comprends toujours pas où tu veux en venir.

— Ça y est ! s'exclame-t-elle. Selon mon plan, tu dois le revoir au début de mars prochain. Pas avant. Bon, laisse-moi t'expliquer, tu verras, c'est un plan du tonnerre ! Viens t'asseoir, je vais te montrer.

Je m'approche du tabouret de l'îlot et je m'y assois, encore plus intriguée. Elle s'installe à son tour, trépignant sur la chaise. Elle est tout excitée par son idée. Je le constate à son air espiègle.

— J'ai pensé organiser ton année sabbatique à partir de trois grands volets, c'est-à-dire ta « vie professionnelle », ta « vie personnelle », et ta « vie amoureuse », dit-elle en me présentant trois documents distincts.

— OK…, dis-je, pas trop certaine de comprendre sa démarche.

— Pour commencer, prenons le dossier « vie professionnelle ». Tu as douze mois pour apprendre à mieux te connaître, et ainsi décider ce que tu veux faire dans la vie. Tu me suis ?

— Oui, mais…

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'elle me coupe avec enthousiasme.

— Alors, voici ce que je te propose. Tu devras choisir douze métiers différents qui t'intéressent, et faire douze stages, à raison d'un par mois, afin d'explorer tes réels intérêts. Si ce n'est pas possible de faire un stage dans un endroit donné, tu pourrais faire du bénévolat. Bref, il

faut que tu expérimentes plusieurs options de carrière, tu comprends ?

— Euh, oui. Mais douze, c'est beaucoup ! Je ne sais même pas si je suis capable, en ce moment, de trouver une seule idée.

— Ça, on verra ensemble, plus tard. Mais que l'on se comprenne bien : il va falloir que tu fasses un effort pour trouver. « Aide-toi et le ciel t'aidera », comme on dit ! Alors, je poursuis : même principe pour ta « vie personnelle ». Tu devras trouver douze activités, que tu vas pouvoir essayer, à raison d'une par mois. J'ai inscrit ici, m'explique-t-elle en me montrant son dossier, qu'il te faudra faire cette activité au moins quatre fois dans le mois, parce que tu sais, les passions, ça se développe avec le temps.

Je suis subjuguée. Je n'arrive pas à prononcer un seul mot, mais je commence à comprendre la structure de son plan. Est-ce que ça veut dire que… ? Elle lit dans mes pensées, puisqu'elle ajoute :

— Oui. Ça veut dire que tu dois aussi rencontrer douze hommes, en douze mois. J'ai pensé rendre le tout amusant en te proposant de passer les douze signes du zodiaque. Donc, une rencontre par mois. Comme en ce moment, tu vois, c'est la saison de la Vierge, alors il te faut faire la connaissance d'un homme Vierge. Au sens de l'astrologie, bien sûr ! Comme ça, tu vas échanger avec toutes sortes de personnalités différentes, et au terme de cette année, tu sauras ce qui te plaît, ou te déplaît, chez un homme. Tu pourras compiler tes observations dans ce dossier. Regarde, j'ai même prévu un questionnaire à remplir à la suite de chacune de ces rencontres. Cependant, il est stipulé ici que…

— Wouah, un instant, Laurence, tu m'étourdis ! Laisse-moi au moins digérer ce que tu me dis. J'avoue que ton idée d'explorer des métiers et des passions est séduisante, mais comment veux-tu que je fasse pour rencontrer un homme de chaque signe du zodiaque ? Je ne vais quand même pas me promener dans la rue avec une pancarte sur le front sur laquelle il est écrit : *Bonjour ! Moi, Scorpion, cherche homme Taureau pour une douce soirée de printemps !*

— Mais non, c'est clair ! coupe Laurence. Mais tu vas t'inscrire à un site de rencontre. Et imagine, tu vas pouvoir jumeler tes activités « passions » avec tes rencontres ! Ça va être génial !

Je dévisage Laurence. Elle a le menton déposé entre ses deux paumes de mains, rêveuse. Je baisse la tête pour regarder ses documents. Je m'arrête un instant pour considérer son idée. J'avoue que c'est tentant. Mais la perspective de m'inscrire sur un site de

rencontre me dérange. Je n'ai jamais approuvé ce moyen actuel d'entrer en relation avec de parfaits étrangers. C'est dangereux, non ? Et en plus, ça ne me dit rien de m'afficher comme une célibataire désespérée. Et folle, qui plus est. Comment je vais gérer ça, moi ? *Allô, Pierre-Jean-Jacques, c'est quoi ton signe ? Ahhh, Sagittaire. Désolée, je ne peux pas te rencontrer avant décembre !* Ça n'a pas d'allure. C'est un plan de merde. Laurence semble suivre mes pensées, puisqu'elle ajoute :

— J'ai pensé à tout, t'inquiète. Je me suis inspirée de ce vieux film. Tu sais, *Doux novembre* ? Celui avec Keanu Reeves et Charlize Theron ? Bref, j'ai ajusté le plan au goût du jour. Je te le dis, c'est une idée de génie !

— Tu parles du film dans lequel la fille est en phase terminale d'un cancer, et qu'elle rencontre un mec par mois, pour enfin finir avec celui de novembre ? Lau, c'est déprimant, elle meurt à la fin !

Laurence se lève d'un bond, frappe dans ses mains, pour ensuite me pointer du doigt, comme si je venais d'avoir la bonne réponse dans un jeu télévisé de mauvais goût. Elle semble chercher ses mots. Elle me fait peur. Son regard est machiavélique. Elle se rassoit dans le même élan, et conclut la scène en tapant fermement sur l'îlot :

— En plein ça, ma vieille !

Je m'esclaffe, c'en est trop. Mautadine qu'elle est folle, mais c'est comme ça que je l'aime, ma Laulau ! J'arrive mal à articuler tellement je ris quand je lui dis :

— En plein ça, quoi ? C'est triste à mourir, cette histoire. Sérieux, t'es pas possible !

— Justement, toi, tu n'es pas malade, c'est tout le point ! Tu as une chance inouïe de vivre cette année comme si… comme si… comme si ta vie en dépendait ! Mais ta vie n'en dépend pas, et c'est ça qui est fantastique, tu ne trouves pas ?

Je tente de reprendre mon souffle pour lui expliquer le fond de ma pensée.

— Bon, j'avoue qu'il y a de très bons éléments dans ton plan. Pour ce qui est des dossiers « vie professionnelle » et « vie personnelle », ç'a du sens, bien que je pense que douze métiers et douze passions, c'est un tantinet exagéré. Mais en ce qui concerne les rencontres, je ne sais pas. Je ne le sens pas.

— Moi, je pense que c'est une excellente façon de procéder. Premièrement, ça va t'obliger à rester célibataire toute l'année, et grâce à ça, tu vas pouvoir te concentrer entièrement sur toi. Regarde, c'est ça que je voulais te dire tantôt : le plan stipule que tu n'as pas le droit d'être en couple avant la fin de ton année. Alors, une fois le mois terminé, tu n'as plus la permission de revoir le gars que tu as rencontré. J'imagine que parfois, ça va être salutaire, et d'autres fois déchirant, mais assurément divertissant, et riche en apprentissages. Alors, tu embarques ?

Laurence me regarde, les yeux remplis d'espoir. Son enthousiasme me contamine. Je me sens comme dans un jeu, et c'est drôlement plus intéressant comme perspective que celle que j'avais ce matin au réveil. De plus, prendre un an juste pour moi, ça va m'aider à me faire passer en premier et m'éviter de me perdre dans une relation amoureuse, ce qui ne me serait pas bénéfique en ce moment. Je ne sais même plus quel métier exercer et je réalise que je ne me connais que très peu. Comment m'engager envers quelqu'un dans ces conditions ? Alors, qu'est-ce que j'ai à perdre, au fond, si ce n'est que de vivre des aventures trépidantes ?

— J'embarque ! dis-je en la serrant dans mes bras. Mais je te préviens, tu ferais mieux de ne pas me laisser seule dans cette aventure. Je veux que tu te rendes disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en cas d'urgence.

— Bien sûr ! Surtout lorsque tu vas faire tes rencontres. Le plan suggère que tu doives m'indiquer en tout temps ta localisation, question que je sache où tu es. Et crois-tu que je vais te laisser rencontrer n'importe qui ? Ne crains rien, nous allons bien évidemment scruter les fiches descriptives de chaque candidat avant tes éventuels rendez-vous. J'ai déjà hâte ! Bon, va prendre ta douche et te faire belle. On doit prendre des photos pour ton profil sur le site. Allez, ouste ! Je vais commencer à remplir ta fiche en attendant. Et je te suggère fortement de commencer à réfléchir au métier que tu vas essayer ce mois-ci, et à l'activité à laquelle tu vas participer !

Je me lève sans me faire prier. La journée prend une tournure intéressante, tout à coup !

Lorsque j'entre dans le salon, Laurence semble bien concentrée devant son ordinateur portable. Je dépose doucement deux tasses fumantes sur la table basse devant elle qui, à ce moment, lève les yeux

vers moi. Elle me détaille de la tête aux pieds. Son visage s'illumine.

— C'est parfait ! Ton allure est décontractée, mais coquette. Ton jeans et ton chandail de laine rose sont appropriés pour l'automne qui arrive, et cette couleur fait ressortir le vert de tes yeux. Tes cheveux ondulés comme ça sont magnifiques, et ton maquillage est subtil. Ça fait toi ! Et ça fait surtout du bien de te voir comme ça. Bon, assieds-toi sur le fauteuil que je prenne une première photo.

— Ahh… Je hais me faire photographier, j'ai toujours l'air coincée. Pourquoi on ne réutiliserait pas ma photo de profil d'Instagram ? Elle est belle, non ?

— Ben non, Élo ! Un : elle date de plusieurs mois, et deux : on te voit juste la moitié du visage. Allez, fais-moi un beau sourire, tu es capable ! Voilà…

Je sens tout mon corps se raidir. Je ne suis assurément pas à l'aise ni prête à publier un profil. C'est trop précipité, tout ça. Il me vient une idée. Je me lève d'un bond pour aller attraper mon cellulaire qui traîne encore sur l'îlot.

— Qu'est-ce que tu fais ? Reviens ici que je prenne la photo !

— Non, je ne me sens pas prête à m'afficher en ligne. Pas tout de suite. Mais je viens de penser à quelque chose, ou plutôt, à quelqu'un.

— Mais de quoi tu parles ?

— Attends, je vais tout t'expliquer.

J'ouvre Facebook et je vais sur le compte d'Olivier, le fils de Robert, l'amant de ma défunte marraine. C'est bien ce que je pensais. C'était son anniversaire le 28 août dernier. Il me semblait avoir vu passer des publications de ses amis lui souhaitant bonne fête. Alors, il est né sous le signe de la Vierge. Bingo ! Je reviens vers Laurence, qui s'impatiente au salon, fière de ma trouvaille.

— Peux-tu m'expliquer ce qui se passe, Élo ?

— Bon… Tu te souviens de ce gars qui a débarqué de nulle part chez moi au début de l'été, Olivier Marquis ?

— Ah oui ! Celui qui était en beau fusil parce qu'il accuse ta défunte marraine d'avoir volé l'héritage de son père, pour ensuite te le léguer à son tour, ou quelque chose dans le genre… Olivier, le drogué ?

— Oui, c'est ça. Il prétendait que l'argent de mon héritage, c'était

l'argent de son père. Bref, longue histoire. Et pour ce qui est du fait qu'il consomme des substances illicites, je ne sais pas. Le jour où il est venu ici, il avait plutôt l'air d'un beau mec sorti tout droit d'un magazine de mode. Très beau garçon, soit dit en passant. Après sa visite impromptue, il m'a quand même fait une demande d'amitié sur Facebook, que j'ai acceptée.

— Ah bon, et alors ?

— Alors, il est Vierge ! dis-je, tout heureuse de mon idée.

— Et alors ? insiste Laurence.

— Alors, ça va être lui, ma *date* du mois ! Coudonc, Laurence, c'est TON plan, pas le mien. Tu devrais suivre !

— OK. Mais premièrement, c'est un drogué, et deuxièmement, tu ne sais pas s'il accepterait de sortir un soir avec toi ! Non, oublie ça, je ne le sens pas, cet Olivier. C'est mieux de suivre mon plan, et d'y aller avec l'application de rencontre.

— Laurence, c'est MON année sabbatique, je fais ce que je veux, d'accord ? Et je te signale que c'est lui qui m'a fait une demande d'amitié sur Facebook ! Il m'a même dit que ce serait chouette d'aller souper, un de ces quatre. Alors, je trouve que c'est une très bonne idée, et ça respecte le plan, puisqu'il est Vierge. En plus, lorsqu'il est venu ici, il n'était pas intoxiqué. Puis, tu sais… Francine m'a confié cette information, mais du temps où elle fréquentait Robert, son père, Olivier était adolescent, alors… Il a peut-être changé ?

— Ce n'est pas toi qui me disais que sur son profil, justement, il montre fièrement des photos de lui qui boit de la bière en tenant son *wakeboard* sur son bateau ? Peut-être qu'il ne prend plus de drogue, mais il semble encore consommer de l'alcool !

Je fais défiler son fil d'actualité et, effectivement, la plupart de ses photos l'exposent en maillot de bain, torse nu, avec des verres fumés Oakley, un verre à la main, et plein de belles filles en bikini autour de lui, sur le bord d'un lac. Olivier qui joue au volleyball, Olivier qui conduit un bateau, Olivier qui fait la fête autour d'un feu de camp, Olivier toujours entouré de voluptueuses créatures, Olivier qui a plutôt l'air éméché. Ouais. Laurence a peut-être raison. Ce n'est peut-être pas l'idée du siècle d'avoir un rendez-vous avec lui. De toute évidence, je ne suis pas son type de fille. Et lui, pas mon type non plus. Mis à part son physique qui me plaît bien, je ne crois pas que nous ayons beaucoup de points en commun !

— Bon, je te l'accorde, Lau. Je ne suis ni sportive, ni du genre à me pavaner en bikini, ni fêtarde. Malgré tout, j'ai envie de l'essayer. Pour le mois de septembre, je veux dire. Ça pourrait être une belle occasion d'en apprendre davantage sur cette histoire d'adultère entre son père et ma marraine. Et, on va se le dire, il est quand même très agréable à regarder !

— Non, je ne suis pas d'accord ! Il n'y a pas de potentiel amoureux entre vous deux, alors c'est nul. Le but, c'est que tu sortes avec des mecs qui t'intéressent au moins un peu, et que tu apprennes à TE connaître à travers tout ça, et non que tu mènes des enquêtes sur le passé des autres.

J'écoute à moitié Laurence, puisque je fais à ma tête et que je suis déjà en train d'envoyer un message à Olivier. Voilà, c'est fait.

— Trop tard. C'est mon année sabbatique, c'est moi qui décide ! dis-je, frondeuse.

— Oh merde ! Et qu'est-ce que tu lui as écrit ? me répond Laurence, découragée.

— J'ai écrit : *Salut, Olivier. J'espère que tu vas bien. Je voulais juste te dire que si tu m'invites à sortir dans les trois prochaines semaines, je vais te répondre oui. Bonne journée et au plaisir !*

Laurence me regarde, et retient un fou rire.

— Quoi ? Tu n'aimes pas mon message ?

Maintenant, la voilà qui rit sans retenue.

— Franchement, Élo ! C'est quoi ce message-là ? Il ne te répondra jamais, c'est clair !

— On verra bien ! Bon, cela règle le dossier du volet « vie amoureuse » pour le mois. Peut-on passer aux choses sérieuses, maintenant ? Et tu comprendras que le profil sur le site de rencontre peut attendre. Pour vrai, je ne me sens pas prête à me mettre sur le marché des célibataires désespérés.

Après avoir discuté pendant plusieurs heures avec Laurence des possibilités de stage professionnel pour le mois à venir, j'en suis venue à la conclusion que le métier que je souhaite explorer pour commencer l'expérience est celui de coiffeuse. Mon amie s'attendait à

tout, sauf à ça. Sa première réaction a été de s'exclamer que ce n'est pas un métier payant, en plus de ne pas proposer d'avantages sociaux. Sur ces points, elle n'a pas tort, mais toujours est-il que j'ai arrêté mon choix sur ce métier, car je me suis souvenue à quel point j'aimais coiffer mes poupées, lorsque j'étais enfant, et ensuite, plus tard, mes amies. Laurence s'est alors excusée de sa réaction, et m'a promis de ne plus juger mes idées. Elle a réitéré que c'était mon année de découverte sur moi-même, et qu'elle n'avait pas à critiquer mes choix. C'est pourquoi, après lui avoir annoncé que mon activité « passion » du mois serait un cours de pâtisserie, elle s'est retenue de me dire que j'étais une piètre cuisinière. Elle s'est plutôt simplement contentée de me faire la bise et de me dire, juste avant de partir, que la nuit porte conseil.

Qu'à cela ne tienne ! Ce soir, assise dans mon lit devant les dossiers du plan, je me sens sereine face à mes décisions, et surtout, excitée de commencer cette nouvelle année !

Journal d'Éloïse Roy
4 septembre, 8 h 42

« Vierge : Qui dit saison de la Vierge dit organisation, nouveauté, rigueur, action et réflexion. »

De l'organisation ? C'est fait ! De la nouveauté ? Oui, SVP !
Et si… Et si ma vie pouvait être jolie ? Chaque jour, faire naître de nouvelles étoiles dans mes yeux, éclairer mon ciel de mille feux ?

Je dépose mon journal sur ma table de chevet et j'attrape mon ordinateur portable qui traîne sur le plancher, à côté de mon lit. Comme c'est agréable de pouvoir me prélasser ce matin ! J'ouvre celui-ci et je lance le moteur de recherche pour dénicher un cours de pâtisserie. Plusieurs options s'offrent à moi. Pour le moment, j'hésite entre un cours de confection de gâteaux et un cours de fabrication de chocolat. Ah, tiens, je crois que j'ai trouvé : une formation qui s'étend sur quatre semaines, qui débute par la fabrication de chocolat et qui se termine par la confection d'une bûche de Noël. C'est parfait, puisque je pourrai même congeler ma bûche pour la servir pendant le temps des Fêtes. Je complète le formulaire d'inscription et j'appuie sur « Envoyer ». C'est ma sœur qui va être impressionnée !

En effet, ma sœur Marianne, contrairement à moi, semble avoir la vie facile depuis qu'elle est née. Elle a vingt-cinq ans, donc à peine deux ans plus jeune que moi, et elle est déjà bien installée dans sa vie. Elle a le même amoureux depuis qu'elle a obtenu son diplôme du secondaire, et elle est éducatrice de la petite enfance depuis qu'elle a terminé sa technique au cégep. Elle adore son métier, et elle a déjà deux enfants. Bref, tout le contraire de moi, qui me cherche encore à vingt-sept ans, qui cumule les échecs amoureux, et qui est loin d'être stable dans sa vie !

Depuis que nous sommes adultes, c'est souvent elle qui reçoit à Noël. Avec son amoureux qui cuisine comme un chef, elle m'impressionne continuellement en raison de sa qualité d'hôtesse. On dirait qu'elle est une parfaite femme au foyer, en plus d'être foncièrement heureuse. Je l'aime, ma sœur, beaucoup, même, alors je suis heureuse pour elle, mais je ne peux m'empêcher de trouver ma vie compliquée lorsque je la compare à la sienne. Mais tout ça est sur le point de changer… Enfin, je le souhaite !

Je me redresse dans mon lit avec la peur au ventre, mais le cœur

confiant. Cette version de moi qui doute toujours de tout est sur le point d'être chose du passé ! Je ne peux pas croire qu'avec toutes les expériences que je m'apprête à vivre, je n'arriverai pas à jeter un peu de clarté sur qui je suis, non ?

Je referme mon portable et je m'extirpe du lit. En me dirigeant d'un pas assuré vers la salle de bain, je ne peux m'empêcher de réfléchir aux derniers mois de ma vie. J'en ai vraiment assez de cette manie de toujours douter de tout et de changer constamment d'idée sur un coup de tête, comme cela a été le cas en juin dernier. Je m'assois sur la toilette et je pose le menton sur les paumes de mes mains. Je m'en souviens comme si c'était hier. Laurence était arrivée la veille du départ prévu chez moi, ses valises à la main, puisqu'elle avait accepté de m'accompagner à ce séminaire de croissance personnelle en Floride. J'avais trouvé son geste d'une grande bonté, puisqu'elle ne croit pas une miette à tous ces concepts de développement de soi. Mais, en tant que meilleure amie, elle refusait catégoriquement de me laisser partir seule pour vivre cette expérience. Toujours est-il que ce soir-là, au lieu de me trouver prête et enthousiaste face à cette aventure que nous nous apprêtions à vivre, elle m'a plutôt trouvée en pyjama, dans mon sofa. J'avais changé d'idée et je ne voulais plus y aller. La vérité, c'est que je ne me sentais pas prête à revoir Bastian. J'avais honte de l'avoir trompé.

De plus, ce séminaire, c'était l'idée de Diane, la grande amie de ma marraine décédée, qui m'a prise sous son aile, depuis. En effet, Francine, juste avant de mourir, lui a fait promettre de veiller sur moi, mais surtout de s'assurer que je me construirais une vie heureuse, à mon image, en fonction de qui je suis vraiment. Parlant de Diane, elle m'a laissé un autre message hier. Je crois qu'elle commence à s'inquiéter. Je dois l'appeler demain sans faute pour la rassurer et pour lui donner de mes nouvelles. D'autant plus que j'ai un plan pour cette année à lui expliquer. Je suis certaine qu'elle va adorer ça, puisque c'est en plein son genre d'aventure !

J'entre dans la douche. L'eau chaude me fait le plus grand bien. Je reconnais que ces dernières années, j'étais tombée dans une routine monotone, et plus le temps passait, plus je ressentais cette démotivation intérieure, comme si plus rien ne me faisait plaisir. Ma marraine, à travers les lettres qu'elle m'a laissées, m'a permis de me souvenir de l'enfant que j'étais, si créative, candide, et qui s'émerveillait devant un rien. Elle m'a même confié que son dernier souhait est que je ne fasse pas comme elle, c'est-à-dire que je ne finisse pas malade et avec le sentiment d'être passée à côté de ma vie.

Je sors de la douche et je passe une serviette sur le miroir embué. J'observe mon reflet. À ce moment précis, je peux affirmer sans l'ombre d'un doute que c'est un début de mission accomplie. Parce que oui, avec le plan de Laurence, je me sens vivante et déterminée à prendre ma vie en main. Je remarque même que quelques étoiles commencent déjà à briller dans mes yeux, même si je sais qu'il en reste encore toute une constellation à rallumer. C'est exactement ce que je m'engage à poursuivre cette année !

Une fois habillée et les cheveux séchés, je m'installe à l'îlot de la cuisine pour prendre mon petit-déjeuner. Une fébrilité m'envahit. Je me sens à l'aube d'une expérience qui me conduira vers la découverte de qui je suis, vers mes rêves les plus enfouis. Je n'ose pas trop me l'avouer, mais quelque chose en moi me dit que cette année risque d'être déterminante, voire cruciale pour mon futur. Je dois donc faire des choix judicieux afin de profiter au maximum de cette occasion qui n'est pas offerte à tout le monde. Oui, je suis privilégiée, au fond, alors je dois commencer par apprécier tout ce qui est déjà en train de m'arriver !

Mais j'y pense : il me reste encore trois lettres de Francine que je n'ai pas encore lues ; des lettres intitulées « SYNCHRONICITÉ », « ENGAGEMENT » et « FAMILLE ». Je crois que l'heure est venue d'ouvrir celle qui porte sur le sujet de l'engagement. C'est à propos, je trouve, alors je range mon assiette vide dans le lave-vaisselle et je marche doucement vers cette pièce de mon condominium que j'ai baptisée ma carte blanche. Dès que j'y entre, je me suis donné la règle de laisser tous mes doutes, quels qu'ils soient, sur le seuil de la porte. La seule règle de cette pièce est que tout est possible.

Je repère la lettre qui est accrochée à mon tableau de rêves, sur lequel il n'y a toujours que deux photos collées. La première illustre une jeune femme en train d'écrire, tandis que la seconde représente un homme et une femme, lovés l'un contre l'autre, souriants et complices comme des enfants. Allez savoir si ces visions vont se manifester ! *Qu'en penses-tu, toi, Francine ?* dis-je en levant les yeux vers le plafond. *Peux-tu lire l'avenir, du haut de ton ciel ?*

Je prends place dans ma chaise longue en velours vieux rose, et je décachette l'enveloppe intitulée « ENGAGEMENT ».

> Ma très chère Éloïse,
>
> J'aimerais te parler aujourd'hui d'engagement. Comme tu le sais maintenant, j'ai réalisé beaucoup trop tard l'importance de ce mot. Le premier engagement, selon moi, c'est celui que l'on prend avec soi-même. Tu es le personnage principal de ta vie, et tu es libre d'en faire ce que tu souhaites. Ne laisse jamais personne le faire à ta place, et ne te mets jamais de côté.

J'aimerais donc t'inviter à t'engager à te faire passer en premier, car ce faisant, tu rempliras ton cœur de bonheur et de joie, et le surplus qui débordera de toi, tu pourras ensuite le partager avec les autres. La vie est trop courte et passe beaucoup trop vite pour que tu la tiennes pour acquise. Engage-toi à faire vibrer ton cœur chaque journée. Pars à la recherche de tout ce qui t'émerveille et qui fait naître les étoiles dans tes yeux. Tu verras, ce sera magique !

Ensuite, prends bien soin de choisir ce à quoi, ou à qui, tu dis oui. Puis, engage-toi le cœur grand ouvert. Honore les engagements que tu prends et, comme toujours, aime sans retenue. La vie te le rendra au centuple.

Je veille sur toi…

Francine xxx

Je replie la lettre et je la pose sur mon cœur. *Pars à la recherche de ce qui t'émerveille.* Je lève les yeux au plafond, et je m'adresse à Francine :

— C'est exactement ce que je m'apprête à faire, chère marraine !

Lorsque je me stationne devant le salon de coiffure Chez Brigitte, en ce jeudi matin, je me sens un peu nerveuse. D'autant plus que Brigitte est la seule coiffeuse à ne pas avoir trouvé mon histoire insolite. Au contraire, elle m'a prise très au sérieux. Ce qui n'a pas été le cas des trois autres salons que j'ai contactés avant elle. Une femme m'a même raccroché au nez, me disant qu'elle n'avait pas le temps de perdre son temps. J'ai levé un sourcil en l'air, hébétée.

Le salon de Brigitte est construit en annexe à sa maison. Elle m'a prévenue qu'elle n'a qu'un tout petit local, qui ne comprend que deux chaises de coiffure, ainsi que deux lavabos. D'ordinaire, elle travaille seule, sauf en période d'achalandage, comme dans le temps des Fêtes, par exemple, où elle engage souvent des stagiaires pour venir l'aider. À ce moment de l'année, c'est plutôt tranquille, mais elle m'assure qu'elle aura ainsi tout le loisir de partager avec moi la passion de son métier. Je me suis engagée à venir deux jours par semaine, soit les jeudis et les vendredis, pour les quatre semaines à venir. Elle m'a assuré être ravie d'avoir un peu de compagnie.

J'ouvre la porte du salon, et tout de suite, Brigitte vient m'accueillir à bras ouverts, le visage illuminé de joie. Mes épaules se détendent. Elle me fait aussitôt penser à ma tante Monique, avec ses cheveux blond platine coiffés à la Brigitte Bardot, un style rétro des années soixante. Elle a une grande ligne d'*eyeliner* noir qui déborde sur l'extrémité de ses paupières, et du fard pailleté mauve juste au-dessus.

Son rouge à lèvres rose bonbon est tellement *glossy*, au point où je dois retirer une mèche de mes cheveux qui reste collée sur ses lèvres lorsque je me défais de son étreinte. Malgré son parfum beaucoup trop floral qui me pique les narines, elle m'est tout de suite sympathique, et j'ai soudainement le pressentiment que je ne m'ennuierai pas avec elle ce mois-ci.

Son salon de coiffure est décoré à son image : dans un style rétro, avec le carrelage noir et blanc, les murs vert pastel et les accessoires rose bonbon. Je repère même un plat de paparmanes posé sur la petite table d'appoint, à côté d'une pile de revues à potins, entre les deux chaises du coin dont j'imagine qu'elles font office de salle d'attente. Je ne savais pas qu'on pouvait encore se procurer ce type de friandises ! Ça me rappelle que la dernière fois que j'en ai mangé, c'était chez ma grand-mère, qui est aujourd'hui décédée. Un voile de nostalgie m'envahit. Je l'aimais beaucoup, ma grand-mère Jeannette. La voix de Brigitte ramène mon attention vers elle.

— Viens t'asseoir, Éloïse ! dit-elle, débordante d'enthousiasme, en me désignant l'une de ces deux chaises. Tu peux prendre un bonbon, j'ai tout de suite vu que tu les dévorais des yeux !

— Oh, oui ! dis-je, un peu émue. C'est qu'ils me rappellent ma grand-mère.

— Oh, si tu savais le nombre de clientes qui ont des histoires à me raconter en lien avec ces paparmanes ! C'est impressionnant comme les saveurs nous relient à des souvenirs bien précis.

— C'est vrai, que j'admets, plongée dans mes pensées, en laissant fondre le bonbon rose sur ma langue.

— Prendrais-tu un thé, ou un café ?

— Oh, je ne voudrais pas abuser. Déjà que vous avez accepté de me prendre comme apprentie pour un mois…

— S'il te plaît, Éloïse, ne me vouvoie surtout pas ! J'ai l'air si vieille que ça ? dit-elle en ricanant.

Je détaille Brigitte de la tête aux pieds. Non, elle n'a pas l'air vieille, au contraire. Elle doit être dans la jeune soixantaine. Sa jupe fleurie lui va à ravir, et son petit haut blanc à volets de dentelle s'agence parfaitement avec celle-ci. Elle porte même de jolis souliers rouges à talons compensés qui s'harmonisent avec le rouge des fleurs de sa jupe. Elle est magnifique. À côté d'elle, je me sens négligée, avec mon jeans à jambes évasées, mes espadrilles blanches un peu usées, et mon

chandail crème à manches longues.

À peine quelques dizaines de minutes s'écoulent, et on se découvre déjà un point commun : l'amour de la tisane. Elle me confie en avoir toute une variété chez elle, et elle me promet de toutes me les faire goûter. Sans trop m'en rendre compte, je lui raconte les souvenirs d'enfance qui sont venus me visiter tout à l'heure, qui concernent ma grand-mère tant adorée. Je lui parle de ses breloques, qui pendaient sur la chaîne qu'elle portait toujours au cou, que j'aimais tant observer lorsqu'elle me berçait. Je vais même jusqu'à lui confier que cette vieille femme au cœur d'or m'a semblé beaucoup plus maternelle avec moi que ma propre mère l'a été. Au bout d'un moment, je m'arrête, gênée d'avoir déballé une partie de ma vie à une coiffeuse qui ne m'a rien demandé. Brigitte balaie mes remords de la main.

— Oh, tu sais, Éloïse, ne sois pas gênée ! Cela fait partie de ta formation, d'ailleurs. Tu n'imagines même pas les confidences que nous, les coiffeuses, recevons de nos clientes chaque mois sur nos chaises ! J'ai souvent dit à mon mari que mon métier pourrait facilement ressembler à celui d'un psychologue, sauf que je ne me mets pas la pression sur les épaules d'aider mes clientes. Je me contente de les écouter, et de les rendre belles. Elles repartent d'ici le cœur plus léger, et les cheveux soignés ! C'est tout ce qui importe. Tu verras…

Un sourire se dessine sur mes lèvres. Je sens que je vais bien m'entendre avec Brigitte. Je me félicite intérieurement pour ce premier choix de stage.

Bien calée dans mon fauteuil sectionnel en ce vendredi soir, je savoure un martini en admettant que les deux premiers jours passés avec Brigitte m'ont fait le plus grand bien, en plus de me permettre d'explorer le métier. Pour l'instant, elle ne m'a appris qu'à faire des shampoings, mais c'est déjà un bon début. Il faut croire que je m'en sors très bien, puisque j'ai reçu de généreux pourboires. Entre les lavements de têtes des clientes, j'ai passé le plus clair de mon temps à balayer les cheveux sur le plancher, préparer les thés, tisanes et cafés, mélanger les teintures et faire des brassées de serviettes. Le tout agrémenté de brins de jasette bien dynamiques avec mon enseignante du mois qui, elle, est bien heureuse d'avoir une assistante. Néanmoins, j'ai été fascinée de recueillir les confidences des clientes du salon. Brigitte avait dit vrai : ces femmes lui racontent leurs vies ! J'ai même été carrément gênée d'entendre l'une d'entre elles, Louise, lui raconter

sa nuit torride avec son beau Richard, dans les moindres détails. Disons que je n'aimerais pas croiser ce monsieur, ayant maintenant beaucoup trop d'informations sur son phallus !

Les trois dossiers que Laurence m'a préparés sont étalés en face de moi sur la table basse du salon. Je devrais remplir la fiche qui concerne mon expérience des deux derniers jours, mais je suis trop fatiguée. Je me dis que je ferai ça dimanche, puisque de toute façon, demain matin, c'est mon premier cours de confection de chocolat/pâtisserie, et ensuite j'ai ce souper avec Olivier. Eh oui, contre toute attente et au grand désespoir de Laurence, il m'a finalement répondu qu'il m'invitait à souper ce samedi. Il doit donc passer me prendre vers 16 h, puisqu'il a proposé qu'on se rende à Mont-Tremblant, pour observer le début des couleurs d'automne et faire une randonnée avant d'aller souper quelque part. J'avoue avoir été surprise par sa proposition, puisqu'à première vue, il me semble beaucoup plus du genre à faire la fête qu'à organiser des soirées romantiques. Bref, on verra bien. Pour le moment, je savoure cette soirée douce avec moi-même, et j'avoue être très satisfaite de cette première semaine de congé sabbatique. Je lève mon verre dans le vide pour remercier Laurence en pensées, ainsi que Francine, et je prends une gorgée en songeant avec curiosité à tout ce qui m'attend cette année.

— Pis, raconte ! Comment s'est passé ton premier cours de confection de chocolat ?

Cela fait à peine trois minutes que je conduis pour revenir chez moi que Laurence vient déjà aux nouvelles. Comme ma bonne vieille Acura ne dispose pas de la technologie dernier cri, je pose mon téléphone cellulaire sur ma cuisse, en mode mains libres. Il serait peut-être temps que je change de voiture.

— Pour vrai, j'ai adoré ça ! J'ai fait plein de chocolats moi-même ! Je n'en reviens pas ! dis-je, pas peu fière. Je les ai même mis dans une jolie boîte que je vais apporter au salon de coiffure la semaine prochaine, pour les clientes de Brigitte !

— Ben là, tu ne m'en offres même pas ? Je te signale que c'est grâce à moi que tu fais toutes ces expériences extraordinaires.

Laurence est faussement indignée, et je le sais, puisqu'elle n'aime même pas le chocolat. C'est pourquoi je me permets d'ignorer sa remarque et de changer de sujet sans aucune gêne.

— Lau, je me disais qu'il serait peut-être temps que je change de voiture. Penses-tu que ton père pourrait venir visiter des concessionnaires avec moi la semaine prochaine ?

— Bah, j'imagine qu'il serait bien heureux de se rendre utile. Il n'a que ça à faire, de toute façon, depuis qu'il est à la retraite. Et tu sais qu'il t'aime bien, alors je vais lui en parler et je te reviens. Parle-moi plutôt de ton cours de confection de chocolat. As-tu noté tes commentaires dans la partie prévue à cet effet dans les documents que je t'ai préparés ?

— Câline, Laurence… laisse-moi le temps ! Je suis en voiture, comme je te l'ai dit, et à peine sortie de mon cours. Mais ne t'en fais pas, j'ai mis ça à mon horaire demain matin, parce que je te rappelle que ce soir, j'ai ma *date* avec Olivier. Tu te souviens ?

— Ah oui, c'est vrai. Alors tu n'oublies surtout pas de me faire savoir ta localisation et tu dois absolument répondre si je t'appelle ! Par-dessus tout, tu surveilles ton verre en tout temps. Je ne voudrais pas qu'il dépose de la drogue dedans dès que tu auras le dos tourné.

— Franchement, ne sois pas si dramatique ! T'inquiète, je vais être prudente. Bon, je te laisse. Je dois faire un saut chez ma sœur avant de me rendre au condo. Elle m'a texté tantôt pour m'informer qu'elle a fait de la sauce tomate ce matin avec son chéri. Elle m'en offre un pot.

— Veux-tu bien me dire comment elle fait pour trouver le temps de cuisiner de la sauce tomate un samedi matin, avec ses deux jeunes enfants ? Je n'arrive même pas à faire toutes mes courses en une seule fin de semaine.

— C'est Marianne ! Que veux-tu, elle a un don !

Marianne demeure dans un quartier résidentiel boisé habité par de nombreuses familles, alors je roule lentement à travers les petites rues afin d'éviter de me faire surprendre par un vélo ou un tricycle sorti de nulle part. Je me stationne devant chez elle et, tout de suite, j'aperçois la petite bouille adorable de ma filleule Sabrina, qui a le nez collé dans la fenêtre du salon. Elle me fait de grands signes de la main. Je crois bien qu'elle m'attendait. En sortant de la voiture, je lui fais une grimace comique au loin. Un mignon rictus se dessine instantanément sur son petit minois. Marianne vient m'ouvrir.

— Salut, la sœur, ça va ? dis-je en la serrant dans mes bras.

— Super bien ! Et toi, dis-moi tout. Comment se passe ton début d'année sabbatique ? me demande-t-elle en m'encourageant à entrer. Je te prépare un thé ?

Sabrina me saute dans les bras avant que j'aie eu le temps de répondre à sa question.

— Tante Élo ! Tu viens jouer avec moi ? J'aimerais te maquiller.

— J'aimerais ça, ma poulette, mais tante Élo ne reste pas longtemps. Je dois aller me préparer, parce que j'ai un souper ce soir, tu comprends ?

— Justement, réplique-t-elle, je vais te maquiller pour ta soirée. Tu vas voir, je suis grande maintenant, et je maquille super bien !

Ma sœur me regarde et me pointe le pot d'Earl Grey Crème, de David's Tea, l'air interrogateur. Je hoche la tête en guise d'approbation. Je me retourne vers ma filleule, qui me regarde avec le visage suppliant et irrésistible du chat botté. Je me sens incapable de lui dire non. Elle est beaucoup trop mignonne ! Je songe au fait que si je suis mère un jour, j'aurai sans doute beaucoup de peine à refuser quelque chose à mon enfant. Surtout s'il est aussi adorable que Sabrina.

— Alors, raconte-moi, ma poulette, comment s'est passée ta première semaine en maternelle ? Et il est où, ton frère ?

Marianne répond à la place de sa fille pendant que moi, je m'installe par terre, le dos appuyé contre le siège du canapé du salon, prête à me faire barbouiller le visage. J'avais l'intention de sauter dans la douche en arrivant à la maison, de toute façon.

— Médérik est parti faire des emplettes avec Dominic. On est juste entre filles, alors tu peux tout nous raconter ! Avec qui tu soupes ce soir, au fait ?

— Avec Olivier Marquis. Le fils de Robert, l'ex-amant de Francine…

— Hein ? Mais c'est quoi cette histoire ? Raconte !

— Ouais, raconte, tante Élo ! renchérit Sabrina avec un air de grande fille, tout en fouillant dans sa trousse à maquillage de fortune.

C'est fou ce que ça change, l'entrée à l'école. Ça y est, ma poulette n'est déjà plus un bébé !

— Bon, bon, bon. Je vais tout vous raconter, mais avant, toi, tu me

racontes tes premières journées à la maternelle. As-tu rencontré de nouvelles amies ?

— Ah oui ! Je me suis fait deux nouvelles amies. En plus, ma professeure est très gentille. Elle s'appelle Mme Sophie. Elle est belle… Comme toi !

Je ne sais pas à quoi je ressemble, mais je vois Marianne retenir un fou rire lorsqu'elle dépose mon thé fumant sur la table basse juste en face de moi. Pour ma part, je me réjouis de ressentir les petits doigts de Sabrina sur mon visage. Pour une raison que j'ignore, cela m'apaise. Je me dis que je devrais venir la voir plus souvent. Marianne s'assoit devant moi, et me scrute attentivement.

— Ne change pas de sujet, la sœur. Allez ! Je suis trop curieuse.

Je lui explique alors toute l'histoire, incluant le plan de Laurence. Marianne s'étonne et finit par admettre que c'est une excellente idée de la part de ma meilleure amie. Elle me confie même être rassurée, parce qu'elle avoue avoir été un peu inquiète pour moi.

— Pourquoi tu t'es inquiétée ? Au contraire, j'ai la chance de prendre une année complète pour apprendre à me connaître, ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir cette possibilité !

— Oui, je sais. Mais tu comprends, avec tout ce que tu as vécu dans les derniers mois : tes deux voyages en Allemagne, la rencontre de Bastian, la relation à distance, Sébas qui revient dans le décor pour mieux repartir, puis la rupture avec Bastian, la mort de Francine, puis cette idée d'année sabbatique. Me semble que ça fait beaucoup ! Et le fait que tu sois en congé, je me suis dit que ça te donnerait trop de temps pour ruminer, si tu vois ce que je veux dire…, précise Marianne délicatement.

Je baisse les yeux sur mon thé. Elle touche une corde sensible. Il est vrai que par le passé, j'ai fait de l'anxiété. Plus particulièrement à la suite de ma rupture avec Sébastien. Je croyais tellement, à cette époque, qu'il était l'homme de ma vie, et que nous allions vivre ensemble pour le restant de nos jours et fonder une famille. Un peu comme Marianne et Dominic. Je dois avouer que je me sens encore fragile, parfois, face à cet échec. Et je me demande si cela n'a pas un lien avec le fait que j'ai un peu fui dans ma relation avec Bastian. Mais justement, je me dis que j'ai maintenant le loisir de réinventer ma vie selon ce qui me fait sentir vivante, alors j'ai bien l'intention d'aller de l'avant et de cesser de regarder derrière, en me disant que j'ai tout fait foirer.

Comme si ma sœur pouvait lire dans mes pensées, elle me demande franchement :

— Des nouvelles de Bastian ?

— Non. Pas depuis le dernier courriel du mois de juin. Pourquoi ? Du nouveau sur Facebook ?

Marianne hésite. Je la vois se tordre les mains. Puis, elle se lance :

— Oui… Il est… à Montréal pour ses études. Depuis peu, je crois. Mais Éloïse, Bastian, c'est du passé. Tu dois regarder vers l'avant ! m'encourage-t-elle, les yeux remplis de compassion.

— Ah, ne t'en fais pas. Je suis déjà au courant. Je t'avoue que je suis un peu déçue qu'il ne m'ait pas contactée. Mais je crois que ça va aller.

Une boule se forme dans mon estomac. Bastian… Il était si doux, si gentil. C'est étrange de le savoir si près, dans mon pays, à moins de cent kilomètres d'ici. Je crois que j'ai peut-être inconsciemment cherché à tout faire foirer, parce que j'ai eu peur. C'était trop beau pour être vrai, on dirait. Je suis peut-être encore un peu amoureuse, en secret. Je ne sais pas. J'avoue qu'il hante sournoisement mes pensées et que nos belles discussions me manquent cruellement.

— Tante Élo, ne pleure pas ! Tu vas tout gâcher mon beau maquillage ! m'ordonne Sabrina, candide.

— Mais je ne pleure pas, cocotte ! J'ai juste eu une poussière dans l'œil.

Marianne me lance un regard dépité.

— Je suis désolée, je n'aurais pas dû t'en parler.

Ma sœur vient s'asseoir par terre près de moi, et pose une main sur ma cuisse. Elle continue, doucement :

— Tu as un plan, la sœur. Et ça me semble bien excitant ! Laisse Bastian dans le passé, et concentre-toi sur ton bonheur. Je sens que tout va se placer pour toi. En fait, j'en suis même convaincue !

— Ouais… Bon, il faut que j'y aille ! dis-je en me relevant. Sabrina, merci pour ce fabuleux maquillage. Je suis certaine que mon ami va me trouver magnifique ce soir !

Sabrina m'admire, satisfaite de son œuvre. Ma sœur me donne un pot de sauce tomate et du courage, en me flattant l'épaule.

— Ça va aller ?

— Bien sûr que oui ! dis-je, faussement rassurante. Regarde-moi, je suis resplendissante grâce à ta talentueuse progéniture.

Marianne se pince les lèvres pour éviter de rire et de froisser sa fille. Je les salue chaleureusement en me dirigeant vers ma voiture. Je m'assois dans celle-ci et j'en profite pour jeter un œil à ma bouille dans le rétroviseur. En découvrant mon maquillage, je ne peux me retenir de pouffer ! J'ai une ligne de crayon noir sur l'œil droit qui se rend pratiquement jusqu'à mon oreille, et c'est sans compter ma bouche, qui est toute déformée par du rouge à lèvres rose bonbon. Et que dire du teint ? Hum, j'ai l'air d'avoir essayé de m'étaler un autobronzant maison de mauvaise qualité. J'ai de grosses taches orangées qui s'allongent jusque dans mon cou. Il me reste juste à espérer de ne pas me faire arrêter par la police en rentrant chez moi.

On frappe à la porte. Je suis heureuse d'avoir pris le temps d'installer mon rideau, puisque de cette manière, je peux me donner une certaine contenance avant d'ouvrir. Je regarde mon reflet furtivement dans le miroir de l'entrée. Je suis satisfaite de mon allure et surtout soulagée d'avoir réussi à faire disparaître le fond de teint de mon visage. Je me prépare un sourire juste avant d'ouvrir la porte sur Olivier, qui semble nerveux. Malgré son front dégoulinant de sueur, il est toujours aussi séduisant avec son short en jeans et son t-shirt moulant qui définit bien ses muscles.

— Ça va, Olivier ? demandé-je, légèrement préoccupée par son état.

— Oui, oui. Ça va. C'est juste que je viens encore de me prendre une contravention ! C'est ce qui explique mon léger retard. Désolé, en passant, d'ordinaire, je suis toujours à l'heure ! Bon, tu es prête ?

— Heu… oui, dis-je, légèrement étourdie par son attitude. Laisse-moi juste le temps d'attraper mon sac.

Je ferme la porte à clé, et j'ai à peine le temps de me retourner qu'il continue sur le même ton agité.

— Si ça ne te dérange pas, je préférerais qu'on prenne ta voiture. On a quand même presque quarante-cinq minutes de route à faire, et mon camion tombe en ruine.

Surprise, je jette un regard au véhicule qu'il me pointe, stationné devant chez moi. Il s'agit d'un vieux Jeep Wrangler rouge tout rouillé,

qui semble effectivement en très mauvais état. Je suis confuse. La fois qu'il est venu me rendre visite au début de l'été, il conduisait un modèle de BMW.

— On peut prendre ma voiture, sans problème, mais elle est vieille, elle aussi. Sauf qu'elle est en bon état.

— Parfait ! Tu me donnes les clés ? Pas question de laisser une fille me conduire !

J'hésite… Il le perçoit.

— T'en fais pas, Éloïse, je suis un excellent chauffeur. J'ai pris un *ticket* pour un arrêt que j'ai fait à l'américaine. Tu es en parfaite sécurité avec moi !

Je ne sais pas trop si je suis anxieuse à l'idée qu'il me conduise, ou indignée qu'il soit si phallocrate en refusant que je le conduise. Malgré cela, je lui tends mes clés et on se dirige vers ma voiture.

— Oh ! Une Acura modèle sport. *Cool !* Elle est manuelle, au moins ?

— Heu… oui, dis-je, un peu décontenancée par le malaise que je ressens déjà. Dis-moi, Olivier, tu ne conduisais pas une BMW lorsque tu es passé chez moi la dernière fois ?

— Ah, oui ! Mais j'ai eu un accident. Perte totale. Par chance, je m'en suis sorti indemne. Et puisque mon cher père s'est assuré que je ne puisse retirer qu'un montant fixe maximal par année de son héritage d'ici à ce que j'atteigne l'âge de trente ans, je n'avais pas les moyens de m'acheter autre chose que ce vieux tas de ferraille pour la remplacer, dit-il, clairement irrité.

— Ah, que je me contente de répondre en bouclant ma ceinture nerveusement.

Les choses ne s'améliorent assurément pas. J'agrippe fermement la poignée de la portière et j'envoie une prière muette à Francine, afin qu'elle veille sur moi. Je souhaite de tout cœur ne pas la rejoindre au ciel aujourd'hui. Laurence avait raison. Jamais je n'aurais dû choisir Olivier comme premier rendez-vous galant de l'année. Ce dernier m'extirpe de mes pensées :

— Alors, sinon, toi, ça va ?

— B… bien, m… merci, et t… toi ?

Ça y est, je bégaie. Je ne me sens pas du tout en sécurité. Qu'est-ce

que je pourrais bien inventer pour rebrousser chemin ? J'aurais tellement dû m'entendre sur un code d'urgence avec Laurence ! Un éclair de génie me traverse l'esprit : de la musique. J'insère un CD de détente dans le lecteur de ma voiture. Il s'agit de celui que j'écoute lorsque j'ai besoin de calmer mon anxiété. Je me dis qu'avec un peu de chance, ça va peut-être le calmer, lui aussi. Aux premières notes de la piste, il pouffe.

— C'est quoi cette musique déprimante ? Tu n'as pas autre chose de plus… dynamique ?

— Pas pour le moment, Olivier. Cette musique, elle me calme. Et disons que j'en ai besoin actuellement.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Tout va bien pourtant pour toi, non ? Tu es devenue riche grâce à l'argent de mon père ! Et tu peux en disposer comme tu le souhaites, toi, au moins ! lance-t-il, arrogant.

— Olivier, je te le répète : je ne connaissais pas ton père et je n'y suis pour rien dans ce qui est arrivé. Tout ce que je sais à propos de lui, c'est qu'il était l'amant de ma marraine et que, lorsqu'il est mort, il lui a légué un montant d'argent. Et elle non plus, je ne la connaissais pas tant que ça, avant d'apprendre que j'étais citée dans son testament. Bon, depuis, j'ai appris à la connaître un peu mieux grâce à ses lettres, mais bref, c'est une longue histoire. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était sincèrement amoureuse de Robert. De ton père, je veux dire.

— Et ma mère, dans tout ça ? s'indigne-t-il. Est-ce que tu y as pensé ? Elle boit comme une défoncée depuis sa mort, parce qu'en plus d'être en deuil, elle a appris qu'il la trompait. Je me devais de le lui dire. Mais, finalement, je n'aurais peut-être pas dû. C'est ça qui lui a donné le coup de grâce.

Je ressens une pointe de tristesse dans sa voix. Pour une raison que j'ignore, j'ai de la peine pour lui, ainsi que pour sa famille. Ce qu'ils ont vécu n'a pas dû être facile, et ça ne semble pas l'être encore aujourd'hui. Je profite de ce moment de vulnérabilité pour tenter une technique d'intervention. Je prends ma voix calme et douce, je pose une main délicate sur son avant-bras et je l'invite à me parler de ce que vit sa mère.

Pendant tout le reste du trajet, il me déballe son sac et l'ensemble de ses inquiétudes concernant sa maman. Je l'encourage à poursuivre en ajoutant des « hum, hum » et des « han, han » de temps en temps. Je

réalise qu'Olivier est un grand sensible qui joue au dur. Cette constatation me rassure et me confirme qu'il n'est assurément pas un candidat potentiel sur la liste du prochain amoureux. Je note même mentalement une remarque que je dois absolument écrire dans mon cahier en revenant ce soir : ne pas être en couple avec un homme qui me prend pour sa thérapeute. Être présente pour mon homme lorsqu'il traverse une période difficile, c'est une chose, mais être bombardée par le mal-être de quelqu'un et me sentir obligée de mettre mes souliers d'intervenante dès la première soirée, c'en est une autre. Déjà un bel apprentissage.

— Bah… Avec tout ça, et ta musique déprimante, je n'ai plus trop le cœur à gravir la montagne, dit-il en stationnant la voiture au bas du village de Mont-Tremblant. Ça te dit de passer directement à l'apéro ? Il fait beau. On pourrait se trouver une terrasse et continuer de jaser. Ça me fait du bien, je pense…

Décidément ! que je conclus intérieurement en sortant de la voiture, saine et sauve. *Je ne m'attendais pas à faire de l'écoute active ce soir !* Mais bon. Peut-être que j'en apprendrai davantage sur Robert et, par le fait même, sur ma marraine. Et si ça peut soulager Olivier, je pourrai me dire que j'aurai fait une bonne action !

La bonne humeur de Brigitte est contagieuse, en ce jeudi matin. Je comprends rapidement pourquoi. Son horaire étant tranquille, elle s'est dit que ce serait le moment idéal pour m'apprendre à couper des cheveux. « Quelque chose de simple », qu'elle m'a assuré en installant une perruque rousse sur une tête en polystyrène qu'elle avait déjà bien fixée sur une boîte en carton déposée sur la chaise de coiffure.

— Tu dois d'abord séparer la tignasse en sections. Comme ceci, tu vois ?

Je vois et je m'exécute. J'utilise la tige du peigne pour faire des séparations bien droites, puis je remonte la section sur le bout du crâne de la mannequin de fortune, que je fixe avec une pince.

— C'est bien, Éloïse ! Tu m'impressionnes ! lance joyeusement Brigitte, qui est beaucoup trop enthousiaste pour la simple tâche que je viens de faire, mais je me garde de le lui dire.

Suivant ses prochaines directives, j'emprisonne une première mèche de cheveux entre mon index et mon majeur, et je commence à couper les pointes. Mon enseignante déborde de fierté. Je note intérieurement

que s'il m'arrive dans les prochains mois de me sentir bonne à rien, je n'aurai qu'à venir lui rendre visite et feindre de vouloir apprendre comment exécuter une coupe dégradée.

Bien que Brigitte soit une femme extraordinaire et passionnée par son métier, je dois tout de même avouer qu'à l'aube de ce sixième jour de stage, je sais déjà que la coiffure ne m'intéresse pas, finalement, puisque ces dernières semaines m'ont permis de réaliser que je n'ai aucun intérêt pour les couleurs ni les coupes tendance, et surtout aucune patience pour le babillage inutile. À ce sujet, sa fidèle cliente, Louise, nous a encore cassé les oreilles avec les détails croustillants de ses nuits d'amour avec son fameux Richard, vendredi dernier. J'ai souligné à Brigitte, après que Louise a été partie du salon, bien sûr, que cette dernière nous avait pratiquement répété mot pour mot ce qu'elle nous avait raconté lors de sa visite de la semaine précédente. Brigitte m'a alors avoué qu'en effet, Louise raconte la même histoire chaque semaine et a ajouté qu'elle doute fort que ce bel amant soit réel. « Qu'importe, cela fait partie de mon métier que d'écouter mes clientes sans jugement », qu'elle a précisé en balayant ma remarque du revers de la main. Je suis bien d'accord, mais personnellement, cela m'ennuie déjà après seulement deux répétitions. Je ne m'imagine donc pas faire semblant de m'intéresser à cette histoire redondante semaine après semaine ! Et puis, c'est ennuyant, passer le balai, faire des shampoings et préparer du café. Je crois que Brigitte l'a remarqué à la fin de la journée de vendredi dernier, ce qui explique possiblement le cours de coiffure improvisé de ce matin. Alors, je joue le jeu, malgré ce léger sentiment de culpabilité qui se pointe le bout du nez. En outre, je me dis qu'il est tout de même pratique de savoir comment couper des pointes. Sauf qu'en ce moment, je me demande comment annoncer à Brigitte que mon stage va malheureusement se terminer cette semaine, faute d'intérêt pour le métier.

Je termine ma coupe sur le mannequin, et je suis surprise du résultat : c'est parfaitement exécuté ! Tellement que Brigitte s'exclame que c'était un défi beaucoup trop facile pour moi, alors elle enchaîne avec une coupe pour dame âgée. Donc très courte.

— Tu vois, c'est beaucoup plus complexe, l'air de rien…

— Brigitte ?

— Hum…

— Je te remercie vraiment du fond du cœur pour toute cette passion que tu tentes tant bien que mal de me transmettre, mais, pour être honnête, je pense que je ne ressens pas l'appel du cheveu.

— Alors, laisse tomber la coupe de grand-mère, dit-elle nerveusement. Je vais plutôt te montrer comment appliquer une teinture avec des mèches. Qu'en penses-tu ?

Je suis confuse. Est-ce que Brigitte fait de l'ignorance intentionnelle ? Je me retourne pour la suivre du regard. Elle se dirige vers son étagère de coloration d'un pas hésitant. Je crois même que je l'entends renifler. Puis, elle se retourne brusquement, les bras dans les airs :

— Je sais bien, ma belle Éloïse, que tu n'as pas la vocation ! Je m'en suis rendu compte assez vite ! C'est juste que moi, j'aime ça, t'avoir avec moi. Ça met de la vie dans mes journées. J'espère que ce n'est pas moi, le problème. Peut-être que tu aurais davantage eu la piqûre si tu avais fait ton stage dans un gros salon ?

J'attrape la boîte de mouchoirs et je la lui tends, tout en lui flattant le dos.

— Ne le prends pas personnel, voyons ! Tu es ex-tra-or-di-naire, dis-je en mettant l'accent sur chaque syllabe du mot. C'est juste que je pense que je ne suis pas faite pour rester enfermée dans un salon toute la journée. Ça fait seulement six jours que je le fais, et j'étouffe. Je n'ose pas imaginer y être cinq jours par semaine… Tu comprends ? Et puis, je vais revenir te voir, ne t'en fais pas ! Je n'ai peut-être pas adopté le métier, mais toi, par contre, oui !

Brigitte se jette dans mes bras. Son geste me touche, alors je me retiens, moi aussi, de verser une larme. Pourtant, cela fait seulement six jours au total que l'on passe ensemble. Je comprends pourquoi ses clientes l'adoptent. Elle est vraiment attachante.

— Bon, laisse faire la perruque, dans ce cas, et viens me raconter ta soirée avec Olivier. Ma prochaine cliente arrive dans une heure. Je vais nous préparer une bonne tisane. J'imagine que tu ne viendras pas la semaine prochaine, hein ? Alors, je veux tout savoir !

C'est vrai, je ne lui ai même pas raconté ma *date* de la semaine passée. Nous avons été beaucoup trop occupées avec l'achalandage lié à la rentrée des classes et au changement de saison imminent.

— Bah, il n'y a pas grand-chose à raconter, tu sais. Le mec m'a ennuyé avec ses problèmes toute la soirée. Je sais bien que j'ai une belle écoute, mais j'aimerais trouver quelqu'un qui me fasse rire et non déprimer. Ou me donner l'impression de travailler.

— Oh, je suis désolée d'entendre ça, ma belle Élo ! Est-ce qu'il t'a

payé le repas, au moins ?

— Même pas !

— Ben voyons, quel manque de délicatesse de sa part ! Bon… Et en as-tu appris davantage sur son père et sur ta marraine ?

— Non plus. Il n'a fait que me parler de sa mère, qui semble avoir un problème d'alcool, et de ses problèmes d'argent. Je pense qu'il voulait que je me sente coupable et que je lui propose de lui remettre l'héritage que son père a donné à ma marraine.

— Il ne peut pas faire ça, franchement ! C'était à son père de décider ce qu'il voulait faire de son argent. Ce n'est quand même pas ta faute s'il a décidé d'en donner une partie à sa maîtresse.

— Je sais bien, mais je me suis sentie mal quand même. Pauvre gars, il semble avoir la vie dure.

Brigitte balaie mes remords du revers de la main.

— Non, Éloïse Roy, je t'interdis de chercher à sauver la planète. C'est ton argent, maintenant, et tu dois penser à toi en premier !

— Tu parles comme ma marraine. C'est drôle, elle me disait justement un peu la même chose dans sa dernière lettre.

— Alors, tu vois ? J'ai raison. Fin de la discussion. Changeons de sujet puisque de toute façon, cet Olivier est déprimant. Parle-moi plutôt de tes cours de pâtisserie. Tu sais que les clientes ont adoré tes chocolats, la semaine passée ? Je crois que tu as du talent, ma belle !

— Ah, ça aussi, c'est plaisant de m'y adonner de temps en temps, mais je n'en ferais pas un métier. Ça, c'est sûr. Non, je crois que je me rends compte que j'ai besoin de bouger. C'est pourquoi mon prochain stage sera beaucoup plus actif. J'ai décidé d'essayer le métier de guide touristique !

— Ah oui ? Ça alors ! Et tu vas aller où ?

— À Tremblant, justement. J'ai une connaissance, une amie de cégep, qui travaille dans le domaine. Je l'ai contactée dernièrement et elle m'invite à passer les fins de semaine d'octobre avec elle, puisque son patron a gentiment accepté qu'elle prenne une stagiaire. L'automne est une saison qui attire beaucoup de touristes, qui viennent apprécier le changement de couleur des feuilles, comme tu sais. J'ai bien hâte de commencer ! Adélina m'a informée qu'elle reçoit principalement des groupes de touristes provenant de l'Europe et de

l'Asie. Ça risque d'être fort intéressant !

— Ne me dis pas que tu parles mandarin ? s'excite Brigitte.

Je pouffe.

— Non, seulement le français et l'anglais. Mais justement, j'aime bien les langues, alors ce sera une occasion qui me permettra de savoir si j'ai du potentiel.

— Oh… et qui sait ? Tu pourrais rencontrer un bel homme, dit-elle, coquine, en m'envoyant un clin d'œil.

— Hum, on verra ! Chose certaine, je vais passer te raconter tout ça. Je laisse peut-être tomber le stage de coiffure, mais pas toi ! Bon, Louise arrive, alors je vais y aller. Je n'ai pas vraiment envie de l'entendre me raconter la même histoire encore au sujet du phallus de Richard. À ce propos, je ne sais pas comment tu fais ! De plus, je dois rejoindre Laurence et son père, parce qu'ils m'accompagnent pour le magasinage d'une nouvelle auto !

Au même moment, la fidèle cliente de Brigitte fait son entrée dans le salon. J'en profite pour me sauver avant qu'elle n'ait le temps de prononcer son premier mot.

Journal d'Éloïse Roy
2 octobre, 21 h 56

« Balance : Saison de la Balance, période de douceur, d'harmonie, de beauté et d'équilibre. »

Mon ciel s'éclaircit. Serait-ce le début d'une nouvelle ère dans ma vie ? Me faire passer en premier, c'est quelque chose de plutôt agréable à expérimenter !

Je suis assise sur la banquette arrière du VUS de Normand, le père de Laurence. Je ne suis pas certaine, mais je crois lire du découragement dans son expression faciale. Il faut dire que cela fait cinq concessionnaires que l'on visite, sans toutefois qu'aucun véhicule n'attire mon attention. C'est que je l'aime, ma vieille Acura. Malgré tout, Normand semble s'être personnellement investi de la mission de me trouver mon prochain véhicule de rêve.

— Merci, Normand, d'être venu avec moi. Je l'apprécie. Tu peux nous ramener au condo, je ne voudrais pas abuser de ton temps !

— C'est rien, Éloïse, ça me fait plaisir ! Et j'aimerais bien faire un dernier arrêt chez Ford avant de rentrer. Je crois que tu pourrais aimer le VUS du modèle Edge.

Laurence s'esclaffe.

— Ben voyons, p'pa ! C'est un camion de vieux ! Élo n'aimera certainement pas ça. Puis moi aussi, je suis fatiguée. Et j'ai faim. On pourrait s'arrêter manger un « club poutine » au casse-croûte Chez Johnny ! Qu'en dites-vous ?

Depuis qu'elle a arrêté de boire, je crois que Laurence a développé une dépendance à autre chose et je ne suis pas certaine qu'elle soit meilleure pour elle au bout du compte, soit la nourriture grasse.

— On ira après, Lau, promis. Je suis juste curieuse de voir ce modèle de camion. Si ton père pense que je pourrais l'aimer, je lui fais confiance !

Normand me fait un léger sourire dans le rétroviseur. Laurence se renfrogne. Malgré sa nouvelle zénitude issue de ses cours de massothérapie, elle reste tout de même ma très chère *drama queen* !

— Ne boude pas, Laurence. Regarde, on arrive ! lance Normand pour se montrer encourageant en lui tapotant la cuisse.

Mon amie se croise les bras et ne bronche pas. Ça y est, elle boude. Dès notre entrée chez le concessionnaire, nous sommes accueillis par une femme souriante et chaleureuse, ce qui me met tout de suite en confiance. Après s'être informée de mes besoins, elle nous guide vers le bureau d'un conseiller aux ventes, Nicholas, qui sera avec nous dans quelques minutes. Laurence et moi prenons place sur les chaises, tandis que Normand en profite pour admirer le tout dernier modèle de Mustang dans la salle d'exposition. Je ne sais pas ce que les hommes trouvent à ce type de véhicule. Le vendeur entre finalement dans le bureau et se présente :

— Bonjour, je suis Nicholas. Comment je peux vous être utile aujourd'hui ?

Laurence me donne un subtil coup de coude dans les côtes. J'avoue que je saisis tout de suite pourquoi. Nicholas est, comment dire, vraiment beau. Et sympathique, si je me fie à son sourire sincère et éclatant. Il ressemble à s'y méprendre au comédien Thomas Beaudoin, sauf qu'il a les yeux gris. Et Laurence sait pertinemment que je le trouve franchement *sexy*, cet acteur… Surtout dans la série dans laquelle il a joué avec Mylène St-Sauveur : *Hubert & Fanny*. Comme je suis un peu déstabilisée, Laurence prend la parole en premier.

— Enchantée, Nicholas, dit-elle d'entrée de jeu en lui serrant la main. Nous aimerions connaître ta date d'anniversaire.

Je lance un regard assassin à Laurence, tandis qu'elle semble parfaitement s'amuser. Quant à Nicholas, il affiche un air confus, mais il reste tout aussi séduisant. Sinon plus. Son sourire, bien que légèrement forcé, est complètement craquant. J'ai envie de lui mordre la lèvre. Malgré tout, il lance :

— C'est le 12 octobre. Pourquoi cette question ? Vous avez des préférences en matière de signe astrologique pour vos représentants des ventes, ou quoi ! répond-il en riant, mi-figue, mi-raisin.

Laurence jubile. Il est Balance, bien sûr.

— Oui, c'est en plein ça ! Il paraît que les représentants du signe de la Balance sont plus honnêtes et recherchent l'harmonie, alors ça tombe bien que tu sois le nôtre aujourd'hui.

Nicholas perd momentanément son sourire pour nous dévisager, l'espace d'un instant. Grâce à Laurence, on a l'air de deux folles. Elle ne perd rien pour attendre, elle. Je trépigne sur ma chaise et tente de

récupérer la situation.

— Ne l'écoute pas, dis-je en balayant l'air de la main. Laurence dit n'importe quoi. En fait, elle est juste fatiguée de magasiner des voitures avec moi, alors, je crois qu'elle cherche une excuse pour s'en aller. Je suis Éloïse, enchantée, ajouté-je en lui serrant la main à mon tour. Je suis intéressée par le modèle VUS Edge.

Ses yeux gris me fixent intensément. On dirait qu'il cherche à comprendre notre duo. Je toussote. Et j'ai chaud.

— Avec plaisir, dit-il en ne me lâchant pas des yeux. Quelles sont les caractéristiques que vous recherchez ?

Merde. Je ne sais pas de quoi il parle. *Normand, au secours !*

— Heu… Je vais demander au père de mon amie de m'aider. C'est lui qui voulait que je vienne voir le modèle Edge. Pour être honnête, je n'ai aucune idée de ce à quoi il ressemble !

— Ah, c'est ton amie ! J'ai cru que vous étiez… un couple, toutes les deux, admet-il en nous désignant du doigt.

Laurence en profite, bien évidemment.

— Mais non, mais non ! Je ne suis que sa tendre amie d'enfance. Hein, Élo ? Nous nous connaissons depuis quoi, presque quinze ans déjà ? Non. Éloïse est célibataire. C'est pour cette raison qu'elle a demandé à mon père de venir magasiner les voitures avec elle. Je ne veux pas généraliser, mais es-tu au courant que les représentants des ventes de véhicules ont pas mal tous la réputation d'être des escrocs ?

Ça y est, je suis cramoisie. Non mais, qu'est-ce qui lui prend ! Heureusement, Nicholas ne semble pas choqué, bien au contraire. Il se lève, fait le tour de son bureau et m'informe que je devrais d'abord essayer le véhicule avant de discuter davantage. Il me dit qu'il a justement un modèle SEL, blanc, dans la cour. Il me propose d'aller l'attendre dehors, en face de la porte d'entrée, et quitte son bureau. J'en profite pour chuchoter à Laurence le fond de ma pensée, les dents serrées.

— Franchement, Lau, tu ne trouves pas que tu en fais un peu trop ? Tu me rends mal à l'aise. J'ai tellement chaud que je vais puer du dessous de bras. J'ai mis mon déodorant sans aluminium aujourd'hui !

— Relaxe, Élo, banalise-t-elle allègrement. Allez, va l'attendre !

— Quoi ? Vous ne venez pas essayer la voiture avec moi, ton père et

toi ?

— Non. Je crois que tu dois vivre ce moment seule, m'intime Laurence. Seule avec Nicholas, si tu vois ce que je veux dire. Profites-en donc pour l'inviter à prendre un verre prochainement !

— Tu es folle ou quoi ? Je ne ferai certainement pas les premiers pas ! Et, on s'entend, beau comme ça, il ne doit pas être célibataire.

— À toi d'enquêter ! conclut Laurence en me forçant à me lever. Allez ! Dépêche-toi !

En me dirigeant vers le point de rencontre, j'aperçois Normand qui jase avec un autre représentant.

— Ah, Éloïse, tout va bien ? As-tu besoin de moi ?

— Non, pas pour le moment, merci, Normand. Nicholas m'a offert d'essayer un Edge, alors j'y vais de ce pas. On se reparle après l'essai routier.

— Parfait, ça devrait me laisser le temps de contempler encore un peu cette belle voiture-là, dit-il, les yeux brillants. J'ai toujours pensé qu'une fois à la retraite, je m'achèterais une Mustang !

— Bonne chance pour convaincre Denise ! dis-je en lui donnant une petite tape sur l'épaule.

— Ouais, ce ne sera pas facile de débattre avec elle sur le sujet. Elle déteste les voitures sport. Oh, je crois que ton chauffeur est là !

Je me retourne et j'aperçois un magnifique camion blanc se stationner devant la porte d'entrée, avec au volant Nicholas, qui est tout aussi éblouissant. Il sort de la voiture et m'invite à prendre sa place. Il referme la portière et fait le tour du véhicule pour ensuite s'installer sur le siège passager.

— Comme tu peux le constater, ce VUS est muni d'un toit panoramique. Aussi, il offre bien évidemment les sièges électriques – et chauffants –, le volant chauffant, ainsi que les rétroviseurs, eux aussi chauffants. Adieu, le givre l'hiver ! s'exclame Nicholas. Il est bien insonorisé et le système de son n'est pas mal non plus. Tu veux brancher ton iPhone ? Il est compatible avec Apple CarPlay.

— Heu, oui, dis-je, un peu étourdie par toutes les informations qu'il me fournit.

J'attrape mon cellulaire dans mon sac et clique sur la première liste

de lecture enregistrée. Nicholas branche mon appareil et tout de suite la chanson *Half a Man,* de Dean Lewis, démarre. Il se racle la gorge.

— Tout va bien ? demandé-je.

— Oui, ça va. Excuse-moi. C'est juste que cette chanson me rappelle ma séparation récente. Mais bon, c'est du passé ! conclut-il en attachant sa ceinture. Prête ?

Je détourne le regard vers le bouton de démarrage. *Alors, il est célibataire, mais son petit cœur semble blessé. Ce n'est peut-être pas un bon candidat pour octobre, finalement,* pensé-je. Je positionne la boîte de vitesses à « D », et j'avance tranquillement le camion vers la sortie du stationnement. Je ne sais pas de quel côté tourner.

— Par où je vais ? demandé-je.

— Je te propose de tourner à droite. Il y a une route peu passante un peu plus loin, avec une limite de vitesse de 90 kilomètres-heure. Tu pourras donc voir ce que ce modèle a dans le ventre.

J'acquiesce de la tête et je m'engage dans la voie de droite. Je roule prudemment. J'admets qu'à première vue, j'aime bien la conduite. Surtout le confort du siège. Je me sens bien assise, comme dans un fauteuil douillet. Et que dire de l'odeur du véhicule neuf, mélangée à ce parfum boisé et viril. Ce doit être celui de mon conseiller. Non seulement il est beau comme un dieu, mais en prime, il sent terriblement bon.

— Tu peux prendre la prochaine rue à gauche, propose Nicholas. Et puis, tu aimes ton essai jusqu'à maintenant ?

J'actionne le clignotant. J'ai envie de lui dire que je partirais bien pour une virée dans l'Ouest avec lui, cueillir des petits fruits dans la vallée de l'Okanagan pendant un mois, mais je me contente de hocher la tête en guise d'affirmation. Je me demande si mon expérience du véhicule est influencée par son représentant.

— C'est le moment de tester la tenue de route ! s'excite Nicholas. Vas-y, pèse sur le champignon !

Je ne suis pas certaine d'être à l'aise d'accélérer à ce point rapidement, mais bon, je m'efforce de lui obéir. Il semble trop enthousiaste pour que je le déçoive. Je dois dire que j'aime bien lorsqu'une voiture est réactive et je constate que c'est le cas, mais c'est davantage pour la sécurité de pouvoir réagir rapidement en cas de danger que pour l'adrénaline que procure la vitesse. Parlant de

danger, j'aperçois juste devant moi un petit animal qui traverse la route. Je freine brusquement. Je peux entendre les pneus crisser, malgré l'habitacle insonorisé. Je me range sur le bas-côté. Aussitôt la voiture immobilisée, je détache ma ceinture et ouvre la portière pour regarder derrière, paniquée. Merde, c'est ce que je craignais. J'ai écrasé un écureuil. Je porte une main à ma bouche, honteuse. Je sors lentement du véhicule pour m'approcher de la scène de crime. Les larmes me piquent les yeux à la vue de l'animal décapité. Nicholas me rejoint.

— Ouf, tu as vu les lignes noires que les pneus ont faites sur la chaussée ? Tu ne peux pas dire que les freins ne sont pas efficaces !

Je me fous des pneus et de l'efficacité des freins. C'est la première fois que je tue un être vivant. Je suis bouleversée. Mes yeux sont rivés sur le petit écureuil mort.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Je ne peux pas le laisser là ! Pauvre petit, on doit l'enterrer !

Nicholas s'approche de moi et pose une main compatissante sur mon épaule. Je sens la chaleur de sa patoche sur moi et je n'ai qu'une envie : me jeter dans ses bras pour pleurer.

— Voyons, Éloïse, ne le prends pas comme ça ! T'inquiète, il y a plein d'animaux qui se font tuer chaque année.

— Peut-être, mais ce n'est pas MOI qui les tue, d'habitude, dis-je en pleurnichant.

— Viens là.

Nicholas m'attire dans ses bras. Je m'effondre en larmes. Il me flatte le dos. Ce geste tendre suffit à me faire céder. Je pleure maintenant à gros sanglots. Je ne sais pas si c'est réellement le fait d'avoir enlevé la vie à cette pauvre petite bête, ou si j'évacue plutôt le stress de mon année sabbatique à venir. Ou encore si c'est parce que cela fait beaucoup trop longtemps qu'un homme ne m'a pas prise dans ses bras. Ou si c'est parce que mes règles approchent. Ce que je sais, c'est que je chiale dans les bras d'un pur inconnu et que je morve sans retenue sur sa belle chemise blanche. Prenant soudainement conscience de ma bévue, je fais un pas de recul en reniflant comme une enfant, tout en m'essuyant les yeux. Je ne dois pas être très séduisante en ce moment. Je me sens vraiment idiote, tout à coup.

— Je suis tellement désolée, Nicholas. Je ne sais pas ce qui m'a pris ! Je n'ai pas l'habitude de pleurer comme ça en temps normal, surtout

pas dans les bras d'un vendeur de voitures, spécifié-je en essayant de dédramatiser la situation.

— T'en fais pas. J'ai grandi avec une petite sœur qui adore les animaux, plus particulièrement les chats. Un jour, alors qu'elle avait seulement huit ans, elle était revenue à la maison en larmes avec un chat mort dans les bras, qui venait de se faire frapper par une voiture. Elle était inconsolable, et ce n'était même pas notre chat. C'était un chat errant, il n'avait même pas de collier. Elle a invité ses amies, préparé des petits sandwichs coupés en triangles et fait une cérémonie funéraire durant laquelle elle m'a demandé d'assumer le rôle du prêtre. J'ai joué le jeu sans protester. Elle était trop dévastée par ce qu'elle considérait comme une tragédie. Aujourd'hui, elle est vétérinaire, alors… Tu veux qu'on mette l'écureuil dans une petite boîte de carton ? Je crois qu'il y en a une dans le coffre.

Je ne peux pas croire qu'un bel homme comme lui me confie une histoire pareille. J'espère qu'il est sincère et qu'il ne m'invente pas n'importe quoi, simplement pour m'attendrir dans le but de me vendre cette voiture. Je tente de me ressaisir.

— Ohhh… Quelle belle histoire ! Mais non merci, ça va. Je n'ai pas huit ans. Si tu pouvais simplement le prendre et le mettre là, sur le bord de la route, ce serait apprécié. Je ne voudrais pas qu'il se fasse rouler dessus encore une fois, tu comprends ? Ce serait trop cruel. On pourrait juste l'enterrer avec des brins d'herbe. Qu'en penses-tu ?

— Bonne idée ! répond-il prestement, visiblement troublé lui aussi. J'en profite pour te faire la démonstration d'un truc génial. Regarde, tu n'as qu'à passer ton pied en dessous de la voiture et un capteur de mouvement actionne automatiquement l'ouverture du coffre. C'est pratique lorsque l'on a les mains pleines de sacs d'épicerie.

Je me contente de hocher la tête, encore une fois. Les détails de la voiture sont passés au second plan dans mon esprit. Je suis plutôt déconcertée par la douceur avec laquelle Nicholas tente de mettre l'écureuil inerte sur le morceau de carton, afin de le transporter. Je crois même l'entendre chuchoter des paroles rassurantes à l'animal. Je le suis solennellement en arrachant quelques brindilles d'herbe au passage. Je m'accroupis près de lui et l'observe déposer délicatement ce petit mammifère sur un coin de terre. Je le recouvre aussitôt d'herbes afin de cacher l'atrocité de ses entrailles écrasées. Nicholas se tourne vers moi et plonge ses iris dans les miens.

— Souhaites-tu dire quelque chose ?

Je crois lire de la sincérité dans ses yeux. Mon regard retourne vers l'animal. Je pose une main sur mon cœur et je déclare :

— Je suis sincèrement désolée, petit écureuil. Repose en paix.

Je ferme les yeux. Je tressaille lorsque je sens la grosse main de Nicholas se déposer à nouveau dans mon dos. J'ouvre un œil subtilement. Il se recueille lui aussi. Je me relève doucement. Il m'imite.

— Bon, dit-il. Je crois qu'il est temps de rentrer. Ton amie et son père doivent commencer à s'inquiéter.

— Tu as raison. Je vais envoyer un texto à Laurence pour la prévenir. Tu peux prendre le volant pour le retour ? Je me sens encore un peu trop ébranlée pour conduire, là, tout de suite.

— Bien sûr ! Attends, laisse-moi t'ouvrir la portière.

Il referme la porte derrière moi, fait le tour du véhicule et s'installe sur le siège du conducteur, cette fois. Je jette un œil rapide à ma bouille dans le miroir du pare-soleil. C'est désastreux. Et malheureux, puisque je suis carrément sous le charme de cet homme. Non seulement il est extrêmement séduisant, mais aussi doux, délicat et galant de surcroît ! Quant à moi, je ne crois pas du tout avoir fait une bonne première impression.

Adélina m'a donné rendez-vous dans un petit restaurant dans le village de Mont-Tremblant pour le lunch. Le groupe de touristes arrive en fin d'après-midi, cela nous donnera l'occasion de papoter. Je l'aperçois en stationnant ma bonne vieille Acura. Je sais que c'est complètement ridicule, mais j'ai peur de me séparer de cette voiture. C'est ma « Chouchoune » adorée. Elle ne m'a jamais lâchée, au fil des ans. Et voilà que dans quelques jours, je lui dirai adieu chez Ford en échange de mon nouveau VUS.

Eh oui, après que je me suis remise de mes émotions et que Normand a réussi à négocier avec Nicholas un prix fort intéressant, j'ai finalement décidé de louer le camion Edge pour quatre ans. Non, ce n'est pas en raison du représentant des ventes. Enfin, je crois… J'avoue que Nicholas visite souvent mes pensées, depuis quelques jours. Je l'ai même trouvé sur Facebook et Instagram. Il est particulièrement photogénique. Je n'ai pas osé lui faire une demande d'amitié, par contre ; chaque chose en son temps. Par chance,

Laurence m'a ramenée à l'ordre en me disant que peu importe l'issue de cette histoire – si histoire il y a –, elle devra se terminer avant le mois de novembre. Rabat-joie. Elle pourrait faire l'effort de se concentrer sur sa nouvelle zénitude et ainsi s'assouplir un peu. Je la trouve un tantinet rigide, moi. Surtout pour « Octobre ». C'est le nom de code qu'on a choisi d'utiliser pour désigner les candidats potentiels chaque mois, comme dans le film. Alors, « Octobre », c'est Nicholas. Enfin, je l'espère secrètement, puisque jusqu'ici, je n'ai pas reçu de nouvelles depuis ma visite chez le concessionnaire. Je planifie de tenter une approche lorsque j'irai chercher mon nouveau véhicule. On verra bien !

— Salut, Élo ! Ça fait longtemps.

— Hé, Adélina ! Heureuse de te revoir ! que je lui réponds en lui faisant un câlin. Oui, trop longtemps ! Et merci, hein, pour l'occasion que tu m'offres. Je l'apprécie vraiment.

— Ben voyons, ça me fait tellement plaisir de passer mes week-ends d'octobre avec toi ! On va trop s'amuser, tu verras.

J'avais oublié l'accent portugais d'Adélina ; cela ajoute à son charme déjà naturel. Il faut dire que l'on ne s'était pas revues depuis le cégep ! Originaire des Açores, des îles appartenant au Portugal, elle a immigré au Québec alors qu'elle avait douze ans. Petite brunette, avec des formes voluptueuses, elle a le teint bronzé et un sourire d'une blancheur étincelante. Mais surtout, et par-dessus tout : elle est vraiment sympathique et joviale. Elle a une personnalité parfaite pour ce travail de guide touristique. Pour couronner le tout, elle parle cinq langues : le portugais, le français, l'anglais, l'espagnol et le mandarin. Par chance, nous sommes toujours restées en contact grâce aux réseaux sociaux. J'ai donc pu suivre son parcours et ses nombreux voyages. Elle s'est promenée un peu partout dans le monde durant ses études universitaires. Je l'envie. Moi, je n'ai pas fait grand-chose de palpitant de ma vie. Enfin, pas ENCORE. Je sens que le vent tourne enfin. Merci, marraine Francine !

Quand nous entrons dans ce coquet restaurant, Adélina me propose une table près de la fenêtre. C'est parfait, cela nous permettra d'admirer les couleurs vives des arbres de la montagne.

— Alors, raconte-moi tout du métier ! Je te suis tellement reconnaissante de me permettre de vivre cette expérience. Merci encore, en passant !

— Voyons, Élo, arrête de me remercier comme ça ! Bah, tu sais, ce

n'est pas trop compliqué. Je te dirais que tu dois te montrer dynamique, malgré la fatigue, être sociable, courtoise et passionnée. Ça prend aussi des connaissances générales, parce que les touristes nous posent toutes sortes de questions. Mais la plupart des choses que l'on se fait demander d'un groupe à l'autre sont les mêmes, alors, avec le temps, on apprend. Ne t'inquiète pas. De toute façon, tu n'es pas ici pour un entretien d'embauche ! J'ai simplement dit à mon employeur que tu souhaitais expérimenter le métier, question de voir si ça te plaît. Je suis donc responsable de toi et je m'assurerai que tu ne te retrouves pas dans l'embarras.

— C'est vraiment aimable de ta part. Mais, dis-moi, le fait que tu parles couramment cinq langues, ça doit aider ? De mon côté, je parle seulement le français et l'anglais.

— Oui, c'est vrai que c'est utile dans certains cas. Surtout le mandarin, étant donné que la plupart des touristes viennent de l'Asie. Mais, règle générale, c'est l'anglais qui est la langue la plus importante. Ici, au Québec, du moins. Tu dois savoir, par contre, que ce n'est pas très payant. J'ai gardé quelques mandats l'automne, parce que j'aime bien être dans les Laurentides durant cette saison, mais les contrats que j'ai décrochés en tant qu'interprète pour de grandes entreprises internationales sont beaucoup plus avantageux, question rémunération. Et ils me permettent également de voyager. Avec le temps, je me suis fait un bon réseau. J'ai maintenant le luxe de choisir mes occupations professionnelles !

— C'est vraiment génial, je suis tellement heureuse pour toi ! J'avoue que ton parcours est très inspirant.

— Merci… Et toi, dis-moi, c'est trop génial cette histoire d'année sabbatique ! Raconte-moi tout.

Pour une fois, j'ai l'impression d'avoir, moi aussi, des choses à dire. Je dois admettre que cela me fait sentir vivante. L'air de rien, il s'en est passé des choses dans ma vie depuis ce fameux héritage. Deux voyages en Allemagne, une rencontre amoureuse qui aurait pu être merveilleuse, la décision de prendre une année sabbatique, l'achat d'un condo, et bientôt, d'une nouvelle voiture. Ah, et sans oublier un plan qui consiste à mieux me connaître afin de rallumer les étoiles dans mes yeux. Ce n'est pas rien, finalement !

Adélina m'écoute attentivement, le menton appuyé sur la paume de sa main. Elle soupire.

— C'est à mon tour de t'envier, Éloïse. Je trouve que c'est très

excitant comme aventure ! Mais dis-moi, qu'est-ce que ça a donné avec le mec de septembre ? Je devrais peut-être essayer ton plan moi aussi, puisque de ce côté, c'est le calme plat !

— Je suis surprise ! Pourtant, ce n'est pas parce que tu n'as pas l'occasion de faire de nouvelles rencontres régulièrement, grâce à ton métier, non ?

— Oui, c'est vrai, mais souvent, les hommes que je rencontre habitent dans d'autres pays. Et les relations à distance… très peu pour moi !

— Ça, je te comprends ! J'ai essayé, comme je viens de te le dire, avec le mec que j'ai rencontré lors de mon voyage. Il était tellement doux, vrai et très sensuel. Nous avions une belle complicité. Ça aurait pu marcher, mais finalement, ça n'a pas fonctionné. Cela dit, il est à Montréal cette année, alors… Je ne sais pas trop. J'y pense encore. Mais bon, je dois rester concentrée sur mon plan, sinon Laurence se fait un malin plaisir de me ramener à l'ordre ! Pour ce qui est de « Septembre », il n'y a rien d'intéressant à raconter, crois-moi.

Adélina sursaute soudainement.

— Oups, je viens de voir l'heure ! Il faudrait commander notre lunch parce que dans moins d'une heure, on doit accueillir le groupe. Garçon ! S'il vous plaît !

Je ne sais pas si c'est mon assiette de nachos que j'ai avalés à toute vitesse qui me pèse sur l'estomac ou si c'est la nervosité d'accueillir le groupe de touristes, mais j'ai mal au ventre depuis que nous sommes sorties du restaurant. *Rester dynamique, malgré la fatigue, hein ? Et malgré les maux de ventre aussi, j'imagine ?* Adélina me remet une pancarte à l'effigie de l'agence touristique pour laquelle elle travaille, ainsi qu'un t-shirt orange que je dois mettre par-dessus mes habits. Ce n'est pas très chic et l'orange n'est vraiment pas une couleur qui me convient, mais je ne suis pas ici pour séduire, alors j'enfile le chandail sans broncher. Avoir su, j'aurais mis un pull plus léger. Je me sens comme une patate avec mon épais chandail de laine vert en dessous.

— Voilà, tu n'as qu'à la brandir bien haut. Regarde, l'autobus arrive ! En passant, tu es chanceuse, mon patron vient de m'informer qu'il s'agit d'un groupe principalement constitué de Français, de Néerlandais et d'Allemands. Alors, la visite sera en français et en anglais pour cette fois.

L'autobus se stationne devant nous. La porte s'ouvre. J'affiche mon plus beau sourire. Le chauffeur me fait un clin d'œil. Les touristes commencent à descendre.

— Bonjour ! *Hi !* Bienvenue ! *Welcome !* crie Adélina aux passagers. Je vous invite à vous regrouper là-bas ! *I invite you to gather over there !*

Je ne sais pas trop quoi faire, alors je l'imite.

— Bonjour ! *Hi ! Welcome !* avec un enthousiasme légèrement feint.

Une voix masculine m'interpelle.

— Éloïse ?

Je me raidis. Non. Ce n'est pas possible. Mon cœur se met à battre la chamade. Je ne peux pas croire qu'il se tient devant moi. Cette silhouette athlétique, ces cheveux noirs, ces longs cils, ces lèvres rouges et charnues, ce sourire parfait. D'un seul coup, tout me revient en mémoire. Nos nuits d'amour, ma jouissance dans le sauna, son odeur, ses mains sur moi, ses bras réconfortants, nos conversations cœur à cœur. Une tempête se lève dans mon ventre. Je cherche mes mots.

— B… Bastian ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Son visage est impassible. Je n'arrive pas à deviner quelles émotions le traversent.

— Mes parents sont venus me visiter au Canada pour deux semaines… Alors, je leur ai proposé de venir admirer les couleurs du mont Tremblant, et pourquoi ne pas le faire dans le cadre d'une visite guidée ? Mon père aime bien avoir toutes sortes d'informations lors de ses voyages, donc…

Ses parents ? Je prends soudainement conscience qu'un couple me dévisage sans aucune gêne, et s'approche de nous. Bastian fait les présentations dans sa langue maternelle :

— Mama, papa…

Je n'ai aucune idée de ce que Bastian dit en allemand par la suite, mais la femme au visage austère qui se tient devant moi me détaille de la tête aux pieds, juste avant de lever le menton et de pincer les lèvres. Malgré tout, elle me tend la main.

— Enchantée de te rencontrer, chère Éloïse. Je suis Margarete, dit-elle en anglais.

— Albert, ajoute son père, froidement.

Le malaise est omniprésent. Je ne sais pas quoi ajouter. Je fais un léger pas de recul et je me heurte à Adélina, qui arrive à ma rescousse avec toute sa belle légèreté. Décidément, elle maîtrise parfaitement les rouages de son métier.

— Oh, vous vous connaissez ? Merveilleux ! Je vous invite à rejoindre le groupe. J'ai plusieurs informations qui concernent votre hôtel ainsi que l'itinéraire de la fin de semaine à vous transmettre, lance-t-elle joyeusement en anglais.

Je regarde Bastian timidement. Il baisse les yeux. Adélina me prend par le bras et marche d'un pas rapide afin de nous positionner devant un groupe de touristes tout aussi attentifs qu'enthousiastes. Je joins les mains devant moi et j'essaie de me construire un semblant d'assurance. Il n'y a probablement que Bastian qui peut deviner que mon sourire est forcé.

Aussitôt les explications fournies, les membres du groupe se dirigent vers l'hôtel afin de déposer leurs valises. Rendue légèrement confuse par la présence de mon ex-amoureux et de sa famille, je ne me rends pas compte que je me dirige instinctivement, moi aussi, vers l'hôtel, comme si je faisais partie du groupe. Adélina freine mon élan.

— Ne me dis pas que c'est Bastian. Bastian, ton Allemand ? chuchote-t-elle.

Je crois qu'aucune réponse n'est requise. Mon regard égaré parle de lui-même. Saisissant l'ampleur de mon état de choc, Adélina prend la situation en main :

— Bon, voilà ce qu'on va faire. Pour ce soir, je vais diviser le groupe en deux : les Français entre eux et les Allemands avec les Néerlandais. Tu t'occuperas du groupe de Français. Qu'en penses-tu ?

— OK, dis-je, nerveuse. Mais s'ils me posent des questions auxquelles je n'ai pas de réponse, je fais quoi ?

— Ça me surprendrait que ça arrive, puisque l'activité qui est prévue ce soir est Tonga Lumina, une marche nocturne dans le sentier de la montagne. Cette activité est déjà animée. De toute façon, tu connais quand même bien la région, non ? Et s'il y a quoi que ce soit, tu pourras me joindre avec ceci.

Elle me tend un émetteur-récepteur portatif, plus communément appelé talkie-walkie. Adélina m'explique que ces dispositifs sont

habituellement utilisés pour les situations d'urgence, afin de communiquer avec l'équipe de secouristes qui est toujours en poste sur la montagne.

— Tu ne préfères pas que je te texte ou que je t'appelle sur ton cellulaire ? Je ne voudrais pas utiliser la ligne pour rien et déranger les secouristes.

— Non, pas de cellulaire pendant le boulot. C'est généralement très mal perçu par les clients et mon patron ne veut pas. T'inquiète, nous passons notre temps à nous taquiner sur cette ligne, de toute façon ! Tu ne dérangeras personne. Bon, nous avons une petite demi-heure de libre. Profites-en pour te remettre de tes émotions un peu. J'ai quelques trucs à finaliser. On se rejoint tout à l'heure.

Adélina a raison. Il faut que je me détende un peu. Si ce n'était pas de mon estomac qui fait des siennes depuis mes nachos de ce midi, j'irais bien me chercher une queue de castor, cette espèce de pâtisserie de pâte frite garnie de sucre, de cannelle ou de citron que j'aime tant déguster lorsque je viens ici. Mais non. Je ne peux même pas m'offrir le luxe de manger mes émotions !

Heureusement, je n'ai pas revu Bastian depuis tout à l'heure, ce qui m'a permis de respirer un peu. Quelle coïncidence ! Je n'en reviens tout simplement pas. Ce qui me taraude, par contre, c'est son attitude froide et distante. Pourtant, il me semble que nous nous étions laissés en bons termes… Il m'avait même dit, à mon souvenir, lors de notre dernier échange, que si je me sentais prête à le revoir, cela lui ferait plaisir, et que nous pourrions repartir à zéro. Peut-être est-ce parce que c'est trop tôt pour lui ? Une dame d'un certain âge, portant un chapeau d'exploratrice muni d'un grillage antimoustiques, vient vers moi et me sort de mes pensées. Elle a un air préoccupé. Je cherche Adélina des yeux. Elle discute avec un groupe de touristes un peu plus loin. Je prends une grande respiration. C'est à moi de jouer et je ne veux pas décevoir mon amie.

— Tout va bien, madame ? demandé-je.

— Bonsoir, mademoiselle, j'ai justement une question, déclare-t-elle avec un fort accent français. Peut-on utiliser une lampe de poche pendant la randonnée ? C'est que, voyez-vous, ma vue n'est plus très bonne et je ne voudrais pas me tordre une cheville en trébuchant sur une racine d'arbre en marchant dans le sentier, vous comprenez ?

— Bien sûr, je comprends. Sachez que les sentiers sont illuminés, mais si cela peut vous rassurer, je ne crois pas qu'il y ait de problème à ce que vous utilisiez votre lampe de poche.

— C'est merveilleux, merci, mademoiselle ! me dit-elle en me tapotant l'avant-bras, juste avant de se retourner pour s'écrier à un vieil homme que je présume être son mari. Armand ! Nous pouvons utiliser nos lampes frontales !

— Heu… Je croyais que vous me parliez d'une lampe de poche.

J'ai à peine le temps de terminer ma phrase que la dame est déjà partie rejoindre son mari. J'entends Adélina élever la voix pour attirer l'attention du groupe. Elle s'apprête à donner les consignes pour la randonnée. Je cherche Bastian à travers la foule, mais je ne le vois pas. Adélina débute en anglais pour expliquer qu'elle sera la guide anglophone de la soirée et invite ceux qui le souhaitent à la rejoindre. Elle poursuit en français.

— Pour ce qui est de nos amis français, vous serez accompagnés par ma collègue Éloïse, que vous avez déjà rencontrée un peu plus tôt aujourd'hui. S'il y a quoi que ce soit, n'hésitez pas à vous référer à elle. Je vous souhaite une belle aventure ! C'est parti !

Quelques personnes me rejoignent et forment un cercle autour de moi. Je m'apprête à leur souhaiter la bienvenue dans mon groupe lorsque je vois Bastian se frayer une place dans le cercle. Il porte un jeans troué et un polo bleu cyan Lacoste, avec un manteau d'automne sport noir. Son style un peu fils à maman n'a pas changé. Et il se trouve qu'elle est justement ici, sa mère ! Mais je ne vois pas ses parents. Peut-être sont-ils allés dans le groupe d'Adélina ? Il m'adresse un petit signe de la tête en guise de salutation. Je sens la transpiration commencer à s'évacuer tranquillement de mon corps. Pourtant, cette soirée d'octobre est plutôt fraîche. Octobre. J'ai une pensée pour Nicholas. Mais ce que je ressens pour lui est bien banal comparé au torrent d'émotions qui m'envahissent depuis l'apparition de Bastian. *Allez, Élo, fais une femme de toi !* Je me racle la gorge.

— Bonsoir à tous ! Bienvenue à votre première activité, qui est Tonga Lumina ! Vous verrez, depuis le mont Tremblant s'élève un chuchotement, ajouté-je le plus mystérieusement possible, m'efforçant d'être une bonne guide. Le dernier géant de la montagne se réveille. Je vous invite à vous laisser porter par votre âme d'aventurier afin de découvrir le secret qu'il veut vous confier. Afin de commencer l'expérience, nous vous invitons à prendre les chaises de la remontée mécanique, juste là. Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas loin derrière, s'il y a quoi que ce soit !

Mon groupe, constitué d'une quinzaine de personnes, entre en file pour prendre la remontée. Bastian laisse passer les gens pour ensuite me rejoindre derrière.

— Je peux prendre la chaise avec toi ? ose-t-il timidement.

Je me souviens de bien des choses sur lui, mais j'avais oublié ses changements d'humeur soudains. Plus tôt, il s'est montré froid, et voilà qu'il est tout timoré.

— Bien sûr, voyons ! En passant, ton français s'est énormément amélioré ! Comment ça se passe depuis ton arrivée à Montréal ?

— Vraiment bien ! Je partage un petit appartement avec deux autres personnes qui viennent également de l'étranger. Une Marocaine très sympathique et un Tunisien. Les deux parlent français, alors ça m'aide, et moi, je les aide avec l'anglais. C'est un bel échange.

C'est à notre tour d'embarquer dans la chaise. C'est particulièrement étrange d'utiliser une remontée mécanique, alors que c'est l'automne et qu'il n'y a pas de manteau blanc au sol. D'ordinaire, c'est vêtue de mon habit de neige et mes skis alpins pendus à mes pieds que je m'assois ici. Je descends tout doucement la barrière de protection. Un silence inconfortable règne. La vue est magnifique, cependant, même si la nuit est tombée, puisque des centaines de lumières de toutes les couleurs illuminent la montagne à travers les arbres. L'ambiance est féérique et les haut-parleurs diffusent une musique d'ambiance qui nous plonge dans l'expérience. J'ouvre la bouche pour m'adresser à Bastian, mais il me devance d'une fraction de seconde.

— Éloïse, je… je suis tellement désolé… de t'avoir déçue. Je suis bien conscient que déjà, ta confiance envers les hommes était effritée. Et je n'ai pas aidé à la cause, disons.

Je n'ose pas le regarder. Mon attention se porte sur le paysage. Je me remémore nos dernières conversations. Notre tentative de faire fonctionner une relation à distance a été un échec. De plus, nous avons tous les deux été infidèles. Bref, nous n'avons jamais reparlé de ce qui s'est passé entre nous. Je me tourne vers lui, le regard rempli de compassion.

— Bastian, ne prends pas toute la responsabilité sur tes épaules. Je te rappelle que j'ai été lâche, moi aussi. Tu sais, j'ai appris une chose à la suite de notre expérience : les relations à distance, ce n'est pas pour moi. J'ai trouvé ça vraiment difficile.

— Oui, je sais. Je l'ai senti. J'admets que pour moi non plus, ça n'a

pas été facile. J'aurais aimé te revoir au séminaire l'été dernier. J'avais espoir que l'on pourrait régler tout ça. Mais lorsque j'ai reçu ton courriel, j'ai compris que tu avais besoin de temps pour toi. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas cherché à te joindre depuis mon arrivée à Montréal.

Le fameux séminaire de croissance personnelle, en Floride, auquel je n'ai finalement jamais assisté. Je me demande si j'en serais là, aujourd'hui, si j'y étais allée. Peut-être que je serais à nouveau en couple avec Bastian ? C'est tellement angoissant de prendre des décisions. Surtout lorsque l'on réalise qu'une simple action peut changer le cours de toute une vie. Comme c'est le cas pour moi depuis que ma marraine est décédée.

— Je comprends, Bastian, et je ne t'en veux pas. En effet, j'avais besoin de temps pour moi. Tous ces changements soudains m'ont bousculée. Et avec le recul, je crois que c'est pour cette raison que j'ai succombé à… tu sais, mon ex, admets-je, mal à l'aise. Il représentait un repère de mon ancienne vie, tu comprends ?

— Oui, parfaitement. Samantha représentait la même chose pour moi. Mais tu sais, bien des choses ont changé depuis le séminaire. Ça m'a vraiment aidé à y voir plus clair.

Bon, ça y est : voilà que je regrette de ne pas y avoir assisté, ce qui me rend curieuse de son expérience. Mais ce n'est peut-être pas le moment de me satisfaire, puisque nous sommes sur le point de terminer la montée. Je soulève tranquillement la barrière de protection. Nous descendons. Bastian pose une main protectrice dans mon dos pour me laisser passer devant lui. Son geste me fait frissonner.

Heureusement, et tel que prévu, l'activité est animée, alors mon groupe ne me sollicite pas jusqu'à présent, ce qui me laisse le loisir de marcher tranquillement derrière avec mon bel Allemand. L'attirance que je ressens devant sa proximité est la même que jadis, il y a déjà six mois. J'ai envie qu'il me tienne par la main. Mais je sais pertinemment que ce serait déplacé et que cela pourrait créer beaucoup de confusion entre nous. Le visage de Laurence traverse mon esprit. J'ai un plan et je dois m'y tenir. *Et si je passais à côté de quelque chose ? Ou plutôt de quelqu'un ? L'homme de ma vie, disons ?* Je chasse ces pensées. Je n'ai surtout pas envie de replonger dans mes questionnements sans fin. Je devrais plutôt m'en tenir à ce qui est prévu, c'est-à-dire apprendre à me connaître et prendre le temps dont j'ai besoin. La priorité cette année, c'est de me faire passer en premier. Je ne peux donc pas m'engager avec quelqu'un dès le mois d'octobre,

quand même !

Bastian brise le silence qui s'est installé entre nous.

— Parle-moi de toi. Comment vas-tu ? Sincèrement, je veux dire. As-tu réellement décidé de changer de métier pour devenir guide touristique ?

J'hésite à lui parler du plan, mais, en même temps, Bastian mérite que je sois sincère avec lui. C'est d'ailleurs ce que je me suis engagée à faire dans ma vie. Et c'est justement le thème de la dernière lettre de ma fée marraine : l'engagement. Aussi bien commencer à me pratiquer. Cependant, je ne suis pas certaine d'être à l'aise de lui parler du volet « vie amoureuse ». Pas tout de suite, du moins.

— En fait, imagine-toi donc que j'ai décidé de prendre une année sabbatique pour apprendre à mieux me connaître. Et tu connais Laurence, elle m'a proposé un plan en un clin d'œil. Alors, je dois essayer douze métiers différents, à raison d'un par mois, ainsi que douze passions différentes. Au terme de cette année, j'espère avoir une meilleure idée de qui je suis et de ce que je souhaite faire de ma vie !

— Oh mon Dieu, mais quel plan ambitieux ! Ça ne me surprend pas que Laurence ait eu cette idée. On s'entend, elle est intense, ta meilleure amie, non ?

— Oui, je sais. C'est vrai que c'est ambitieux. Mais je me réserve le droit de modifier le plan, si je le souhaite. Pour le moment, je te dirais que ça se passe plutôt bien !

La conversation va bon train. On jase comme de vieux amis. Nos échanges sont ponctués de quelques arrêts ici et là pour admirer la magie de notre promenade en nature. L'histoire proposée par le « géant de la montagne » est relayée au second plan. Tout ce qui m'intéresse, c'est de parler avec Bastian, ce qui est très agréable. Je prends note, mentalement, qu'il est vrai que la communication a toujours été facile et fluide entre nous.

À mon grand bonheur, il me raconte finalement son expérience du séminaire de l'été dernier. Il me confie que ces dix jours ont littéralement changé sa vie. Sceptique, je me retiens d'argumenter. Comment un séminaire peut-il à ce point modifier l'existence de quelqu'un en moins de deux semaines ? Il semble lire dans mes pensées, puisqu'il renchérit :

— Par exemple, tu te souviens à quel point j'avais peur d'affronter mes parents, mon père plus particulièrement ?

J'acquiesce de la tête.

— Eh bien, figure-toi qu'à mon retour de Floride, je me suis assis avec eux et j'ai abordé tous les points qui me rendaient mal à l'aise. Je leur ai même carrément dit que la vie qu'ils avaient choisi de vivre, bien que je respecte profondément leur choix, ne me convenait pas, à moi. Que ce modèle m'étouffait. Et qu'en tant qu'adulte, je n'avais plus de comptes à leur rendre.

— Et comment ils ont réagi ? m'empressé-je de demander.

— Plutôt mal. Mon père m'a carrément menacé de me couper les vivres. Comme tu le sais, c'est lui qui paie pour mes études, mes voyages et mes logements depuis plusieurs années. Mais je n'ai pas bronché. Je lui ai dit que je le comprenais parfaitement et que je respectais son choix. Il ne savait plus quoi dire.

— Et ta mère ?

— Bah, ma mère n'a pas dit grand-chose. Elle s'est contentée d'appuyer tous les propos de mon père. Par contre, elle s'est renseignée sur le séminaire auquel j'ai assisté, prétendant qu'elle ne me reconnaissait plus depuis mon retour et qu'elle était inquiète que je sois sous l'influence d'une secte. Peux-tu croire ? C'est tellement difficile pour les gens qui sont proches de nous d'accepter que l'on peut changer, c'est fou !

— C'est vrai. Ma mère aussi est très rapide sur le jugement depuis que j'ai reçu l'héritage de ma marraine, et encore davantage depuis que j'ai décidé de prendre une année sans solde ! C'est pour cette raison que je préfère lui parler le moins souvent possible. Mais, dis-moi, les choses ont dû s'améliorer, puisque tes parents sont venus te visiter, non ?

— Pas tellement, non. Si ce n'est qu'après le choc passé, mon père a quand même continué de payer mes études. J'ai néanmoins la curieuse impression qu'ils sont venus m'espionner. Voilà pourquoi j'ai meublé leurs deux semaines de visite avec toutes sortes d'activités de groupe. Je préfère éviter de me retrouver en tête à tête avec eux. Et puis, comme il n'y a pas de place pour les accueillir dans mon appartement, ils logent à l'hôtel durant leur séjour.

Je suis troublée par ses confidences. C'est vrai qu'il semble beaucoup plus solide qu'il y a quelques mois à peine. Une espèce de sagesse se dégage de lui. Cela le rend d'autant plus séduisant à mes yeux. Comment je vais faire, moi, pour rester concentrée sur le plan avec le retour de Bastian dans ma vie ? Je me le demande bien.

Le temps passe tellement vite en sa compagnie que je réalise soudainement que nous sommes redescendus de la montagne et que le groupe entier est rassemblé à notre point de départ. Adélina me jette un regard inquiet. Je lui réponds d'un sourire rassurant. Par contre, je me sens légèrement coupable. Au lieu d'agir comme une guide touristique, j'ai laissé libre cours à mon envie de discuter avec Bastian. Je devrai me reprendre dès demain. Bien que la simple idée de passer toute la fin de semaine avec lui me réjouisse, j'ai bien l'intention de rester concentrée sur mon expérience. Enfin, je l'espère.

Je referme la porte de mon condo et je lance ma valise et mon sac dans l'entrée sans ménagement. Je suis épuisée. En ce dimanche soir, je n'ai plus une goutte d'énergie pour faire autre chose que de me ruer dans mon lit. Adélina avait dit vrai : la fatigue fait partie intégrante de ce métier !

Je me dirige vers la salle de bain. J'ai bien l'intention de minimalement me brosser les dents, me laver les mains et le visage avant de me coucher. J'ouvre la lumière et j'observe mon reflet dans le miroir. J'ai bel et bien les traits tirés, mais mon visage dégage une béatitude qui ne doit pas être étrangère au retour de Bastian dans ma vie. Même si l'horaire plutôt chargé des deux derniers jours ne nous a pas tellement permis de nous parler davantage que lors de notre promenade du vendredi soir et qu'il a principalement passé le plus clair de son temps en compagnie de ses parents – ce que je comprends –, nous nous sommes quittés en nous promettant de nous revoir bientôt. Il m'a même laissé son numéro de cellulaire, puisqu'il s'est procuré une carte SIM pour son année au Québec.

Sinon, je peux affirmer que j'ai beaucoup aimé cette première expérience de guide touristique. Je crois même que je me suis plutôt bien débrouillée. C'est d'ailleurs ce qu'Adélina m'a confirmé tout à l'heure. Malgré tout, je ne sais pas si j'en ferais un métier. Il est vrai que c'est éreintant et pas payant du tout, considérant l'énergie que cela requiert ! Et puis, il y a eu les Bousquet, ce couple adorable auquel je me suis rapidement attachée. Ils m'ont même invitée à les visiter à Toulouse, en France. La ville rose ! J'en rêve ! Je songe au fait que je dois le noter dans mon dossier. L'un des points positifs de ce métier est certainement les contacts que cela permet de créer. Pour une fille qui souhaite faire le tour du monde, ce n'est pas à négliger ! Et je dois ajouter que je ne déteste pas le fait de m'adonner à de nouvelles activités. J'ai beau connaître ma région, il est plutôt rare que je joue à la touriste chez nous. Quoique j'imagine que ce doit être

redondant d'effectuer constamment les mêmes visites, à la fin. Je le saurai le week-end prochain, puisque nous referons le même itinéraire, mais, malheureusement, avec un groupe différent. Note à moi-même : me restreindre sur la fondue au fromage la semaine prochaine. Si je veux conserver une silhouette proportionnelle à ma taille, je dois faire attention ! Quoique… mon activité « passion » du mois est le badminton. J'ai même convaincu Laurence de faire équipe avec moi contre deux intervenantes avec lesquelles je travaillais à La Maisonnée qui, elles, jouent depuis quelques années. Bon, je ne crois pas que nous serons des adversaires de taille, mais je suis certaine que nous aurons beaucoup de plaisir. C'est ce qui importe, non ? *Allez, au lit, ma belle ! Quand c'est rendu que tu te brosses les dents les yeux fermés, c'est que tu es brûlée !*

C'est en rêvassant au sourire de Bastian que je me glisse dans mon lit. Les bras de Morphée ne mettent pas trop de temps à m'envelopper.

En entrant chez le concessionnaire, quelle n'est pas ma surprise de voir mon nom écrit en grosses lettres sur une affiche à l'entrée : *Félicitations à Éloïse Roy pour l'acquisition de son nouveau véhicule Ford Edge !* À peine suis-je entrée que Nicholas m'accueille avec ses yeux gris remplis d'excitation. Je me sens quasiment comme si j'avais gagné à la loterie ! Il m'invite aussitôt à le suivre dans son bureau. Je m'assois sur la chaise pendant qu'il s'affaire à étaler plusieurs feuilles à signer devant moi.

— Alors, comment tu te sens ? qu'il me demande d'entrée de jeu. Heureuse de cette nouvelle étape dans ta vie ?

Je ne crois pas que le fait de changer de voiture soit une étape aussi importante qu'il le prétend, alors je me contente de lui faire un sourire poli. La vérité, c'est que j'appréhende le moment de lui rendre les clés de ma bonne vieille « Chouchoune ». Je m'y suis attachée ! Et je trouve que cela fait beaucoup de changements en peu de temps. Mais à bien y penser, je dois m'y faire, puisque ce n'est certainement pas cette année que je pourrai me camper dans une stabilité ! C'est ça le but, non, de me secouer les puces afin de retrouver les étoiles dans mes yeux ? À ce sujet, depuis quelques jours, j'en vois tout plein, des étoiles. Mais je ne crois malheureusement pas qu'elles proviennent du bon endroit, car je ne peux les attribuer au fait que j'ai enfin retrouvé un sens à ma vie, mais plutôt à mon bel Allemand qui occupe mes pensées depuis. Même Nicholas n'arrive pas à le détrôner. Et ce n'est pas parce qu'il n'est pas craquant. Encore aujourd'hui, j'affirme que je

ne suis pas insensible à son charme désarmant.

Il me tend un crayon et m'explique sommairement le contenu des documents que je dois signer. Je m'exécute sans broncher. Je fais confiance au père de Laurence, qui a tout négocié pour moi. C'est la très sympathique Caroline qui m'a contactée la semaine dernière pour m'annoncer avec gaieté que mon financement avait été approuvé.

— Voilà, me dit le sosie de Thomas Beaudoin. Je crois que ça y est ! Il ne te reste qu'à me remettre les clés de ton Acura et je vais ensuite t'escorter jusqu'à ton nouveau véhicule. As-tu hâte de le voir ?

Les larmes me montent aux yeux. Je ne peux pas croire que je vais encore fondre en larmes devant lui. Il va penser que je suis une fille puérile qui se désorganise face au moindre tracas. Prenant une grande respiration, je lui tends mes clés d'une main hésitante. Avec toute la douceur du monde, il enveloppe ma main dans les siennes et marque une pause. Mais pourquoi ses mains sont-elles aussi chaudes et rassurantes ? Une grosse goutte d'eau salée déborde, malgré moi, de ma paupière, et trace une ligne le long de ma joue, juste avant de venir s'échouer sur mon sein droit. Je ne sais pas si j'hallucine, mais j'ai cru apercevoir le regard de Nicholas se poser furtivement sur ma poitrine. Il toussote et revient vers mes yeux.

— C'est normal de te sentir nostalgique, Éloïse. Notre voiture, c'est comme notre deuxième maison, en quelque sorte. Je me souviens du jour où j'ai laissé aller ma première Volkswagen. J'en ai pleuré un coup, moi aussi !

Je retire ma main tout doucement, lui cédant mes clés. Tout comme la dernière fois, lors de l'événement avec le pauvre écureuil, il se montre particulièrement bienveillant et rempli de compassion. C'est surprenant. Et pourtant, la vente est conclue. Il n'y a donc aucune raison qui justifie qu'il soit en train de me manipuler.

— Merci, Nicholas, tu es vraiment adorable ! dis-je en attrapant un mouchoir dans mon sac. Bon, allons-y. Je suis prête à accueillir le changement !

Le conseiller aux ventes se lève et me remet les clés de mon nouveau camion, tout en me félicitant de mon choix. Apparemment, ce modèle est très apprécié de plusieurs conducteurs. On verra bien !

En chemin vers la sortie, plusieurs employés m'applaudissent pour mon nouvel achat. Décidément, ce concessionnaire est rempli d'humanité, ce qui réjouit mon cœur. Pour être honnête, je ne pensais pas que cela pouvait exister. Je suis forcée d'admettre que j'étais

remplie de préjugés.

Une fois dehors, j'aperçois un chauffeur qui s'approche avec mon véhicule neuf. L'excitation me gagne enfin. Il est vraiment beau et il brille d'un blanc étincelant. Je ne sais pas encore quel nom je vais lui donner. Un éclair de génie me traverse l'esprit. Je le sais. Je vais l'appeler « Bonita », qui veut dire « belle » en espagnol. Mes voitures sont féminines dans ma tête. C'est comme ça ! Même si, cette fois, il s'agit plutôt d'un camion. Tut, tut, pas de discrimination ! Les camions aussi peuvent être des filles dans mon monde à moi.

Le chauffeur sort, me remet la deuxième clé, et Nicholas m'invite à prendre place sur le siège du conducteur. Il referme la portière et me fait signe d'attendre un instant. Il fait le tour de l'auto et vient finalement s'asseoir sur le siège passager.

— Je veux simplement m'assurer que tout est OK pour toi. Disons que la dernière fois, nous n'avons pas eu le temps de faire le tour de toutes les caractéristiques du véhicule.

Il m'explique pratiquement tous les boutons qui se trouvent sur la console devant moi. J'essaie tant bien que mal de rester concentrée, malgré le fait que son parfum me rende toute chose, tout comme la fois précédente, où j'étais à proximité de lui dans cet habitacle étroit. Il termine enfin ses explications et il est plus que temps, parce que mon corps commence à me lancer des signes que je suis en manque de tendresse. Ou d'amour. Ou de sexe, finalement.

— Bon… Je crois que j'ai fait le tour. As-tu des questions ? me demande-t-il avec ce que je m'imagine être une lueur coquine dans les yeux.

— Oui, dis-je spontanément. Comment puis-je te remercier ? Pour tout, je veux dire. Ton service courtois, ta compréhension, ta bienveillance.

Nicholas éclate d'un rire franc.

— Ce n'est rien, franchement. Je ne fais que mon travail !

Un minuscule pincement m'égratigne le cœur. *Alors je ne suis pas si spéciale que cela*, que je me dis. Il se comporte de cette façon avec tous ses clients. Ou ses clientes. Je n'ai pas le temps de me perdre dans mes pensées noires plus longtemps puisqu'il ajoute aussitôt :

— En fait, maintenant qu'il n'y a plus de risque de conflit d'intérêts entre nous, puisque la vente est bien conclue, j'aimerais te proposer

d'aller prendre un verre un de ces quatre. Si tu es d'accord, bien sûr !

Je rougis, c'est certain. Bastian traverse mon esprit. Est-ce que c'est juste de poursuivre le plan, malgré mes sentiments ? Laurence me dirait que oui. Elle me ramènerait sur le droit chemin assez vite. *Et toi, Francine, qu'en penses-tu ?* Je ne sais pas si je fabule, mais il me semble l'entendre me répondre que j'ai juste une vie à vivre. Sans plus attendre, je fais mon plus beau sourire à Nicholas.

— Avec joie, mais le premier verre est pour moi. Pour te remercier. J'y tiens !

— Si tu insistes. Alors, j'ai ton numéro de cellulaire dans ton dossier. Tu me permets de l'entrer dans mes contacts personnels et de t'envoyer un texto prochainement ?

— Oui, j'accepte. Cependant, sache que mes prochaines fins de semaine sont bien occupées pour le mois d'octobre, alors il faudrait que ce soit un soir de semaine, idéalement.

— Ce jeudi ? Es-tu libre ?

Je feinte de regarder dans l'agenda de mon téléphone. Je sais bien que je n'ai rien de prévu.

— Oui, je suis libre !

— Merveilleux, alors à jeudi, mademoiselle Éloïse ! dit-il juste avant de sortir de la voiture.

Bon, bien « Octobre » est réglé. C'est Laurence qui va être satisfaite. Quant à mon petit cœur, il est dans un sérieux pétrin. Je fais un dernier signe de la main à mon charmant représentant et je prends la route de ma nouvelle vie, qui semble déjà regorger de nouvelles saveurs.

Laurence m'attend de pied ferme dans le stationnement du complexe sportif de ma ville.

— Éloïse Roy, tu es en retard, je te signale ! Si c'est pour être comme ça tous les mercredis du mois, ne compte pas sur moi pour faire équipe avec toi ! Je hais ça, attendre le monde. Pourtant, tu le sais !

— Wouah ! On se calme, ma *drama queen* préférée. J'ai à peine six minutes de retard, je te signale à mon tour. Ce n'est pas la fin du monde ! La partie débute à 19 h et il est 18 h 51.

— Allez ! Bouge-toi. Ça nous donne seulement neuf minutes top chrono pour nous changer.

Laurence marche d'un pas beaucoup trop rapide pour moi. J'ai l'impression de courir après elle et je suis déjà essoufflée. Cela augure bien pour la suite !

— Ralentis donc un peu ! dis-je, haletante.

— Pas question ! À cause de toi, on n'a pas le temps de faire un échauffement, alors… endure ! répond-elle en accélérant encore un peu, tellement qu'elle entre dans le complexe et je manque de recevoir la porte qui se referme devant moi en plein visage.

— Eille, on ne s'en va pas jouer aux Jeux olympiques, Laurence Sirois ! Alors, je te prierais de te calmer les nerfs immédiatement ! Ou de me dire ce que tu as sur le cœur, parce que je te connais assez pour savoir que ce n'est certainement pas mes six petites minutes de retard qui te mettent dans un tel état !

Elle stoppe sa course abruptement, se retourne vers moi et croise les bras.

— Je ne pensais pas que ton année sabbatique te changerait à ce point, ma vieille ! Je ne te reconnais plus, c'est bien simple ! vocifère-t-elle, au bord des larmes.

— Mais veux-tu bien me dire de quoi tu parles ? m'indigné-je aussitôt.

— Tu ne m'appelles plus ! Et j'ai appris par nulle autre qu'Adélina que tu avais revu Bastian. C'est quoi l'affaire ? C'est elle que tu as choisie comme ta nouvelle meilleure amie ? Je te rappelle que tu es censée m'informer de TOUS les détails de ton expérience. Là, tu as revu Bastian, tu es allée chercher ton nouveau camion, donc tu as aussi revu Nicholas, je présume, et tu fais la morte. J'ai essayé de t'appeler plein de fois, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué !

— Je sais, je sais, m'efforcé-je de dire calmement pour adoucir la colère de Laurence. C'est juste que tout a déboulé, tu comprends ? Je n'ai pas eu une minute à moi de la fin de semaine. Ensuite, lundi, je me suis reposée et j'ai rempli TES documents, en passant. Puis hier, je me suis rendue chez le concessionnaire pour aller chercher ma nouvelle auto. Et je me suis arrêtée pour souper chez ma sœur en revenant, parce que mon beau-frère voulait voir mon nouveau camion. Et aujourd'hui, tu travaillais ! Je savais qu'on se voyait pour le badminton, alors je me suis dit que je te raconterais tout après notre

partie !

Laurence décroise enfin les bras et m'adresse un long soupir à fendre l'âme.

— Supposons que j'accepte tes explications. Pour l'instant, spécifie-t-elle. Mais tu es mieux de tout me raconter dans les moindres détails après notre partie. Ah, et je couche chez toi, en passant. Mes choses pour le travail demain sont déjà préparées et dans mon auto.

Sur cette déclaration, elle se retourne sans attendre de réponse de ma part, et reprend sa course vers le vestiaire. Décidément, ses cours de massothérapie n'ont pas encore adouci son caractère bouillant !

Une fois de retour au condo, je me précipite sous la douche. Je suis dégoulinante de sueur, ce qui confirme mes appréhensions : je ne suis plus du tout en forme. Je devrai remédier à la situation aussitôt que possible, avant que l'âge et le manque d'activité physique ne déforment ma silhouette encore athlétique. Merci à mes parents pour la génétique !

— Je mets mon pyjama et je nous prépare une bonne tisane ! me crie Laurence à travers la porte de la salle de bain. Je prendrai ma douche demain matin.

Ark ! Elle va dormir dans sa sueur. C'est son choix, coudonc ! Mais j'avoue qu'elle n'a pas sué autant que moi. Ce serait grâce à ses cours de massothérapie, selon ce qu'elle m'a dit. Il paraîtrait que l'on ne se doute pas de la force physique que cela requiert. Eh bien !

Par chance, la séance de badminton a contribué à ce que Laurence se défoule un peu de son restant de colère sur les moineaux. Mes anciennes collègues, Julie et Suzanne, ont même été surprises de son niveau de jeu. Quant à moi, elles ne m'ont rien dit. J'imagine que je ne les ai pas impressionnées. Il faut dire que Laurence ne m'a donné aucune chance. Elle se ruait carrément d'un bout à l'autre du terrain et empiétait sur mon espace de jeu. J'étais déjà à bout de souffle après quinze minutes, alors je ne me suis pas interposée. Les joies d'échanger des parties amicales : on peut déroger des règlements comme on le veut !

Une fois rafraîchie, je rejoins Laurence, qui est bien installée dans mon fauteuil sectionnel, enveloppée de ma couverture douillette, sa tasse fumante entre les mains. Consciente de son besoin pressant de

tout savoir au sujet de ce qui s'est passé dans ma vie au cours des derniers jours, je lui raconte tout d'un coup, en prenant à peine le temps de respirer entre mes mots.

— Alors, c'est donc demain soir, ta *date* avec « Octobre » ?

— Oui, c'est demain. Je t'avoue que je me sens un peu mal. À cause de Bastian, tu comprends ?

— Éloïse Roy, on a un plan. Au terme de cette année, tu seras libre de choisir lequel de ces douze hommes mérite d'être dans ta vie. Pas avant ! m'impose Laurence sans le moindre remords. C'est la règle !

— Le plan, le plan. Je le trouve un peu sévère, ton plan. Et un tantinet trop ambitieux. C'est de MA vie qu'il s'agit, je te rappelle.

— Justement, rétorque-t-elle. Tu as la chance de prendre ce temps pour apprendre à te connaître en profondeur, afin de faire des choix éclairés. Tu ne vas pas arrêter ça après seulement un mois et des poussières ! Imagine tous les apprentissages sur toi-même dont tu te priverais !

Sur ce point, elle n'a pas tort. Et je crois que Francine serait d'accord avec elle. Je lui promets d'y réfléchir sérieusement avant de prendre quelque décision que ce soit. Mais d'abord, et surtout, de lui en parler avant. Satisfaite, Laurence m'annonce qu'elle va se coucher. Je n'ai même pas le temps de la questionner à mon tour sur son idylle avec son prof de massothérapie. Je devrai remédier à cela bientôt.

Lorsque j'entre dans le resto-bar, j'aperçois tout de suite Nicholas qui discute avec une serveuse qui semble, ma foi, pâmée devant lui. Je la comprends, il est vrai qu'il est beau comme un dieu. Et ce soir, il l'est encore plus que les autres fois où je l'ai vu, car il porte des vêtements beaucoup plus décontractés. Vêtu d'un jeans de couleur rouille et d'un mince lainage blanc qui épouse ses muscles à la perfection, il est d'autant plus séduisant. Aussitôt qu'il m'aperçoit, il délaisse sa conversation et m'accueille d'un sourire avenant.

— Bonsoir, mademoiselle Éloïse, vous êtes ravissante ce soir ! Tu permets que je te fasse la bise ? Comme nous ne sommes plus au garage…

J'accepte volontiers en lui tendant une joue. Je suis satisfaite de mon style vestimentaire, qui se marie parfaitement au sien, puisque je porte moi aussi un jeans avec un chandail blanc moulant à manches

courtes, et un simple veston marine décontracté.

— Tu bois quoi ? me demande-t-il en prenant place à cette petite table près de la fenêtre.

— Un martini, s'il te plaît.

Il lève la main pour interpeller la serveuse qu'il vient tout juste de congédier. Celle-ci revient vers nous sans manquer de me dévisager. Je lui sers mon sourire forcé. Une fois la commande passée, Nicholas revient vers moi. Ses yeux gris brillent à la lueur de la petite lampe qui est allumée sur notre table. Je détourne le regard. Sa présence me rend fébrile, ce qui chatouille au passage le bas de mon ventre. La soirée s'annonce un peu plus difficile à gérer que ce que je m'étais imaginé.

— Alors, comment tu aimes ton nouveau camion ? demande-t-il pour briser la glace.

Je lui fais l'éloge de mon nouveau véhicule. Bien que je ne le conduise que depuis deux jours, je dois admettre que je l'aime déjà. La conduite est douce et je m'y sens vraiment en sécurité. Je le remercie à nouveau. Puis, rapidement, la conversation s'installe naturellement entre nous. Il me parle de son enfance, de ses parents, qui sont toujours ensemble depuis bientôt quarante ans. Il me questionne aussi et je m'efforce de lui dire la vérité, que, de mon côté, mes parents se sont séparés alors que j'étais très jeune et que j'imagine que j'en ai souffert plus que je le crois. Sa qualité d'écoute est tout aussi impressionnante que les autres fois. Je suis moi-même étonnée de la profondeur de nos échanges. C'est tellement agréable que je ne vois pas le temps filer. Il me rappelle gentiment à l'ordre.

— Il est déjà minuit, est-ce que tu travailles demain ? me demande-t-il.

— Oui, mais non. Je veux dire oui, mais je commence seulement à 15 heures. En fait, ce n'est pas un travail, c'est le stage dont je te parlais. Et toi ?

— Je ne commence pas avant midi, alors… j'ai tout mon temps.

Il plante ses iris dans les miens. Je ne sais pas si c'est l'alcool que j'ai ingurgité qui fait son effet. Pourtant, je n'ai siroté que deux martinis, mais j'ai terriblement chaud, tout à coup. Il dépose délicatement sa grosse main sur la mienne.

— Je ne te cacherai pas, Éloïse, que je te trouve très attirante et

intéressante aussi, m'envoie-t-il sans autre préambule.

Je suis bouche bée. Et j'ai une envie folle de l'embrasser. Je crois qu'il le perçoit, car il approche dangereusement son visage du mien. Il fixe mes lèvres.

— Est-ce que je peux t'embrasser ?

Pour toute réponse, j'approche mon visage du sien. Et ça y est. Ses lèvres rencontrent les miennes. Merde ! Il embrasse vraiment bien. C'est assez rare, on s'entend, que ce soit un *match* parfait dès le premier baiser. Mais c'est le cas. Il pose une paume chaude sur mon cou. Son pouce me caresse la gorge. Ça y est, tout mon corps est en éveil. Il est terriblement sensuel avec ce petit côté un peu dominant. Pas trop, juste assez. Une dominance tendre, mais affirmée.

Il se détache tout doucement de moi.

— Je t'invite pour un dernier verre à la maison ? demande-t-il, haletant.

Je me contente de dire oui de la tête. Je suis si excitée que je n'arrive plus à parler. Je place une mèche rebelle de ma longue tignasse derrière mon oreille et j'attrape mon sac. Au même moment, je sens quelque chose vibrer. Je sors mon cellulaire et je vois que c'est un texto de Laurence.

> Tout se passe bien, belle amie ? Il est près de minuit.
> Je m'en vais me coucher.

Je lui réponds en suivant Nicholas vers la sortie, tout en lorgnant sans vergogne ses fesses sublimes au passage.

> Oui, un peu trop bien à mon goût, même. Si tu regardes ma localisation demain matin et que je ne suis pas chez moi, ne panique pas. Je serai chez Nicholas.

J'ajoute un émoticône du petit bonhomme qui a chaud, suivi de celui des gouttes d'eau, et d'une pêche. Laurence me répond aussitôt.

> Oh. Mon. Dieu. Amuse-toi, chanceuse ! Et envoie-moi un message vocal en partant de chez lui demain matin, je veux TOUT savoir ! xxx

Je fais un pouce en l'air sur son message. Je range mon cellulaire dans mon sac. Nicholas passe son bras autour de mon cou. La nuit s'annonce torride.

Journal d'Éloïse Roy
1er novembre, 10 h 38

« Scorpion : La saison du Scorpion en deux mots ? Intense et bouillante. »

Merde. C'est tout ce que j'ai à dire sur le sujet.

Je suis tranquillement affairée à tartiner mes toasts d'une belle couche de beurre d'arachides épaisse lorsque j'entends la sonnerie Skype résonner de mon ordinateur portable. Je jette un coup d'œil. C'est Diane. La meilleure amie de Francine. *Merde, je ne lui ai pas donné de nouvelles depuis un bon moment.*

Je n'ai pas tellement envie de parler à quiconque aujourd'hui, et c'est précisément pour cette raison que je décide de répondre. Hors de question que je m'isole comme j'avais l'habitude de le faire par le passé lorsque je ne vais pas bien.

— Allô, Diane !

— Allô, ma belle enfant. Joyeux anniversaire ! Comment vas-tu ? Je commençais à m'inquiéter, ça fait plus de deux mois que je n'ai pas eu de tes nouvelles !

Je regarde par la fenêtre un instant. La grisaille de novembre perle sur la vitre. Un bol à moitié vide d'un restant de bonbons d'Halloween traîne près de la porte d'entrée ainsi que les vestiges de mon souper d'anniversaire qui a eu lieu hier en toute intimité, avec ma meilleure amie. Je n'avais pas le cœur à célébrer mes vingt-huit ans cette année.

— Bah, tu sais, la météo au Québec en novembre est déprimante. Tu te souviens ? Alors, j'ai le moral un peu à plat, à vrai dire. Aujourd'hui, j'ai le cœur dans l'eau. Je ne sais pas trop pourquoi, d'ailleurs. Et toi, la vie est douce avec ton bel Arno, de l'autre côté de l'Atlantique ?

Elle me raconte quelques anecdotes des dernières semaines. Je sais qu'elle le fait dans le but de me laisser le temps de me détendre un peu, avant de m'inviter à la confidence. Elle me connaît trop bien !

— Je suis vraiment heureuse pour toi, chère Diane. Vous êtes beaux, Arno et toi. J'aimerais vivre ça, moi aussi, un jour. Une vie douce, paisible, au bord d'un lac entouré de montagnes, remplie d'anecdotes savoureuses.

— Mais tu le vivras, ma belle enfant, j'en ai la certitude ! m'assure-t-elle. Alors, dis-moi, qu'en est-il de ta vie ? As-tu finalement décidé de prendre cette année sabbatique ? Raconte-moi tout !

Je prends conscience que je n'ai jamais informé Diane du plan. Je remédie aussitôt à la situation. Je devine qu'elle est enchantée, voire très excitée par mes propos, puisqu'elle trépigne sur sa chaise et qu'elle a le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Ce qu'elle est magnifique, cette femme d'une soixantaine d'années, avec ses cheveux longs, bouclés et grisonnants, et ses yeux toujours rieurs, remplis d'étoiles en permanence ! J'aimerais dégager la même chose lorsque j'aurai son âge.

— Mais quelle belle idée a eue Laurence ! s'exclame-t-elle. Et dis-moi, comment se sont passés les deux premiers mois ?

— Es-tu assise confortablement ? Car j'en ai long à te raconter.

Diane me demande d'attendre une petite minute afin qu'elle puisse réchauffer sa tisane avec de l'eau chaude. Au même moment, Arno apparaît à l'écran, une bouilloire fumante à la main. Reconnaissante, elle l'embrasse tendrement. Arno m'envoie ensuite un baiser soufflé. Je lui rends la pareille. Diane se frotte les mains et enveloppe sa tasse tout en se redressant sur son siège.

— Vas-y, je suis prête !

Je lui raconte tout ; Olivier et la soirée déprimante, Brigitte et la coiffure suivies de mes cours de création de chocolat et de pâtisserie. Je lui présente même l'impressionnante bûche de Noël congelée que j'ai confectionnée. Ensuite, je lui parle de ma nouvelle voiture et de Nicholas, bien sûr, en soupirant plusieurs fois. Puis, je lui raconte mon expérience en tant que guide touristique qui vient de se terminer le week-end dernier, sans oublier les détails à propos du retour de Bastian à travers tout cela, et de l'entorse à la cheville que je me suis faite en jouant au badminton la semaine passée.

— Donc, tu n'as pas revu Bastian depuis le début du mois d'octobre, c'est bien ça ? qu'elle demande.

— C'est ça. On s'est promis de se revoir bientôt, mais je sais que ses parents restaient pour deux semaines, alors… Il a probablement été bien occupé, avec ses cours à l'université, et tout.

— Tu es déçue qu'il ne t'ait pas contactée, n'est-ce pas ?

Je regarde par la fenêtre, songeuse.

— Oui, je crois.

— Et puis, ce Nicholas, où en es-tu avec lui ?

— Ohhh, Diane, chigné-je. On s'est vus cinq fois dans le dernier mois. On a soupé ensemble, on a beaucoup ri, et… on a eu de… beaux et très… intenses rapprochements, si tu vois ce que je veux dire.

— Ma belle Éloïse, je te rappelle que je suis une ex-hippie ! Pas besoin de me parler en paraboles quand il s'agit de sexe, tu sais ? rigole-t-elle. Alors, tu passes du bon temps, si je comprends bien. Es-tu amoureuse de lui ?

Je prends une bouchée de ma tartine au beurre d'arachides. Est-ce que je suis amoureuse de Nicholas ? C'est bien cela, le problème, je ne le sais pas. Évidemment, je le trouve absolument séduisant. Et au lit, mon Dieu, il est tellement… excitant. *Oui, c'est le bon mot*, pensé-je en me léchant le pouce pour récupérer une goutte de beurre fondu. Je n'ai jamais autant mouillé ma petite culotte aussi rapidement. Il a ce don d'être doux et ferme à la fois. Le parfait équilibre de la Balance. Notre chimie est palpable, c'est un fait. Il me pousse même à explorer des aspects de ma sexualité dont je ne soupçonnais pas l'existence.

Ce fut le cas, d'ailleurs, il y a trois jours. Je l'ai invité à me rejoindre au condo après le travail. J'ai préparé une fondue chinoise, le tout présenté sur une belle table, avec des chandelles. Je voulais que le repas dure le plus longtemps possible parce que j'avais envisagé de tout lui avouer à propos du plan, et l'informer que malheureusement, ce serait notre dernière soirée, octobre étant sur le point de se terminer. Mais voilà qu'il est arrivé avec cet air très sérieux, voire ténébreux, le regard fiévreux. Il m'a annoncé qu'il avait un cadeau spécial pour moi, puisque mon anniversaire approchait. Il portait un pantalon propre marine, avec de beaux souliers cognac ainsi qu'une ceinture agencée, et cette belle chemise blanche, légèrement déboutonnée. À peine entré, il s'est mis à m'embrasser fougueusement, me disant qu'il avait eu envie de moi toute la journée, juste avant de me demander de m'asseoir sur mon canapé et de l'attendre patiemment. Puis, à ma grande surprise, une musique langoureuse a démarré et il est réapparu devant moi avec une boucle rouge au cou, m'offrant une danse très lascive, tout en se… déshabillant aussi lentement que sensuellement. J'étais très émoustillée, alors j'essayais de m'avancer pour le toucher, mais il me repoussait de manière coquine, jusqu'à ce qu'il se retrouve tout près de moi, torse nu, le pantalon détaché et son magnifique membre viril en érection, juste à la hauteur de mes yeux. Et de ma bouche. J'en salivais. Les ébats qui ont suivi furent extrêmement jouissifs. Ce soir-là, Nicholas m'a fait

découvrir la partie charnelle et gourmande qui sommeillait en moi et m'a offert un cadeau d'anniversaire pour le moins original ! Bien évidemment, je n'ai jamais eu la fameuse conversation avec lui. Nous avons ensuite mangé et papoté, tranquillement. Ce fut une merveilleuse soirée. Mais suis-je amoureuse ?

— Pour être honnête, je suis perdue, Diane, que je réponds en m'essuyant les mains sur une serviette. J'ai le pressentiment que Nicholas et moi, c'est davantage une histoire de chimie sexuelle. Bien qu'il soit un homme bienveillant, respectueux, sensible et terriblement séduisant, il y a quelque chose qui cloche. Il est trop parfait, on dirait. J'ai l'impression qu'il y a anguille sous roche.

— Hum, je vois, fait-elle. Et… Bastian dans tout ça ?

— Bastian. Que dire ? J'ai pensé à lui souvent durant les trois dernières semaines, c'est la vérité. Je ressens avec lui cette connexion qui va au-delà du physique, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Mais est-ce simplement de l'amitié, finalement ? Si notre histoire avait eu à exister, nous serions encore ensemble aujourd'hui, non ? Je ne sais pas, Diane, je suis toute mêlée, admets-je en me frottant maintenant le visage avec mes mains encore graisseuses.

Diane prend une longue respiration, sans toutefois me quitter des yeux. Elle marque toujours une pause avant de me dire quelque chose d'important, je le sais maintenant, alors je la précède :

— Vas-y, Diane, dis-moi ce que tu as à me dire.

Elle m'offre un regard compatissant.

— Ma belle enfant. Et si tu te donnais du temps ? Tu as choisi de prendre un an pour réinventer ta vie et voilà qu'après deux mois seulement, tu te retrouves emprisonnée dans toutes ces histoires qui te font vivre énormément de confusion. Si je peux me permettre un conseil : quand on sait, on sait. Point. Alors, je t'encourage à continuer d'expérimenter cette année, comme prévu. Qu'en dis-tu ?

Elle a raison, je le sais, puisque ses mots m'apaisent.

— Tu as raison, Diane. Je vais prendre un pas de recul. Tu n'aurais pas un endroit à me proposer, dans mon coin, pour aller me ressourcer et réfléchir à ma vie ? Je pense que je vais avoir besoin de sortir de la maison, ce mois-ci, pour éviter de me laisser envahir par la grisaille de novembre.

— Laisse-moi vérifier quelque chose.

Elle consulte son téléphone. Tout à coup, son visage s'illumine et je crois même déceler un éclair de malice dans ses yeux. Elle continue :

— Il y a ce café, très chouette, à Sainte-Agathe-des-Monts, tout près du lac des Sables. C'est un endroit magique ! Je t'envoie l'adresse.

Je termine notre appel en la remerciant chaleureusement de sa présence dans ma vie et en lui envoyant des tonnes de baisers à travers l'écran. Elle me fait promettre de ne plus traîner autant avant de l'appeler, ce que je m'engage à faire volontiers.

Mes doigts pianotent sur le napperon de la table de ce restaurant déjeuner. J'attends impatiemment Nicholas, qui ne devrait pas tarder. Je lui ai donné rendez-vous ici, dans ce lieu public, pour éviter de succomber à la tentation de le déshabiller et d'en oublier ce que je me dois de lui expliquer.

Depuis deux jours, ce qui coïncide avec l'appel de Diane, je me demande comment aborder le sujet avec mon bel étalon. Je ne voudrais surtout pas qu'il se sente rejeté. Il est trop gentil et trop *sexy* pour que mes propos dessinent une moue triste sur son beau visage. Après maintes et maintes tergiversations, ainsi qu'une discussion approfondie avec Laurence sur le sujet, j'ai décidé de lui dire la vérité toute nue. Enfin, toute crue, je veux dire.

Le voilà qui entre dans le restaurant. Ce n'est pas possible d'être si beau. Je remarque que plusieurs filles se retournent sur son passage. Il ne fait pas pitié, en fait, car j'ai la certitude qu'il n'aura aucun mal à me remplacer. Il s'approche de moi et me donne un bec sonore sur la joue, juste avant de s'installer à table.

— Salut, mademoiselle, ça va ?

— Oui… ça va. Et toi ?

— Super bien ! Que me vaut l'honneur de ce petit déjeuner ? J'ai cru lire entre les lignes de ton texto que c'était très important que l'on se parle rapidement.

— Oui… Euh, je ne sais pas trop par où commencer. Tu vois, je…

Je chasse une miette invisible sur la table. Il pose une main bienveillante sur mon avant-bras et m'invite à le regarder. Je lève les yeux vers lui.

— Prends ton temps, Élo. Je te commande un bon thé ?

Je fais non de la tête. Mon cœur fond. Il est tellement attentionné. Je sais bien que mon objectif est de tout lui révéler, mais j'hésite. J'ai peur qu'il se fâche ou qu'il me prenne pour une folle. J'inspire profondément. *Courage, Éloïse !*

— On pourrait peut-être commander ? Tu manges quoi, d'ordinaire, le matin ? dis-je pour gagner du temps en ouvrant le menu.

— Ces derniers temps ? Toi !

Je lève un sourcil et je baisse le carton plastifié juste au-dessous de mes yeux. Il est tout sourire.

— Je déconne. Je vais prendre une omelette aux légumes. Et toi ?

Je remonte le menu devant mon visage. J'ai l'estomac noué. Je n'ai pas envie que cela s'arrête. Nicholas est adorable et je suis certaine qu'il gagne à être connu, bien que je sois également suspicieuse à son égard. Qui sait, peut-être que ce ne sont que des fabulations et que l'amour se pointerait le bout du nez, finalement, si je cessais de me dire que c'est trop beau pour être vrai ? Il est évident que plusieurs ingrédients sont réunis, puisqu'il me plaît beaucoup. Je dépose le menu sur la table. Je le fixe, sérieuse. S'il est digne d'être dans ma vie, il se montrera intéressé et compréhensif de ma démarche. Je joins les mains, croise les doigts et me racle la gorge.

— Je vais prendre un yogourt au granola. Et je suis désolée de t'apprendre que notre idylle avait une date d'expiration. C'était le 31 octobre dernier. Le jour de l'Halloween.

J'arrête de respirer. *C'était peut-être un peu trop direct, comme approche ?* Nicholas me dévisage. De toute évidence, il est interloqué.

— C'est une blague ?

J'éclate d'un rire nerveux. Lui, ne bronche pas. Je remarque que ses lèvres forment une moue ravissante lorsqu'il est contrarié. La serveuse arrive juste au bon moment. Nous passons notre commande. Je me gratte le front. L'intruse nous laisse à notre malaise évident en se retirant subtilement de la bulle que nous formons. Je confirme à Nicholas que non, ce n'est pas une blague. Je lui déballe ensuite toute l'histoire, en n'omettant aucun détail. Sauf peut-être celui qui concerne Bastian. Il m'écoute attentivement. Je termine en lui spécifiant que je n'avais pas prévu rencontrer un homme aussi extraordinaire que lui, que j'apprécie énormément le temps que l'on

passe ensemble, mais que je souhaite tout de même poursuivre ma démarche. Que c'est très important pour moi, puisque je n'ai plus envie de passer à côté de ma vie et que, pour ce faire, je dois impérativement apprendre à mieux me connaître. Il reste muet.

Son silence dure près d'une minute. C'est long, soixante secondes. Je ne sais plus où me mettre. Heureusement, nos plats arrivent, ce qui fait diversion, l'espace d'un instant. Je tourne ma cuillère dans mon yogourt. Nicholas ouvre un sachet de ketchup. Ça y est, je crois qu'il va parler.

— Alors, je suis « Octobre », c'est ça ?

C'est bien drôle de le nommer ainsi lorsqu'il n'est pas là, mais maintenant qu'il est devant moi, je dois admettre que c'est un brin ordinaire. À bien y penser, je n'aimerais pas ça, être « Novembre » dans la vie d'un mec. Je m'abstiens donc de tout commentaire. Il enchaîne avec sa prochaine question.

— Nous sommes le 3 novembre. As-tu déjà déniché l'élu de ce mois-ci ? Celui qui va me remplacer dans ton lit ?

Je ne sais pas si j'hallucine, mais je crois déceler une pointe d'amertume dans son ton. Je m'empresse de le rassurer.

— Bien évidemment que non ! Et je tiens à te dire que la seule règle de ce volet stipule que je fasse une sortie avec un gars. Une seule fois durant le mois suffit. Il n'est pas question de rapports intimes. Il s'agit plutôt d'explorer différentes personnalités, tout simplement.

— Ah bon, crache-t-il. Tu sais quoi, Éloïse ? À bien y penser, je n'ai plus tellement faim. Je ne te dérangerai donc pas plus longtemps, et comme novembre est bel et bien entamé, mon temps est écoulé. Alors, je vais y aller. Je te souhaite une bonne continuité !

Sans autre formalité, Nicholas se lève, lance sa serviette de table sur son omelette et se dirige vers la serveuse afin de régler son déjeuner, je suppose. Je suis interdite. Je savais qu'il réagirait probablement mal, mais je n'avais pas envisagé une riposte d'une telle intensité. Je me sens vraiment stupide, tout à coup. Nicholas est vraiment un homme bien. Il ne mérite pas que je le laisse croire que je l'ai utilisé, parce que ce n'est pas le cas. Alors, je jette ma serviette sur la table à mon tour et je fouille dans mon sac à la recherche de ma carte de débit. Au moment où je me lève, j'aperçois Nicholas quitter précipitamment le restaurant. Par chance, la serveuse semble deviner ce qui se passe, puisqu'elle me tend directement le terminal de paiement, alors je ne fais qu'approcher ma carte de celui-ci. Aussitôt le

« bip » entendu, je cours vers la sortie pour tenter de rattraper celui que je viens de blesser.

En sortant du restaurant, je suis tellement chamboulée que je ne remarque pas la petite marche du trottoir. Je crois entendre un craquement, puis une douleur vive transperce ma pauvre cheville gauche, qui commençait tout juste à guérir. C'est donc en sautillant sur un seul pied que je tente de rejoindre Nicholas, qui vient de démarrer sa voiture. Il recule maintenant de sa place de stationnement. J'essaie tant bien que mal de lui faire des signes, mais je suis derrière sa voiture. J'espère qu'il me voit à travers le rétroviseur, ou encore par la caméra de recul. En fait, je dois me rendre à l'évidence : c'est certain qu'il me voit. Malgré cela, c'est impuissante que je constate qu'il fait tout de même le choix de s'en aller.

Assise bien sagement, malgré une douleur lancinante, dans la salle d'attente de la clinique privée, je feuillette une revue à potins pour essayer de me changer les idées. Ma cheville est tellement enflée que j'ai l'impression de sentir mon cœur battre dans l'entièreté de mon pied. Depuis que j'ai quitté le restaurant, tout à l'heure, je ne cesse d'être envahie d'une tonne de remords. Peut-être que je n'aurais jamais dû parler du plan à Nicholas ? Ou simplement ne jamais embarquer dans cette idée folle ? D'un autre côté, le but n'a jamais été de développer une relation jusqu'à l'intimité, mais simplement de faire des rencontres qui ont pour but de m'aider à définir ce que je recherche et apprécie chez un homme. C'est peut-être moi qui ai poussé l'expérience un peu trop loin ? Je dois clairement écrire le tout dans mes documents ce soir, afin d'y voir plus clair.

— Éloïse… Éloïse Roy ?

Je lève les yeux. Guillaume. Guillaume Sauvageau. Le béguin de ma première année du secondaire. Je me souviens, je le trouvais tellement mignon ! Grand, mince, avec une épaisse et longue chevelure blonde bouclée, il marchait sur la pointe des pieds. Une démarche unique et adorable ! Nous n'avions que douze et treize ans. Nous étions des enfants. Mis à part un furtif baiser sur la bouche que nous avions échangé lorsque nous étions allés voir un film au cinéma – seuls tous les deux, au grand dam de ma mère –, notre relation n'avait pas davantage évolué. Il s'était simplement détourné de moi pour une belle grande blonde, joueuse de volleyball. Mon petit cœur avait été égratigné.

Il a bien vieilli, je dois dire. Ses yeux sont toujours aussi bleus, ses cheveux, toujours aussi blonds, mais sa coupe courte ne me permet plus d'admirer ses belles bouclettes, comme autrefois. Dommage !

— Allô, Guillaume ! Ça fait longtemps.

— Papa, c'est qui la madame ?

Je n'avais pas remarqué la jolie petite blonde assise juste à côté de lui. Elle est coquette comme tout, quoiqu'elle semble un peu fiévreuse. Je ne suis pas encore maman, mais je sais quand même distinguer des yeux vitreux de ceux d'une petite fille en pleine santé. Elle ne doit pas être âgée de plus de quatre ans. Mais… moi, une madame ? Il ne faudrait pas exagérer ! Son père semble du même avis, d'ailleurs, puisqu'il pouffe.

— Mon chaton, cette demoiselle est une vieille connaissance de papa, rectifie-t-il. Éloïse, je te présente ma fille, Stella.

— Enchantée, Stella ! dis-je en lui faisant un signe de la main. Tu ressembles beaucoup à ton papa.

— En beaucoup plus belle ! s'empresse d'ajouter Guillaume.

Stella se redresse, toute fière. Je lui souris timidement. Je me demande si sa mère est la fameuse joueuse de volleyball puisqu'au bout du compte, je sais qu'ils sont restés ensemble tout le reste du secondaire. Après, je l'ignore. Je ne les ai jamais revus.

Comme si Guillaume pouvait lire dans mes pensées, il ajoute :

— C'est moi qui ai sa garde cette semaine. Depuis hier soir, elle fait de la fièvre. Je préfère ne pas courir de risque et venir consulter tout de suite. De toute manière, elle ne peut pas aller à la garderie.

Je lui adresse une expression de désolation. Alors, il est père célibataire.

— Ne t'inquiète pas, Éloïse, je ne crois pas que ce soit autre chose qu'un simple petit virus, ajoute-t-il, se méprenant sur mon expression faciale. Et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

— Oh… Ce serait long à raconter ! dis-je, au moment où l'infirmière praticienne apparaît dans la salle d'attente et appelle mon nom. Oh ! Je dois y aller, c'est mon tour. C'était agréable de te revoir Guillaume. Bye, bye, belle princesse !

Ouf, sauvée par la cloche ! Je n'avais pas du tout envie de répéter

mon histoire une seconde fois aujourd'hui. Stella me fait au revoir de la main. Guillaume me lance au loin :

— Oui, très agréable ! On devrait remettre ça. Je t'ajoute sur Facebook ! À bientôt et bonne chance, surtout, avec ta cheville.

Si mes souvenirs sont bons, Guillaume est du signe astrologique du Verseau. Je m'en souviens, parce que je lui avais demandé à l'époque pour vérifier notre compatibilité dans un magazine pour jeunes filles qui n'existe plus aujourd'hui. Peut-être que ce sera lui, « Janvier » ? À suivre…

Après être allée passer des radiographies à la clinique pour donner suite à la recommandation de l'infirmière, il s'avère que cette fois-ci ma cheville n'est pas simplement tordue, mais plutôt carrément fracturée. Bon, selon le médecin, il s'agit d'une légère fracture, mais celle-ci nécessite tout de même une immobilisation complète pour les trois prochaines semaines. C'est donc avec un plâtre au pied, des béquilles sous les bras et une jaquette d'hôpital transformée en jupe de fortune que je reviens à la maison. Mon *skinny* jeans n'était évidemment pas approprié, mais comme Laurence travaille et que je n'ai aucun amoureux qui peut voler à mon secours, j'ai dû improviser. J'ai pensé appeler l'un de mes parents, mais je me suis ravisée. La journée était déjà assez longue et pénible, je n'avais pas envie d'en rajouter.

La bonne nouvelle, c'est que je suis dans l'obligation de me reposer. Moi qui n'avais aucune idée du stage que j'entreprendrais ce mois-ci, voilà que le problème est réglé ! Quant au volet passion, j'avais prévu d'essayer la natation. Je devrai reporter mon projet au mois prochain. Heureusement, c'est mon pied gauche qui est affecté. Cela me permet donc de continuer de me déplacer en voiture, en toute liberté. Double chance : je conduis maintenant un véhicule à transmission automatique, parce que si j'avais encore ma bonne vieille « Chouchoune », j'aurais été bien mal en point avec la boîte de vitesses manuelle. Ces réflexions me font penser à Nicholas. J'ouvre mon cellulaire pour faire le tour des messages reçus dans la journée. Malheureusement, pas de nouvelles de mon bel amant. Je le comprends de m'ignorer, mais j'aurais aimé qu'il saisisse que je l'apprécie beaucoup et que ce n'est rien contre lui. Je vais devoir trouver un subterfuge pour retourner au concessionnaire prochainement afin de tenter de reclarifier les choses… Sauf que mon véhicule est neuf, alors je ne sais pas trop ce que je pourrais inventer.

Prendre le temps. C'est ce que Diane m'a conseillé lors de notre appel, plus tôt cette semaine. Peut-être est-ce la vie qui m'envoie le signe d'arrêter de m'étourdir et de ralentir un peu ? Puisque, clairement, je ne peux plus courir pour le moment ! Par contre, je dois admettre que je suis légèrement anxieuse à l'idée de passer ce mois de novembre entre les quatre murs de mon condo. De plus, Laurence n'acceptera jamais que je prenne un mois complet sans poursuivre le plan. Mais que puis-je faire ?

Péniblement, je me traîne jusqu'à mon lit. J'installe un coussin sous ma jambe gauche et quelques oreillers derrière mon dos. Malgré la fatigue ressentie et les antidouleurs ingurgités, je suis encore trop énervée pour m'endormir. J'étire le bras pour attraper le roman qui trône sur le sommet de ma pile à lire. J'ouvre la première page lorsqu'une idée de génie me traverse l'esprit. Je vais m'inscrire à un stage d'écriture ! Il doit bien y avoir des ateliers offerts en ligne ? Je troque mon livre contre mon cellulaire et j'ouvre le moteur de recherche. Je me sens guillerette, tout à coup ! Quelle magnifique inspiration !

Le petit café que Diane m'a invitée à visiter est tout simplement éblouissant. Situé tout près du lac, il me permet de m'installer bien au chaud entre ses murs pour me laisser inspirer, puis d'aller me balader ensuite au bord de l'eau avec une bonne boisson chaude entre les mains lorsque j'ai besoin de me dégourdir les jambes. Enfin, la seule jambe qui peut bouger librement, pour l'instant. Bien que ce ne soit pas évident de me déplacer à l'aide de mes béquilles jusqu'à la petite balançoire qui m'offre une vue imprenable sur le lac, j'apprécie énormément ces petites pauses. Le panorama me rappelle un peu celui du lac de Constance, d'ailleurs, sauf que les montagnes sont beaucoup moins impressionnantes. Je crois que cela me réconforte et me rapproche étrangement de Francine et Diane, d'une certaine façon.

Depuis maintenant une semaine, je répète ce manège tous les jours. Je me lève tranquillement, je prends un bain avec mon pied dans les airs, enveloppé d'un sac de plastique et je me lave avec la petite douchette. Ensuite, je m'habille et je me rends tranquillement à cet accueillant petit café. J'aime tellement le vert des plantes qui contraste avec les murs blancs, les luminaires suspendus qui diffusent une lueur tamisée, ainsi que les fauteuils en velours ultra confortables. Le personnel est bienveillant et calme. Cette douceur est la bienvenue, en ce mois plutôt gris d'automne. Je savoure ensuite un bon bol de yogourt, fruits frais et granola, le tout accompagné d'une boisson

chaude de mon choix. Puis, j'écris. Je me laisse inspirer, tout en suivant le cadre proposé par Mathieu, l'animateur de mon atelier.

Ce matin, c'est un chocolat chaud aztèque que je choisis de savourer. J'ai comme le besoin d'une petite dose d'épices pour pimenter ma journée et me donner le courage de lire le premier extrait du texte que j'ai pondu la semaine dernière à mon groupe d'écriture. Bien que cette deuxième semaine de novembre ait été salutaire et enrichissante, avec ce premier atelier qui, ma foi, m'a propulsée dans l'univers de mon imagination de manière inattendue, je ressens qu'à l'aube de cette troisième semaine, je pourrais risquer de devenir un peu trop à l'aise dans cette douce routine. Je me suis isolée du reste du monde, ces derniers jours, mais aussi du plan, par le fait même. Il faut dire que je n'ai reçu de nouvelles d'aucun de mes prétendants, ni fait la rencontre d'un potentiel « Novembre ». Même Laurence était trop occupée avec son travail, et surtout par son prof de massothérapie, pour venir me talonner. Ce n'est pas normal, venant d'elle. D'ordinaire, ma belle *drama queen* est très rigide et à cheval sur ses principes. Il faut croire que ses cours l'aident à se détendre un peu ! Ou bien, elle est peut-être beaucoup plus amoureuse qu'elle ne le laisse paraître. Je vais devoir investiguer.

Un brouhaha non loin de ma table attire mon attention. Je remarque que le personnel du café se regroupe autour d'un homme qui doit être au début de la cinquantaine, si je me fie à sa barbe et à ses tempes grisonnantes, ainsi qu'aux pattes-d'oie autour de ses yeux. Ce n'est pas la première fois qu'il vient ici, puisque je me souviens de l'avoir aperçu, la semaine dernière. Je l'ai remarqué parce que nos regards se sont brièvement croisés et que j'ai ressenti quelque chose de particulier envers lui. Il dégage une énergie incroyablement calme et rassurante. Un peu comme Diane. Aujourd'hui, il a un *look* plutôt bohème, avec un foulard autour du cou, un pantalon de lin beige et un chandail en tricot noir.

Le cuisinier se faufile à travers le groupe, un muffin muni d'une chandelle allumée entre les mains. C'est donc son anniversaire. Je vérifie la date d'aujourd'hui sur mon téléphone : 19 novembre. Il est bel et bien né sous le signe du Scorpion, comme moi. Bien qu'il soit trop vieux pour moi, je me dis que le fait d'aller lui parler un moment pourrait très bien compter comme la rencontre du mois. Qui a dit que la séduction devait être au rendez-vous ? Laurence a simplement spécifié que je devais avoir une certaine attirance envers la personne. Et c'est le cas. Si j'avais vingt ans de plus, cet homme serait tout à fait mon genre !

J'attends donc subtilement que le groupe se disperse et je feins d'aller observer les différentes tasses à café qui sont exposées dans les étagères du mur derrière lui. Il faut dire qu'avec mes béquilles, je ne passe pas inaperçue. Malgré cela, il est tellement absorbé par son téléphone qu'il ne remarque même pas ma présence. Je n'ai d'autre choix que de lui parler pour attirer son attention. Je me lance.

— Excusez-moi, monsieur. J'ai cru comprendre que c'était votre anniversaire ? Alors… joyeux anniversaire !

Il lève les yeux vers moi et me gratifie d'un charmant sourire.

— Merci ! Jamais je n'aurais cru aborder la cinquantaine de manière aussi sereine. Enchanté, je me nomme Antoine, dit-il en me serrant la main de manière assurée.

— Éloïse, que je lui réponds en m'empêtrant dans mes béquilles.

— C'est nouveau de te voir ici, je me trompe ?

— Non, vous avez raison. En fait, j'ai découvert cet endroit il y a peu de temps. Je cherchais un lieu charmant et tranquille pour écrire. Une amie chère à mon cœur m'a parlé de ce café, alors me voilà ! J'adore l'ambiance.

— Ravi que ça te plaise, alors, puisque j'en suis l'heureux propriétaire ! Ça fait longtemps que tu écris ?

C'est donc pour cette raison que tout le personnel s'est rassemblé tout à l'heure pour souligner son anniversaire. Il est propriétaire de ce café. Intéressant ! Je pourrais en profiter pour le questionner un peu sur son parcours. D'autant plus que cela pourrait m'inspirer pour mon roman !

— En fait, non. Je viens tout juste de commencer à explorer cette passion que j'ai depuis que je suis toute jeune, avoué-je. Écoutez, Antoine, je ne voudrais surtout pas abuser de votre précieux temps, mais me permettriez-vous de vous interroger sur votre parcours ? Je suis actuellement en plein cœur d'un atelier d'écriture et mon formateur nous propose de questionner des inconnus, afin de nous laisser inspirer. Qu'en dites-vous ?

Ce n'est pas tout à fait vrai, mais c'est un petit mensonge blanc. Mathieu ne nous a jamais encouragés à aborder des inconnus, mais plutôt à nous adresser à notre entourage. Comme c'est le calme plat dans ma vie ces jours-ci, pourquoi ne pas improviser ? Antoine semble curieusement amusé par cette proposition, à laquelle il s'empresse

d'acquiescer.

— Avec joie ! J'ai du temps de libre, ce matin. Laisse-moi quelques minutes, le temps que je termine ce courriel, et je vais te rejoindre à ta table. Avec tes béquilles, ça ne doit pas être évident de transporter tes choses. Et, je t'en prie, cesse immédiatement de me vouvoyer. J'ai peut-être cinquante ans bien sonnés, mais tu verras lorsque tu seras rendue là que peu importe l'âge, dans le cœur, on se sent toujours jeune !

— Oh, merci ! C'est tellement gentil de vo… ta part, rectifié-je.

De retour à ma table près de la fenêtre, accompagnée d'Antoine, j'installe mon cahier de notes et mon crayon bien à la vue devant moi. Je me dis que c'est plus crédible. Je me surprends moi-même d'avoir osé aborder cet homme. Ce n'est pas si difficile, au fond. Il suffit de se lancer. De toute façon, le pire qu'il aurait pu m'arriver, c'est de me faire dire non. On ne meurt pas de honte, à ce que je sache !

— Alors, cher Antoine. Qu'est-ce qui t'a amené à ouvrir ce café ? Es-tu entrepreneur depuis longtemps ?

— C'est une longue histoire. J'espère que tu as du temps devant toi, chère Éloïse…

Génial ! Je sens que cet Antoine a beaucoup de choses à me raconter. Je m'installe confortablement sur ma chaise.

— J'ai tout mon temps ! déclaré-je.

Ce charmant quinquagénaire se lance. Il me confie d'emblée qu'il a grandi dans un quartier pauvre de Montréal-Nord. Son père étant mort très jeune d'une crise cardiaque, c'est sa mère qui s'est retrouvée seule et sans le sou à élever trois garçons, dont lui, le plus jeune de sa fratrie. Son frère le plus vieux a rejoint un gang de rue dès son entrée au secondaire pour ensuite dramatiquement perdre la vie quelques années plus tard, dans une bagarre fatale. Il n'en fallait pas plus pour que sa mère sombre dans l'alcoolisme, ne supportant pas une deuxième perte en si peu de temps. Quant à son autre frère, il a lui aussi connu un sérieux problème de dépendance à cette époque, mais heureusement, il s'en est sorti. Il vit aujourd'hui à Vancouver avec sa femme et ses enfants, jouissant d'un bon travail et d'une vie stable et saine.

Antoine me confie que ces expériences extrêmement difficiles ont rapidement forgé son caractère et teinté ses décisions. Ainsi, dès l'âge de dix ans, il s'est investi de la mission de sauver sa mère et son frère

du malheur et de la pauvreté. Fier et discipliné, en moins de quelques années, il est devenu le pourvoyeur de sa famille, en plus d'en être le pilier. C'est pourquoi il était à peine âgé de dix-sept ans lorsqu'il a fondé sa première compagnie. Il s'agissait d'une entreprise de paysagement. Il tondait les pelouses dans les quartiers plus riches de Montréal, dont Westmount, Outremont et Mont-Royal. Le tout en poursuivant assidûment ses études, jusqu'à être admis en administration des affaires à HEC Montréal. À dix-neuf ans seulement, il a réalisé son premier investissement immobilier, en achetant la maison de l'une de ses clientes de Mont-Royal, devenue subitement veuve et trop vieille pour s'en occuper. S'étant prise d'affection pour le jeune homme qu'il était, il a eu la chance qu'elle lui vende sa demeure à rabais. C'est alors de ses propres mains qu'il a rénové cette première acquisition, pour ensuite la revendre au triple du prix qu'il l'avait initialement payée. Dès lors, il m'explique qu'il a eu la piqûre de l'immobilier.

La première chose qu'il a faite avec l'argent de cette vente, c'est d'acheter un condo neuf à sa mère et de l'y installer. Malheureusement, n'ayant jamais guéri de ses nombreuses blessures et de sa dépendance à l'alcool, elle est décédée d'un cancer à peine six mois plus tard.

— Ouf ! Je suis sincèrement désolée, dis-je, troublée. Je salue ton courage, Antoine, sincèrement. Je me rends compte que mes petits malheurs sont bien pâles lorsque je les compare à ce que tu as vécu, toi.

Mon interlocuteur balaie mes propos du revers de la main.

— Merci de ta compassion, Éloïse, mais tu sais, à chacun son histoire. Ce n'est pas parce que tu n'as pas vécu de telles choses que tu n'as pas souffert, toi aussi. Je crois que nous avons tous grandi et vécu, à des degrés différents, des traumatismes, des déceptions, bref, des choses difficiles. Ça fait partie intégrante de l'expérience humaine.

Les sages paroles d'Antoine me touchent. Il a raison. Qui suis-je pour juger la gravité ou non des expériences des autres et même des miennes ? Une douleur est une douleur. Malgré mes sept années d'expérience en intervention avec les jeunes, je n'avais jamais envisagé les choses de cette façon. Je replonge mes yeux dans ceux d'Antoine, et l'invite à poursuivre son histoire.

Il continue en m'expliquant qu'il n'a pas vu sa vingtaine passer. En sortant de l'université, il détenait déjà un parc immobilier impressionnant. Il réalise aujourd'hui qu'il avait engourdi sa

souffrance dans ses études et ses projets immobiliers. C'est vers l'âge de trente ans que les choses se sont corsées. Sans trop s'en rendre compte, l'alcool est devenu très présent dans sa vie, jusqu'à ce qu'il réalise qu'il en était carrément dépendant, tout comme sa mère. De plus, il multipliait les aventures d'un soir avec de pures étrangères. Un bon matin, il s'est réveillé à l'hôpital après un coma éthylique, n'ayant aucune idée de ce qui avait bien pu lui arriver. Alors, du jour au lendemain, il est parti vivre six mois dans un monastère bouddhiste en Inde du Nord. Cette expérience a complètement changé sa vie et l'a profondément inspiré. C'est pourquoi il a ensuite choisi de se consacrer à créer des lieux qui permettent à ses visiteurs de venir s'y déposer et s'y ressourcer. Il m'annonce qu'il possède plus de dix cafés comme celui-ci, dans dix pays différents, dont le Canada.

— Wow, quel parcours de vie ! dis-je, impressionnée.

Je suis sans mot. Comment un pur étranger peut à ce point se confier à moi ? Je suis également très touchée par son histoire. Antoine baisse les yeux, porte sa tasse à ses lèvres et prend une gorgée de café, suivie d'une longue inspiration. Des milliers de questions me traversent l'esprit, mais je me retiens de les poser. Mon interlocuteur s'est montré vraiment généreux, je ne veux donc pas abuser. Je profite de cette pause pour savourer mon chocolat aztèque. Le piment a fait sa magie, puisque le récit d'Antoine vient de créer un raz-de-marée d'idées dans mon esprit. Au même moment, je remarque pour la première fois l'enseigne en bois, ornée d'une magnifique vigne grimpante, qui trône fièrement juste au-dessus des étagères remplies de sacs de café : LOV Café. Je suis trop curieuse, je lui demande sans réfléchir si tous les cafés qu'il possède ont le même nom, et si oui, pourquoi LOV ?

Il me regarde au fond des prunelles et me sourit doucement.

— Oui. Tous mes cafés portent le même nom. Parce que l'amour, c'est tout ce qui compte, à la fin.

Son regard se tourne vers la fenêtre. Je remarque qu'il observe les passants avec énormément de tendresse dans les yeux. Il continue.

— Tu devines certainement, Éloïse, qu'avec tout ce que je viens de te raconter, j'ai beaucoup voyagé. Peu importe où je me suis retrouvé dans le monde, j'en suis arrivé à ce constat : les humains ont tous besoin d'amour. L'humanité a besoin d'amour ! Alors, je souhaite contribuer. Voilà pourquoi j'ai ouvert ces cafés. C'est également pour cette raison que je prends le temps de m'asseoir avec toi, ce matin. Ces moments de pure magie sont précieux pour moi. Je fais toujours de

belles rencontres chaque fois que je viens faire un tour dans l'un de mes établissements.

Une larme coule sur ma joue. Je m'empresse de l'essuyer. Je suis profondément émue par les dernières paroles d'Antoine. Quelle noble mission ! Je suis incapable de prononcer un seul mot tellement je suis chamboulée. Des frissons me parcourent le corps en entier. Je ressens profondément que quelque chose vient de s'éveiller en moi, mais je n'arrive pas à saisir exactement ce que c'est. Je porte une main sur mon cœur. J'en ai même de la difficulté à respirer. Antoine appuie ses avant-bras sur la table et joint ses mains. J'ai l'impression que l'intensité de son regard transperce mon âme.

— Je ne sais pas ce qui se passe en toi en ce moment, mais ce que je sais, c'est que c'est important. Porte attention, un instant.

Je tente tant bien que mal de suivre le conseil de cet homme que je viens tout juste de rencontrer. Je regarde autour de moi. Je me sens timide, tout à coup. Voyant que je ne sais pas trop comment me comporter, il m'invite gentiment à fermer les yeux. Je m'exécute.

— Tout d'abord, prends une grande respiration et porte ton attention sur les sons que tu entends. Des gens parlent autour de nous, on peut également distinguer le bruit de la machine à café. Maintenant, remarque ce qui se passe dans ton corps, les sensations qui circulent en toi. Continue de respirer profondément et détends-toi.

Je me concentre sur cette voix qui m'apaise. Celle d'Antoine. Le torrent de pensées qui m'étourdissaient il y a à peine quelques minutes se calme tranquillement dans ma tête.

— Voilà, c'est ça…, continue-t-il. Maintenant, sois attentive. Peut-être qu'il y a une image qui te vient, ou une idée, ou encore une sensation. Lorsqu'il y aura quelque chose, fais-le-moi savoir. Sans jugement. Ne filtre pas ce qui vient et n'essaie surtout pas de le comprendre.

Il y a effectivement une image qui vient d'apparaître dans mon esprit. Hésitante, je lui confie ma vision.

— L'image que j'ai, c'est celle de moi, jeune. Je dois avoir sept ou huit ans. Je suis émerveillée devant un globe terrestre que je fais tourner. C'est ridicule, mais je sens mon cœur rempli. Gonflé d'amour. Je suis joyeuse aussi.

Instantanément, tout mon corps s'apaise. Je me sens propulsée dans un autre univers. La vie que je vis en ce moment me paraît très fade

en comparaison à ce que je ressens. Même le plan n'est plus aussi attrayant. Mes paupières n'arrivent plus à contenir les larmes qui jaillissent. Mal à l'aise, j'ouvre subitement les yeux pour attraper la serviette de table en papier afin d'essuyer l'eau salée qui abonde sur mes joues. Antoine est toujours devant moi. Il n'a pas bougé d'un millimètre. Il dégage tellement de sagesse et de sérénité. Je suis prise d'un rire nerveux.

— Je suis désolée, je ne sais pas ce qui se passe avec moi ce matin ! Est-ce que tu fais vivre ça à tous les clients de tes cafés ? dis-je pour tenter de dédramatiser cette situation inconfortable.

Antoine pouffe.

— Hum, parfois, en effet ! admet-il. Au retour de mon voyage en Inde, j'ai suivi des cours d'hypnose. Pour moi d'abord, puis parfois, je le fais vivre aux personnes que je rencontre.

Je suis surprise. J'avais une tout autre conception de cette technique. Dans ma tête, il s'agit pratiquement d'endormir quelqu'un avec un pendule. Comme si Antoine pouvait lire dans mes pensées, il ajoute :

— Il s'agit d'hypnose thérapeutique. C'est beaucoup plus léger et subtil que l'hypnose classique. Bref, revenons à toi, Éloïse. Tu rêves de voyager ? C'est ce que je comprends ?

— Oui. Je crois que c'est un vieux rêve d'enfant, reconnais-je. En grandissant, j'ai oublié à quel point je souhaitais découvrir le monde. Par chance, une fée marraine m'a permis de m'en souvenir !

— Une fée marraine ? C'est à mon tour d'être curieux. Et si tu me racontais ton histoire, chère Éloïse.

Je referme mon ordinateur portable, je glisse deux doigts dans l'anse de ma tasse de tisane tiède et je me lève pour regarder mon tableau de rêves. Au terme de ce jour de novembre, j'ai l'étrange sentiment que cette journée marquera un point décisif dans ma vie, même si je ne sais pas encore pourquoi. Bien sûr, il y a eu Antoine. Quel homme extraordinaire et inspirant ! Je me félicite d'avoir eu le courage de l'aborder plus tôt ce matin. Notre conversation a non seulement élargi mes horizons, mais elle a également allumé toute une constellation d'étoiles dans mes yeux.

Je constate, en observant mon tableau, qu'un élément crucial est

manquant. En plus de l'image d'un couple d'amoureux lovés l'un contre l'autre et de celle d'une femme qui écrit, je dois impérativement ajouter l'image d'une carte du monde. La Terre est grande et il y a tant à découvrir ! Je réalise à quel point il est facile pour moi de revenir dans une vision étroite de ma vie, qui se résume à ce que j'en connais jusqu'à présent. Je devrais côtoyer davantage de personnes comme Antoine. Des gens avec un parcours inspirant. Des gens différents. Parlant de lui, il m'a énormément questionnée, en réponse à mon histoire. Au début, j'étais mal à l'aise face à autant d'inquisition, mais je suis forcée d'admettre que la précision de ses questions m'a obligée à creuser davantage en moi et à réfléchir plus longuement avant de lui répondre.

Par exemple, lorsque je lui ai parlé du plan, il m'a fait prendre conscience que je regardais devant seulement, comme si ce que j'avais fait dans le passé ne comptait pas. Il m'a demandé pourquoi j'avais choisi le métier d'intervenante, au départ. Et j'ai répondu que je souhaitais profondément faire une différence dans la vie des gens. Il m'a ensuite dit qu'il existait plusieurs façons de le faire, comme c'est son cas, à travers ses cafés. Ce qui est vrai. Je n'y avais jamais songé. Et, à bien y penser, que ce soit par l'entremise de mon stage en coiffure, de mes week-ends en tant que guide touristique, et même de mes cours de pâtisserie et de chocolaterie, ce que j'ai réellement apprécié, c'est de rendre les gens heureux. D'apporter un vent de douceur et de légèreté dans leur vie. C'est même noté dans mon dossier. Puis, ce soir, à la suite de la lecture du premier extrait de mon texte, les autres participants m'ont dit que mes écrits leur ont fait du bien. Je n'en revenais tout simplement pas ! Bien sûr, j'ai plusieurs trucs à ajuster, comme me l'a souligné Mathieu, l'animateur de l'atelier. Mais l'essentiel, pour moi, c'est d'avoir fait du bien aux gens.

La rencontre d'Antoine m'a aussi fait comprendre que je n'ai pas à faire un choix entre mon désir de contribuer et celui de voyager. Qu'il est possible de jumeler les deux. Mais comment ? Là est la question sur laquelle je devrai me pencher. La bonne nouvelle, c'est que cet homme généreux m'a donné rendez-vous dans un mois, juste avant Noël, dans le but de faire un suivi sur mes réflexions. Quelle chance j'ai !

Mais j'y pense… Il existe des blogues de voyage ! Je pourrais peut-être investiguer et dénicher une gentille blogueuse qui accepterait de me prendre en stage pour le mois de décembre ? *Qu'est-ce que tu en penses, Francine ?* demandé-je tout haut en regardant le plafond de mon bureau.

Peut-être que c’est mon imagination qui me joue des tours, mais il m’a semblé l’entendre murmurer que c’est une excellente idée !

Journal d'Éloïse Roy
4 décembre, 6 h 22

« Sagittaire : C'est la saison du Sagittaire. Alors, l'impatience est au rendez-vous et l'envie d'optimiser votre vie au grand complet peut soudainement se faire sentir. »

C'est en plein ça, et pour une fois, c'est grâce à moi !
Ou c'est la magie de Noël et toute sa féérie qui activent dans mon for intérieur toute cette symphonie de bonheur…

J'ouvre les rideaux de ma chambre. De gros flocons blancs tombent tout doucement dehors. Il fait encore nuit en cette heure hâtive de décembre. Il y a déjà un moment que je suis réveillée. C'est aujourd'hui que j'ai rendez-vous chez le médecin pour qu'il retire enfin le plâtre qui emprisonne ma cheville. Je suis impatiente parce que depuis une semaine, la peau de mon mollet me démange beaucoup. C'est d'ailleurs la seule ombre à mon tableau, puisque, depuis cette fameuse rencontre avec Antoine, j'ai le sentiment que ma vie s'illumine.

D'abord, il y a eu ce contact avec Marjolaine, une blogueuse de voyage passionnée qui a généreusement accepté que je passe quelques heures par semaine avec elle, afin qu'elle m'explique tout de son travail. Nous nous sommes rencontrées pour la première fois hier et j'avoue que je suis très enthousiaste ! Bon, elle ne pourra pas m'emmener pour visiter le tout nouveau complexe hôtelier situé à Punta Cana, mais ce n'est pas si dramatique, puisque je n'aime pas vraiment les formules tout-inclus. Je préfère, et de loin, me rendre dans les petits villages pour faire la rencontre des habitants et ainsi plonger directement dans leur culture, comme ce fut le cas lors de mon séjour en Allemagne. Qu'à cela ne tienne, elle m'a confié que la majeure partie de son travail consiste à faire des recherches et assister à des événements pour ensuite pondre des articles qui incitent les gens à visiter certains endroits. Il s'agit donc de faire la promotion d'hôtels, d'activités et de visites touristiques. J'aime bien l'idée, car je crois que cela me permettra peut-être de découvrir des endroits que j'aimerais visiter ! On verra bien.

Ensuite, j'ai tout simplement adoré mon atelier d'écriture. Mathieu a été un formateur en or et m'a donné énormément de conseils fort utiles. J'ai vraiment beaucoup aimé renouer avec ce médium qui m'a

permis de m'évader dans mon imaginaire. J'ai bien l'intention de continuer d'écrire et, qui sait, peut-être qu'un jour je serai inspirée pour commencer l'écriture d'un roman ? De plus, j'ai eu la chance de rencontrer en personne quelques-uns des participants de mon atelier lors d'une célébration de clôture que nous avons organisée entre nous, dans un restaurant de Laval, ce qui m'a permis de faire la rencontre de Dylan, trente-deux ans, Sagittaire de naissance, alias « Décembre ». Il est gai, alors aucun risque que cette nouvelle relation dérape, et c'est parfait ainsi ! Le fait de n'avoir eu aucune nouvelle de Bastian ni de Nicholas durant tout le mois de novembre m'a permis de prendre du recul et de me recentrer sur ma démarche. J'ai la nette impression que cela a porté ses fruits, puisque je me sens vraiment beaucoup plus dynamique et engagée envers moi-même et mon plan de vie. Dylan a donc accepté que l'on se rencontre seuls tous les deux, la semaine prochaine, afin de discuter de nos projets littéraires, question de nous maintenir motivés et de poursuivre la démarche entamée. Ce qui me réjouit. En plus, Dylan est vraiment un garçon charmant et, surtout, très drôle. Ça a vraiment cliqué entre nous. Je crois même qu'il pourrait devenir un véritable ami, avec le temps. Et… Laurence n'est pas obligée de savoir qu'il ne s'intéresse pas au genre féminin !

Parlant de Laurence, elle s'en vient me rejoindre chez moi en début d'après-midi, ainsi que ma sœur Marianne. Nous avons prévu de préparer des tourtières et du ketchup maison, en prévision du temps des Fêtes qui approche. C'est l'idée de Marianne, bien sûr, mais elle m'a avoué que c'était un prétexte pour se mettre à jour dans mes aventures. Il est vrai que je n'ai pas vraiment pris le temps de lui parler ces derniers temps, ni même à Laurence. Il y a juste Diane que j'ai appelée sur Skype, la semaine dernière, pour lui faire part de ma rencontre avec Antoine. J'avais l'intuition que cette anecdote lui plairait énormément. Et ce fut le cas ! Étrangement, j'ai cru voir passer dans ses yeux le même éclair malicieux que lors de notre appel du mois dernier. J'ai un drôle de pressentiment que je n'arrive pas à m'expliquer. Bref, elle était vraiment heureuse de me voir investie dans le plan, au lieu de m'empêtrer dans les dédales de mes relations amoureuses.

En me rendant au salon, bien enveloppée dans ma robe de chambre, j'ouvre mon cellulaire pour dénicher une liste de lecture de chansons de Noël que je ferai jouer cet après-midi avec les filles pendant que nous cuisinerons. Ce sera vraiment chouette comme ambiance, d'autant plus que mon sapin est déjà décoré, et j'en suis fière ! Pour une fois, c'est seule avec moi-même que j'ai réalisé cette activité saisonnière le week-end dernier. Sans même pleurer ! Les autres années, c'était la catastrophe. J'accrochais les boules à l'arbre en

pleurnichant que j'étais seule et qu'être célibataire pendant le temps des Fêtes, c'était nul. Mais cette fois, ce fut différent. Je fredonnais dans le salon, et j'ai même dansé ! Ensuite, je me suis préparé un bon souper que j'ai mangé devant une comédie romantique de Noël, juste avant de m'endormir comme un bébé. Pour une fois, je me sens prête à traverser les festivités sans m'écrouler. Je crois que je serai bien, seule, dans mon condo cette année.

Je suis à remplir ma bouilloire d'eau lorsqu'une sonnerie m'informe que j'ai reçu un courriel. Je m'approche pour voir de quoi il s'agit. Lorsque j'aperçois le nom de Bastian, j'ouvre aussitôt la missive.

> Bonjour, Éloïse,
>
> J'espère que tu vas bien.
>
> De mon côté, tout se passe toujours bien. La session d'automne vient de se terminer, et jusqu'à maintenant, je suis fier de mes résultats. Cependant, avec le temps des Fêtes qui approche, je t'avoue que je me sens bien seul ici, loin de mes amis et de ma famille. J'ai bien sûr songé à retourner en Allemagne pour fêter Noël et la nouvelle année avec eux, mais en même temps, je ne suis pas certain que ce soit ce qui me fait vraiment envie.
>
> Après y avoir longuement réfléchi, la vérité, c'est que c'est avec toi que j'ai envie de célébrer… Et je t'avoue que l'idée de passer les vacances au cœur des montagnes des Laurentides me séduit. Montréal, ce n'est pas tellement agréable, l'hiver. La neige est sale, avec toute la roche et le sable qu'ils mettent dans les rues. Nous pourrions peut-être même aller faire du ski ? Bref, j'aimerais vraiment passer un peu de temps avec toi. Je comprendrais par contre si, de ton côté, tu as encore besoin de temps pour toi. Sens-toi bien à l'aise. Je ne veux surtout pas m'imposer. Pour être honnête, j'ai tout simplement vraiment ressenti mon cœur se gonfler de bonheur lorsque j'ai eu l'idée. Alors, j'ai fait le choix courageux de t'en informer.
>
> Au plaisir d'avoir de tes nouvelles !
>
> Affectueusement,
>
> Bastian

Je repose mon cellulaire sur le comptoir de la cuisine. Des larmes me piquent les yeux. Sans trop comprendre pourquoi, son message me touche droit au cœur. Je ne sais pas si c'est en raison de mon sapin de Noël qui brille dans le salon, ou bien de la petite neige qui tombe tout doucement dehors, mais instinctivement parlant, la réponse est claire : bien sûr que j'ai envie d'inviter Bastian à venir passer les vacances chez moi. Au-delà de tout ce qui a pu se passer entre nous, c'est une personne pour qui j'ai beaucoup d'affection et d'amitié. Hors de question qu'il passe un temps des Fêtes seul dans les rues sales de Montréal ! Je n'ai qu'à lui installer un lit dans mon bureau, pour éviter

toute confusion. C'est décidé !

En revenant chez moi, je constate que Laurence et Marianne sont déjà arrivées, puisque leurs deux voitures sont stationnées devant l'immeuble. Je regarde l'heure. *Oups !* Je suis légèrement en retard sur l'horaire prévu. Je m'empresse de les rejoindre, bien qu'heureusement les deux possèdent un double de mes clés. Elles ont donc pu rentrer se réchauffer chez moi sans problème.

Je fais toutefois attention pour ne pas glisser sur la glace dans mes propres escaliers. Je ne voudrais pas courir le risque de me blesser à nouveau. Par chance, le médecin fut très encourageant avec moi. Après avoir consulté mes radiographies, il a déclaré que, selon lui, il suffirait de quelques séances de physiothérapie et que je pourrais reprendre mes activités régulières d'ici cinq à six semaines, tout au plus. Bonne nouvelle, parce que je me sens vraiment remplie d'énergie ! J'ouvre la porte de mon condo et je remarque que ma sœur est déjà affairée à ranger le contenu de ses sacs d'épicerie dans le frigo, tandis que Laurence est bien installée sur le tabouret de l'îlot de cuisine à boire une bière sans alcool. Lorsqu'elle m'aperçoit, elle se lève et se rue sur moi pour me faire la bise.

— Il me semble que ça fait beaucoup trop longtemps qu'on ne s'est pas vues. Je me suis ennuyée de toi, vieille éclopée ! Ça va, ta cheville ?

— Oui, mais ça irait mieux si tu ne te pendais pas après moi comme ça ! admets-je en m'appuyant fermement sur la canne prêtée par le centre hospitalier, en échange de mes béquilles.

— Oh merde ! Désolée, Élo. Je pensais que tu étais guérie !

— Je le suis ! Mais donne-moi une chance, je viens tout juste de faire enlever mon plâtre.

— C'est vrai ! Dommage, je n'aurai même pas eu l'occasion de dessiner dessus.

Marianne apparaît derrière Laurence, beaucoup plus doucement que cette dernière.

— Pis, ça a bien été avec le médecin ? Tu dois être impatiente de porter autre chose que des pantalons de jogging ou des leggings, la sœur !

— Ah, tellement ! que je réponds. Mais c'est surtout de pouvoir me gratter le mollet qui est le plus satisfaisant. Mautadine que j'avais hâte !

— Bon, assez de babillage autour de ta cheville, me coupe Laurence. Viens donc nous parler de ta vie, à la place. On veut tout savoir, nous autres !

— Ouais, mais tu sauras que moi aussi, je veux savoir ce qui se passe avec ton prof de massothérapie ! Il me semble que tu fuis le sujet, je me trompe ? ajouté-je.

Laurence prend quelques gorgées de sa bière en me tournant immédiatement le dos, pour aller reprendre place sur le tabouret de l'îlot de cuisine. J'ai comme un mauvais pressentiment. Je la rejoins. Elle fuit mon regard. Marianne ouvre une bouteille de vin blanc.

— Je vais en prendre juste une petite coupe, s'il te plaît, Marianne, s'empresse d'imposer Laurence.

Je m'approche d'elle et je lui flatte le dos.

— Ma chérie, ça va faire pratiquement six mois que tu ne bois plus, et je pense que c'est bénéfique pour toi. Tu ne trouves pas ?

Marianne se retient de tout commentaire. Elle n'a jamais trop compris comment aborder Laurence et son caractère délicat. La principale concernée se renfrogne.

— Vous ne comprenez pas ! Vous, les sœurs Roy, vous n'avez jamais eu de problèmes avec les hommes. Toi, Marianne, ajoute-t-elle en sortant trois coupes à vin de l'armoire, ça fait mille ans que tu es avec Dominic ! Quant à toi, Élo, je sais que tes relations ont été compliquées, mais au moins, tu as toujours eu l'embarras du choix ! Moi, je me fais toujours rejeter. C'est pourquoi, cet après-midi, je vais prendre un verre, et je ne veux pas entendre la moindre protestation !

Marianne me lance un regard inquisiteur. Je hausse les épaules, impuissante. Je connais assez ma meilleure amie pour savoir que lorsqu'elle a une idée dans la tête, il n'y a rien à faire pour l'en dissuader. Alors, je n'ai d'autre choix que d'abdiquer.

Marianne verse le vin dans les trois coupes, toujours muette. L'ambiance est lourde et je n'ai vraiment pas envie que cette énergie contamine la bonne humeur qui règne dans mon condo depuis les dernières semaines.

— Alors, les filles, je m'occupe de la pâte à tourtière et vous deux,

de la garniture ? J'ai préparé une liste de chansons de Noël ! lancé-je pour essayer de détendre l'atmosphère.

Quelques secondes plus tard, c'est la voix de Mariah Carey avec la traditionnelle pièce *All I Want For Christmas Is You* qui résonne dans le condo. Marianne commence déjà à se trémousser. Laurence s'apprête à couper les oignons, l'air toujours aussi renfrogné. Mauvais choix. Dans quelques minutes, ses yeux vont couler.

— Alors, la sœur, se risque enfin Marianne. C'est qui cet Antoine dont tu m'as brièvement parlé l'autre jour, au téléphone ?

— Ah ! Antoine, c'est « Novembre ». Un charmant quinquagénaire, investisseur immobilier et propriétaire de plusieurs LOV Café, un peu partout dans le monde. On s'est rencontrés par hasard, puis…

Laurence me coupe la parole.

— Il ne peut pas compter pour « Novembre ». Ce n'était pas une *date* officielle. Pis à part ça, je commence à trouver que tu déroges un peu trop du plan !

Je savais qu'elle allait me dire quelque chose dans le genre. C'est pourquoi j'avais déjà réfléchi à ma réponse.

— Ma belle amie d'amour. Ton plan fonctionne à merveille et je te remercie infiniment pour cette idée de génie ! Tu sauras que, depuis quelque temps, j'apprends à me connaître de plus en plus. Et c'est grâce à toi. Mais je veux être honnête. Mon histoire avec Nicholas et le fait d'avoir revu Bastian, ça a complètement détourné mon attention des choses essentielles, c'est-à-dire mes apprentissages. C'est pourquoi je ne crois pas être en mesure de gérer douze rencontres avec des potentiels amoureux, tu comprends ? En plus, tu ne peux pas dire que je déroge du plan. Il y a eu Olivier pour « Septembre ». Ensuite, Nicholas pour « Octobre ». Puis, finalement, Antoine pour « Novembre ». J'ai même déjà rencontré Dylan, alias « Décembre » !

Marianne lève subtilement la tête.

— Dylan, c'est qui, lui ? Et parlant de Nicholas, tu ne nous as pas donné de détails croustillants.

J'avale une gorgée de vin pour chasser les souvenirs de mes nuits torrides avec Nicholas qui me reviennent en mémoire. J'ai chaud. Quand je pense que je suis passée à côté de l'amant le plus performant et *sexy* de la Terre… Mais bon, c'est mon futur mari que je souhaite un jour rencontrer et je ne suis toujours pas convaincue qu'avec lui, la

relation aurait eu le potentiel d'évoluer. Enfin, je n'en sais trop rien. Et c'est exactement pour cette raison que j'ai pris une pause de tout ça. Marianne attend ma réponse. Voyant que je me concentre sur mon mélange de pâte, elle insiste :

— Allez, la sœur ! Je suis venue ici pour ça, moi, vivre tes histoires coquines par procuration ! Avant que tu ne le demandes, tout va très bien entre Dominic et moi. C'est juste que peut-être que, toi, tu m'envies parce que j'ai rencontré l'homme de ma vie à dix-sept ans, mais moi, je t'envie pour toutes les aventures que tu vis ! Alors, allez, j'exige des détails !

Je pouffe, mais je m'arrête subitement au moment où je constate que Laurence pleure. Nous savons toutes que c'est à cause de sa tâche, mais en fidèle *drama queen*, elle en rajoute.

— J'en reviens, pas Élo ! Quand je pense que les hommes tombent comme des mouches sur ta route et que tu te paies les baises du siècle, par-dessus le marché ! Mes histoires à moi, elles sont toujours nulles. Tu veux des histoires croustillantes, Marianne ? Eh bien, je vais t'en servir une, moi…

Laurence se lève, se dirige vers le réfrigérateur et fouille à l'intérieur de celui-ci à la recherche évidente de quelque chose. Ma sœur et moi sommes craintives. Qu'est-ce qu'elle va nous sortir comme histoire, encore ? Elle se retourne vers nous et nous brandit un concombre miniature au visage.

— Imaginez-vous donc que mon prof de masso a un engin pas plus gros que ça ! C'est pas mêlant, j'ai rien ressenti pantoute ! Mais, comme je voulais pas nuire à sa virilité, j'ai simulé et essayé de l'apprécier pour ses autres qualités. Puis, quelques semaines plus tard à peine, il m'a jetée comme une vieille chaussette, pour Sonia en plus ! Sonia la guédaille, aux cheveux teints noir ébène et aux sourcils tatoués.

Je porte la main devant ma bouche pour retenir le rire qui menace d'exploser. Je vois ma sœur se mordre la joue pour la même raison. J'ai énormément de compassion pour ma meilleure amie, mais en même temps, sa manière de raconter ses aventures est tellement hilarante que personne ne peut s'empêcher de s'esclaffer. Elle devrait monter un spectacle d'humour, avec mon nouvel ami Dylan. Je crois même que je vais les présenter l'un à l'autre !

— Lau, ma belle amie, je suis tellement désolée ! Dis-toi que tu vaux mieux que ça. Tu imagines, passer toute une vie à ne rien ressentir en

faisant l'amour ? C'est triste à mourir, non ? dis-je pour tenter de la réconforter.

— Je suis d'accord ! renchérit Marianne.

— Ouais… Vous avez peut-être raison, les sœurs ! Et puis, pour être franche, je ne crois pas que j'étais réellement amoureuse de lui. Parfois, j'ai l'impression d'embellir mes histoires dans ma tête juste pour me faire croire que je vis quelque chose de passionnant, alors qu'en fait, c'est plutôt ordinaire. Au moins, c'est arrivé après la fin de mon cours, alors je vous annonce que je suis officiellement massothérapeute diplômée !

Je lève mon verre. Ma sœur m'imite.

— Bon, enfin une bonne nouvelle ! m'exclamé-je. Félicitations, Laurence ! Quand est-ce que je pourrai profiter de cette nouvelle corde à ton arc ?

— Merci, les filles. Pour répondre à ta question, Élo, je ne voudrais surtout pas te dévoiler tout de suite ce qu'est ton cadeau de Noël. Alors t'inquiète, tu ne seras pas tendue cet hiver ! Allez, à ton tour maintenant, raconte ! continue-t-elle. On veut tout savoir.

Après presque trois bonnes heures de papotage, de cuisine et de vin, les tourtières refroidissent maintenant tranquillement sur l'îlot de la cuisine, à côté des pots de ketchup maison. Une odeur réconfortante embaume le condo. Laurence est affairée à laver la vaisselle en chantonnant – l'alcool aidant –, tandis que Marianne s'approche de moi, l'air sérieux tout à coup.

— Élo, je voulais te dire… Maman ne va pas bien. Je sais que votre relation est compliquée, mais je crois que ce serait important que tu lui rendes visite prochainement.

— Qu'est-ce que tu insinues ? Elle est malade ?

— Non, je crois que c'est sa ménopause. Tu sais, elle vient d'avoir cinquante ans, notre mère ! Elle pleure tout le temps. Elle m'a même dit, l'autre jour, qu'elle s'ennuyait de toi.

Je prends conscience, tout à coup, qu'Antoine a exactement le même âge que ma mère. C'est étrange. J'ai l'impression qu'elle est beaucoup plus vieille que lui. Ou bien c'est lui qui paraît beaucoup plus jeune qu'elle.

— Hum. Elle doit effectivement être très mal en point pour s'ennuyer de moi !

— Arrête, Élo, tu sais bien que maman t'aime !

— Toi, arrête ! Tu sais bien que tu as toujours été sa préférée.

Marianne ignore volontairement ma remarque.

— Promets-moi de passer la voir bientôt, OK ? Moi, je ne sais plus quoi faire pour lui remonter le moral. Peut-être que toi… Sait-on jamais !

— Ça me surprendrait ! Mais oui, je vais voir ce que je peux faire. Oh, et pour Noël, on fait toujours le souper de famille chez toi ?

— Oui, pourquoi ? demande ma sœur.

— Parce que j'ai des chances d'être accompagnée.

— Hein ! Mais par qui ?

— Bastian, rétorqué-je.

Laurence cesse de chantonner et titube jusqu'à nous. Elle se plante devant moi, les mains campées sur les hanches.

— Éloïse Roy, ça fait trois heures qu'on parle de tes aventures des dernières semaines, et comme par hasard, il me semble que tu as omis de nous révéler un léger détail. Qu'est-ce que Bastian vient faire dans ton souper de Noël ? dit-elle, la bouche légèrement pâteuse.

Je sors mon téléphone de ma poche et je leur lis le courriel de Bastian. Bastian avec qui j'ai tout gâché au printemps dernier. Bastian qui devait être « Février », selon le plan, puisqu'il est né sous le signe du Poissons. Voilà qu'il débarque deux mois d'avance sur ce qui était initialement prévu. J'appréhende la réaction de Laurence. Contre toute attente, elle se contente de hausser les épaules et de retourner à sa tâche, toujours en titubant. Je ne la laisse pas prendre sa voiture ce soir, c'est clair. Elle va encore devoir crécher sur mon canapé. Ce qui me fait penser que je dois acheter un divan-lit, pour ma chambre d'amis. Marianne me lance un regard réprobateur.

— Il me semble que tu avais compris à quel point il était bénéfique pour toi de te concentrer sur ta démarche. Tu crois vraiment que c'est une bonne idée d'accepter qu'il vienne habiter ici pendant deux semaines ?

— Ce sont les vacances de Noël, Marianne. Je peux bien prendre une petite pause du plan, non ? En plus, je lui en dois une. *On* lui en doit une, spécifié-je, en pointant Laurence du menton. Bastian nous a

accueillies chez lui, lors de notre voyage. C'est la moindre des choses que de lui rendre la pareille, tu ne crois pas ?

— Hum. Je ne suis pas certaine. Mais bon, c'est ta vie ! conclut-elle. Allez, je me sauve. Dominic doit m'attendre pour coucher les enfants. À bientôt ! ajoute-t-elle en se tournant vers Laurence. Oh, en passant, tu es la bienvenue, toi aussi, au souper de Noël, si tu veux !

Sans un mot de plus, Marianne file en coup de vent. Quant à moi, juste à voir l'état dans lequel se trouve Laurence, je sais déjà que la soirée va se terminer pour moi dans les toilettes, à lui tenir les cheveux.

Je cogne à la porte. Ma mère m'ouvre. Me retrouver dans la maison de mon enfance me fait toujours le même effet. Tout remonte à la surface, les bons comme les mauvais souvenirs. Je crois que le principal sentiment est celui du vide.

Lorsque mes parents se sont séparés, je devais avoir huit ans. À ce moment, je n'ai rien vu venir. Aucune dispute entre eux n'a précédé l'événement. Ensuite, mon père est parti, puis, il y a eu ce vide. Comme si la maison ne renfermait plus aucune chaleur. J'avais toujours froid, physiquement, mais aussi intérieurement. Je crois que je me suis sentie très seule, à cette époque de ma jeune vie. Ma mère est donc devenue monoparentale. J'imagine que cela n'a pas dû être facile pour elle, mais, pour moi, avec mes yeux d'enfant, ce fut loin d'être évident. Du jour au lendemain, je perdais non seulement la présence de mon père, mais également celle de ma mère, puisqu'elle était en deuil, j'imagine. Alors, elle était présente de corps, mais pas d'esprit.

Notre relation n'a jamais été simple et facile. Je crois, avec le recul que j'ai aujourd'hui, que je lui en ai voulu d'être froide et distante avec moi. C'est pourquoi, quelques années plus tard, je suis devenue une adolescente rebelle et colérique. Depuis, je crois qu'elle aussi m'en veut un peu.

— Salut, maman, comment tu vas ?

Je suis mal à l'aise de me retrouver seule avec elle. C'est très rare que c'est le cas. D'ordinaire, Marianne est toujours là.

— Ça va. Tu veux une tisane ?

— Oui, volontiers, dis-je en enlevant mon manteau d'hiver, ce que je

regrette aussitôt.

Rien n'a changé. Il fait toujours aussi froid dans la maison.

Ma mère est déjà partie à la cuisine porter l'eau de la bouilloire à ébullition, sans même m'approcher. On ne se fait plus la bise depuis longtemps. Depuis mes huit ans, je crois bien. J'ai parfois l'impression qu'elle est une étrangère.

— Alors, ta sœur m'a dit que tu avais la cheville fracturée. C'est pour cette raison que tu marches avec une canne ?

— Oui, mais tout va bien maintenant. Ma blessure est en voie de guérison. Et toi, comment vont les choses ?

Je m'adosse au comptoir de cuisine, les bras croisés. Je ne sais pas ce que je fais ici.

— Ça va. Je crois que je suis presque officiellement ménopausée. Ça fait déjà quelques mois que je n'ai plus mes règles.

— Oh, oui. Marianne m'en a glissé un mot. Comment ça se passe ? Est-ce que ce changement hormonal t'affecte d'une façon ou d'une autre ?

La bouilloire siffle. Ma mère verse l'eau chaude dans nos tasses. Elle m'en tend une.

— Et toi, comment se passe ton année sabbatique ?

Je ne sais pas si elle fait exprès d'éviter la question, mais je ne le relève pas. J'hésite entre lui dire ce qu'elle veut entendre et lui dire la vérité. Je sais qu'initialement, elle n'était pas en accord avec ma décision. Je choisis la deuxième option.

— Ça se passe plutôt bien. Laurence m'a concocté un plan.

Je lui raconte tout. Elle m'écoute attentivement. Son comportement est inhabituel. Il y a peut-être anguille sous roche. Je termine mon monologue. Elle reste muette un instant, puis elle se décide enfin à parler.

— Je tenais à te dire que je suis désolée d'avoir jugé ta démarche. Ta tante Francine avait raison. Il vaut mieux profiter de la vie pendant qu'elle passe et cesser de se retenir de réaliser les choses qui nous font réellement envie. J'y ai beaucoup réfléchi, au cours des derniers mois, et je dois t'avouer que tu m'inspires, Éloïse.

Je manque de m'étouffer avec ma gorgée de tisane. *Depuis quand ma*

mère me fait des compliments ? Ai-je loupé un épisode ? pensé-je. Peu habituée à ce type de conversation avec elle, je ne trouve rien à ajouter. Elle poursuit, contre toute attente.

— Tu sais, lorsque ton père et moi, nous nous sommes séparés, je crois que j'en ai pris beaucoup sur mes épaules. J'étais vraiment stressée. Financièrement, c'était difficile, comme tu sais, mais le fait d'être seule pour entretenir la maison l'était aussi. Alors, je crois qu'à partir de ce moment, j'ai pris ma vie beaucoup trop au sérieux. Tellement, que j'en ai oublié l'essentiel, c'est-à-dire de prendre soin de moi et de m'amuser. Je crois que tu fais bien d'explorer les différentes avenues qui s'offrent à toi. J'espère vraiment que tu trouveras le chemin. Ton chemin. Et que tu seras heureuse.

Je reste interdite. Ma mère qui, d'ordinaire, a plutôt tendance à juger la manière dont je mène ma vie, est soudainement en train d'encourager ma démarche. C'est très étrange comme contraste.

— Je ne sais pas quoi dire. Merci, maman.

Je fais tournoyer la cuillère dans ma tasse. Ma mère toussote. Je lève les yeux vers elle.

— Une dernière chose, Éloïse. Tu sais, ce n'est pas parce qu'entre ton père et moi les choses n'ont pas fonctionné que l'amour n'existe pas. Regarde Marianne et Dominic. Ils y sont arrivés. Je pense qu'il existe plusieurs manières d'être en couple. Peut-être que pour toi, le train-train quotidien et la routine, c'est ennuyant. J'ai toujours su que tu aurais un parcours différent de celui de ta sœur, mais peu importe, je suis certaine que tu trouveras chaussure à ton pied, toi aussi.

Une émotion vive me transperce l'estomac. De toutes mes forces, je me retiens pour ne pas pleurer. Cette nouvelle attitude de ma mère est tellement soudaine que je ne sais pas si je me sens assez en sécurité pour recevoir ses paroles douces et maternelles. Ce que je sais, par contre, c'est que cela me fait un bien immense.

Avec la préparation de l'arrivée imminente de Bastian chez moi pour les vacances des Fêtes, mes rencontres avec Marjolaine, les recherches pour les articles de voyage, mes séances de physiothérapie et le temps passé à cogiter sur mes futurs projets littéraires avec Dylan, j'ai dû reporter ma rencontre de suivi avec Antoine au mois prochain. Je suis déçue, parce que depuis notre conversation au LOV Café, j'ai l'impression que l'expérience de cette année sabbatique a pris une

tournure beaucoup plus profonde et intéressante. C'est comme si j'étais passée à une vitesse grand « V » en ce qui a trait à la connaissance de moi. Du moins, c'est ce que je constate en observant mon tableau de rêves ce matin. Plusieurs photos et informations y ont été ajoutées, dont différentes régions et pays que j'ai vraiment envie de visiter. Pour l'instant, j'y ai collé des images d'un petit village de l'Andalousie, en Espagne, du lac Léman, en Suisse, d'un souk de Marrakech, au Maroc, de la librairie Lello, au Portugal, ainsi que celle de la majestueuse plaine centrale de l'Irlande. Je sais que ce n'est qu'un début !

Il y a aussi l'image du couple qui se tient par la main, un sac de voyage dans le dos, prêt pour l'exploration, que j'ai ajoutée à mon tableau, ainsi que celle d'une femme qui discute avec un groupe de personnes, le sourire aux lèvres. Lorsque j'observe le tout, je commence à ressentir une certaine vitalité à l'intérieur de moi, comme un élan de joie. J'ai l'impression que ma vie commence à se dessiner et à me ressembler. Bientôt, quatre mois se seront écoulés sur les douze qui sont prévus dans le plan. C'est incroyable comme je ne les ai pas vus passer ! Je dois dire que j'appréhende légèrement que la visite de Bastian me détourne de cette énergie nouvelle qui s'installe en moi. J'espère sincèrement que ce ne sera pas le cas.

Depuis près de trente minutes, je guette l'arrivée de l'autobus qui déposera Bastian chez moi pour deux semaines. Je suis arrivée d'avance pour me permettre de prendre le temps de me calmer, mais, de toute évidence, cette initiative n'a rien donné. Je me ronge frénétiquement les cuticules des doigts et cela doit faire quinze fois que je jette un œil à ma bouille dans le rétroviseur pour être certaine que mes cheveux sont soignés et que mon mascara n'a pas trop coulé. Il faut dire que la dernière fois que l'on s'est vus, c'était en octobre, lors de ce fameux week-end sur la montagne, à Mont-Tremblant. Je portais cet affreux t-shirt orange par-dessus mes vêtements. Je n'étais pas à mon meilleur, disons. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je pense à mon allure. Le but n'est certainement pas de séduire Bastian, mais bien de passer le temps des Fêtes entre amis !

Il fait plutôt froid aujourd'hui, en ce vingt-trois décembre, alors j'ai laissé le chauffage allumé dans mon camion. J'ai aussi activé les sièges chauffants. Je crois que je ferais mieux de les désactiver. J'ai les fesses qui commencent à transpirer. *Et si Bastian avait eu froid dans l'autobus ?* Bon, le voilà qui arrive. Cela met heureusement fin à ce dilemme complètement inutile et non pertinent. Je sors de la voiture

pour l'accueillir comme il se doit. Lorsqu'il m'aperçoit, son visage s'illumine.

— Élo ! s'exclame-t-il en me prenant dans ses bras. C'est bon de te voir.

Je suis certaine que malgré le froid hivernal, j'ai les joues rosies. Moi aussi, je suis vraiment heureuse de le voir, mais je m'abstiens de le lui dire. Je me contente de prendre son sac afin de le mettre dans le coffre.

— Alors, tu as fait bonne route, depuis Montréal ?

— Oui ! Et j'étais émerveillé de constater que plus nous roulions vers le nord, plus la neige devenait blanche. C'est beaucoup plus féérique ainsi !

J'approuve. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai choisi de m'installer ici. Je ne sais pas pourquoi j'aime autant les Laurentides. À bien y penser, j'ai l'impression que la vie ici y est plus douce. Peut-être que ce sont les montagnes et la nature qui m'apaisent ? Je ne sais pas trop. Je réalise soudainement que toutes les destinations que j'ai choisi de mettre sur mon tableau de rêves sont entourées de montagnes. Tiens, encore une nouvelle information sur ce qui me fait vibrer !

La route jusqu'au condo se déroule paisiblement. Bastian et moi discutons de tout et de rien. C'est agréable. Encore cette sensation d'être en compagnie d'un vieil ami. C'est comme si je me sentais « à la maison » avec lui. Tout est facile et fluide…

Une fois que nous sommes arrivés au condo, je lui présente mon bureau qui fera office de chambre d'amis pour lui durant les prochains jours. Je crois lire une pointe de déception traverser son regard. Peut-être avait-il l'attente de dormir avec moi, dans mon lit ? Rapidement, cette impression se dissipe, puisque je remarque qu'il est naturellement attiré vers mon tableau de rêves.

— Wow, c'est magnifique ! s'émerveille-t-il. Je vois que tu commences réellement à découvrir qui tu es et ce que tu as envie de faire de ta vie !

Il se retourne pour faire un pas vers moi. Hésitant, il prend mes mains dans les siennes et plante ses yeux dans les miens.

— Je suis sincèrement heureux pour toi, Éloïse.

Sa franchise me touche, puisque je peux la ressentir au plus profond de moi. Malgré cela, je retire doucement mes mains des siennes et me

dirige candidement vers la cuisine.

— Tu prendrais un gin tonique ?

Je ne peux pas commettre la même erreur qu'avec Nicholas. Avant qu'il ne se passe quoi que ce soit, je dois lui parler du volet « vie amoureuse » du plan. Mais pas ce soir, pas tout de suite. Je ne me sens pas prête.

J'ouvre un œil. Aïe, ma tête ! J'ai peut-être un peu trop abusé de l'alcool hier soir, lors du souper de la veille de Noël. D'abord, il y a eu le mousseux, puis le gin tonique, suivis du vin pendant le souper et, finalement, la crème irlandaise pour accompagner la belle bûche que j'ai moi-même cuisinée. À ce propos, elle était délicieuse. Tout le monde s'est régalé. Je n'étais pas peu fière ! Mais ce matin, je regrette amèrement de m'être laissé emporter par tout ce gras, ce sucre et, surtout, toutes ces boissons alcoolisées. J'ai l'estomac à l'envers en plus du crâne qui veut exploser. J'enfile ma robe de chambre et je me traîne les pieds jusqu'à la salle de bain pour prendre un comprimé. Bastian dort encore, le chanceux ! J'aurais aimé me prélasser plus longtemps dans mon lit moi aussi.

Je prépare du café pour mon invité tout en me repassant la soirée d'hier en mémoire. Pour commencer, Marianne et Dominic nous ont reçus comme des rois. Tout était parfait et l'ambiance était à la fête ! Mon père, sa conjointe et ma mère étaient tous trois présents pour l'occasion et, pour une rare fois, le malaise habituellement palpable n'était pas de la partie. Peut-être est-ce dû au fait que ma mère est plus douce, ces jours-ci ? Je n'en ai aucune idée, mais je ne m'en plaindrai certainement pas ! Il y avait également ce couple d'amis de ma sœur qui se sont joints à nous, alors avec les enfants de Marianne ainsi que Bastian et moi-même, nous étions onze. J'aime bien les soirées intimes. Cela me permet de prendre le temps de jaser avec tout un chacun, et c'est ce que j'ai fait allègrement. Laurence nous a manqué, par contre. Elle a préféré se joindre à sa famille, ce qui est tout à fait légitime. Nous avons insisté, Marianne et moi, pour qu'elle emporte deux tourtières et un pot de ketchup que nous avions confectionnés plus tôt ce mois-ci pour partager avec les siens. De cette façon, nous étions donc un peu tous réunis.

Tout le monde a été très accueillant avec Bastian qui, lui, s'est intégré tout naturellement aux miens. Même Sabrina, ma belle filleule d'amour, s'est entichée de lui. Je dois admettre que le fait de

l'observer ainsi, aussi doux, patient et attentionné avec elle, m'a permis de l'imaginer père, un jour. Je crois qu'il remplirait vraiment bien ce rôle. Sinon, nous avons mangé, ri, papoté et surtout beaucoup chanté au karaoké. Bastian m'a même dédié une chanson en allemand. Je n'ai pas compris ce que signifiaient les paroles, mais à la suite de sa prestation, Marianne m'a prise dans un coin pour me chuchoter qu'elle était certaine qu'il s'agissait d'une chanson d'amour. J'étais malheureusement trop dans le feu de l'action pour noter le titre. Qu'à cela ne tienne, je finirai bien par le lui demander !

J'ouvre le réfrigérateur. Zut, il n'y a plus de lait ! Je sais que Bastian aime bien prendre son café latté. Nous sommes le vingt-cinq décembre. Tout est fermé. Heureusement, j'en trouverai certainement au dépanneur du coin. Je me dirige donc vers ma chambre pour aller m'habiller. Au même moment, Bastian ouvre la porte de mon bureau.

— Bonjour, belle Canadienne. Joyeux Noël ! marmonne-t-il, encore un peu endormi.

Je m'approche de lui et je passe doucement une main sur son bras.

— Joyeux Noël, bel Allemand. Bien dormi ?

— Mouais… Sauf que j'ai un léger mal de tête, ce matin.

— Alors, on est deux ! Je t'ai préparé du café. Cependant, il n'y a plus de lait. J'allais justement sortir en chercher. Repose-toi, je ne serai pas longue.

Bastian se dirige lentement vers le salon et ouvre les rideaux. Il s'écrie :

— Oh, oh ! Je crois que tu vas avoir besoin de moi pour sortir d'ici !

— Comment ça ? dis-je en enfilant mon coton ouaté agencé avec mon pantalon de jogging.

— Je crois que ton déneigeur n'est pas encore passé. À voir l'amoncellement de neige qu'il y a devant l'entrée, je ne crois même pas que ton VUS puisse nous sortir de là. Je vais aller pelleter.

— Pas question ! m'opposé-je. Tu as mal à la tête et tu n'as même pas encore pris ton café. Repose-toi, je vais m'en occuper.

Bastian ne l'entend pas ainsi.

— J'insiste. Ne me dis pas que tu n'es pas heureuse de pouvoir profiter de la présence d'un homme galant sous ton toit ?

Sans que j'aie eu le temps de le retenir, ce dernier me rejoint déjà dans l'entrée pour enfiler sa combinaison de ski et chausser ses bottes d'hiver. Quinze minutes plus tard, le banc de neige a complètement disparu et ma voiture a eu le temps de se réchauffer. Je dois admettre qu'effectivement, c'est plutôt agréable d'avoir un homme qui me file un coup de main ! J'ouvre la portière de mon véhicule. Bastian me suit.

— Je viens avec toi ! Et, si tu me le permets, j'aimerais bien prendre le volant. C'est mon premier hiver québécois et le petit gamin en moi aimerait bien vivre l'expérience de conduite dans les rues enneigées. *Ich bitte Sie !* ajoute-t-il en me suppliant du regard.

— *Ja*, dis-je en allemand pour répondre à son « *Ich bitte Sie !* », qui signifie « Je t'en supplie ». Je lui cède ma place, et je fais le tour de la voiture pour m'installer sur le siège passager.

Malgré son excitation, Bastian roule prudemment. Je lui explique les rouages de la conduite hivernale. Il apprend vite, tellement qu'il se permet de glisser un peu dans les tournants. Mais pas assez pour nous mettre en danger, par contre, en homme responsable qu'il est. C'est beau de le voir ainsi émerveillé. Il s'amuse comme un enfant !

Depuis qu'il est arrivé, avant-hier, tout coule entre nous. Il me fait rire en me racontant plusieurs anecdotes qu'il vit depuis son arrivée à Montréal. Il me confie qu'il a tellement aimé la première poutine à laquelle il a goûté qu'il en a mangé pratiquement tous les jours depuis. Je l'ai taquiné en lui disant que j'avais remarqué, alors il s'est mis à paniquer. Pourtant, c'est un pur mensonge de ma part. La vérité, c'est qu'il a toujours cette incroyable silhouette athlétique, sans parler de son charme discret qui me fait toujours le même effet.

Une fois que nous sommes arrivés à destination, il m'ouvre la porte de la station-service. Je fais un pas en avant lorsqu'un homme sort et me bouscule. Merde. C'est Nicholas. Beau, comme toujours, avec un manteau de laine chic et de luxueux gants de cuir. Quant à Bastian et moi, nous ressemblons à deux enfants, avec nos tuques pleines de neige et la morve qui nous coule au nez.

— Tiens, tiens. Si ce n'est pas mademoiselle Éloïse. Joyeux Noël, me lance sèchement Nicholas, en dévisageant Bastian de la tête aux pieds. Tu ne me présentes pas à ton ami ?

— Bastian, je te présente Nicholas, dis-je, légèrement déstabilisée. Joyeux Noël à toi aussi.

Nicholas lui tend la main et la lui secoue fermement.

— Alors c'est lui, « Décembre », je suppose ? Tes jours sont comptés, mon homme ! Je ne sais pas si tu es au courant, mais il ne te reste que six jours, puisqu'au soir du 31 décembre, pouf ! Tu vas te faire éjecter de sa vie… Alors, profites-en bien ! Sur ce, je vous souhaite un bon temps des Fêtes à tous les deux !

Sans crier gare, Nicholas disparaît, nous laissant hébétés, Bastian et moi, sur le seuil de la porte d'entrée de la station-service. Bastian me regarde en fronçant les sourcils, confus.

— Mais veux-tu bien me dire de qui il s'agissait ? Et c'est quoi cette histoire de « Décembre » ?

Merde. Je suis dans la merde.

Cinq ! Quatre ! Trois ! Deux ! Un ! Bonne année ! s'écrie la foule compressée dans le resto-bar. Laurence se faufile à travers les gens pour me sauter au cou.

— Bonne année, ma belle amie d'amour ! me crie-t-elle dans l'oreille. Je te souhaite que tous tes rêves les plus fous se réalisent cette année !

Je lui flanque un gros baiser sonore sur la joue.

— À toi aussi, ma chérie ! Je te souhaite surtout de trouver un homme qui saura t'aimer vraiment. Tu le mérites tellement !

Bastian tapote l'épaule de Laurence, qui est maintenant pendue à moi. Malheureusement, les verres de vin qu'elle a bus lors de notre après-midi de confection de tourtières avec ma sœur n'ont pas été les seuls du mois. Elle a repris ses vieux plis. Elle m'a promis de redevenir sobre après les Fêtes. C'est donc son dernier soir de brosse. J'espère qu'elle tiendra sa promesse, cette fois.

— Attends ton tour, l'Allemand ! Déjà que tu m'as volé ma *chum* pendant tout le temps des vacances jusqu'à maintenant, tu mérites juste que je te fasse poireauter.

J'embrasse Laurence sur la tempe et je me détache tout doucement de son étreinte.

— Sois douce, ma Laulau. Je pense que tu as déjà assez bu, non ? Il sera bientôt temps de rentrer à la maison.

— Pas question ! Le *party* vient tout juste de commencer. Rentrez

ensemble, vous deux. Je vais me trouver de nouveaux amis. Hors de question que je tienne la chandelle encore ce soir, comme en Allemagne. Vous vous dévorez des yeux. Allez vous dévorer au condo ! Moi, je ne bouge pas d'ici !

Je n'ai pas le temps de placer un mot que Laurence est déjà repartie rejoindre Adélina sur la piste de danse, elle qui s'est jointe à nous pour fêter la nouvelle année. Je me retourne pour faire face à Bastian et je hausse les épaules, impuissante. Il place tendrement une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— Bonne année, belle Canadienne.

— Bonne année, bel Allemand.

La tension est palpable entre nous. Malgré tout, Bastian remet sa main dans sa poche de jeans.

— On rentre ? demande-t-il.

— Oui, réponds-je, soulagée d'échapper à cette foule en délire. Mais avant, laisse-moi m'assurer qu'Adélina va s'occuper de ramener Laurence en sécurité à la maison.

De retour au condo, Bastian et moi sommes bien installés, au chaud sous une couette, chacun à une extrémité du canapé. La dernière semaine a été mouvementée. À la suite de cette rencontre fortuite avec Nicholas, le matin de Noël, j'ai été dans l'obligation de tout expliquer à Bastian. Je lui ai même raconté mon aventure avec ce dernier, sans trop entrer dans les détails, bien sûr, pour ne pas le froisser. Il m'a écoutée attentivement, sans broncher. Ensuite, il m'a simplement prise dans ses bras, puis nous n'en avons plus reparlé. Bastian s'est tout bonnement contenté de faire comme si de rien n'était en partageant le quotidien avec moi, tout en me souhaitant bonne nuit tous les soirs, juste avant de se retirer sagement dans mon bureau. Pas une fois il n'a tenté quoi que ce soit.

Nous avons fait plusieurs activités. J'avais envie de lui rendre la pareille, puisqu'il avait été un guide extraordinaire lors de notre séjour dans son coin de pays. Étant limitée par ma cheville en rétablissement, je n'ai malheureusement pas pu dévaler les pentes de ski avec lui, mais je l'ai quand même accompagné. J'ai profité de ce moment pour lire un bon roman tout en sirotant un chocolat chaud dans le chalet. Ce fut la même chose pour notre après-midi de patin. Par contre, j'ai

pris le risque d'aller faire de la glissade sur tube avec lui. Heureusement, tout s'est bien déroulé. Il était ravi d'expérimenter quelques-unes de nos activités hivernales ! Nous nous sommes également rendus au spa. Disons qu'il était déçu de constater qu'ici, il n'y a pas de zone hammam. Donc, pas de nudité ! Peu importe, nous en avons bien rigolé. Et puis voilà, la semaine a passé. Tous les soirs, nous avons cuisiné ensemble, tout en discutant. Il a enfin pu me parler plus en détail de son expérience lors du séminaire *Here and Now,* en Floride, de l'été dernier. Il m'a appris que les organisateurs l'avaient approché pour qu'il devienne accompagnateur lors de prochaines cohortes, ce qu'il a accepté. Il y retournera donc pour une autre semaine, en février. J'ai bien envie d'y aller cette fois. Je me suis fait la promesse d'y réfléchir sérieusement. Je crois que cette expérience s'inscrirait bien dans mon plan.

Bastian me donne un gentil coup de pied, ce qui me sort de mes pensées.

— À quoi tu songes, Élo ?

— Je repensais à la semaine qui vient de passer. J'ai vraiment vécu de beaux moments avec toi, Bastian. Merci d'avoir eu le courage de demander à venir passer tes vacances ici.

Il me sourit timidement.

— J'ai vraiment apprécié ma semaine en ta compagnie, moi aussi. Voilà que nous sommes déjà le 1er janvier. Il est tard, on devrait peut-être aller se coucher.

— Tu as raison, dis-je en me levant péniblement. Je crois que j'ai un peu trop forcé ma cheville ce soir, en me trémoussant légèrement sur la piste de danse avec les amis.

— Attends, laisse-moi t'aider.

Bastian se lève précipitamment et passe son bras sous le mien. Nous marchons tranquillement vers la salle de bain, où nous faisons un arrêt pour nous brosser les dents. J'en profite également pour me démaquiller. J'observe mon reflet dans le miroir. Je constate que je suis cernée. Je me sens gênée, tout à coup, de me retrouver ainsi, devant mon ancien amant.

— *Du bist schön*, Éloïse.

Je me souviens parfaitement de ce que cela veut dire, puisqu'il m'a souvent répété ces mots, lorsque nous étions en Allemagne. Je ne peux

pas croire qu'il me trouve belle en ce moment. Je me sens fatiguée et handicapée. Il me semble que ce n'est pas particulièrement séduisant.

Une fois débarbouillé, Bastian repasse son bras sous le mien et me traîne ainsi jusque dans ma chambre. Doucement, il me dépose dans mon lit. Son visage est à deux pouces du mien. Mon rythme cardiaque s'accélère. Ce qu'il est beau, ce soir, à la lueur de ma petite lampe de chevet ! Je passe une main dans ses épais cheveux noirs et j'admire sans retenue ses longs cils, puis mon regard lorgne ses lèvres rouges et charnues. Je ressens son désir de m'embrasser, mais il se retient. J'apprécie cette délicatesse ; cependant, ce soir, c'est moi qui risque de flancher. Je le sens depuis tout à l'heure, lorsque nous étions dans ce resto-bar, pour souper. Je ne pouvais m'empêcher de le trouver parfait. Il était sympathique avec Adélina, taquin avec Laurence et tellement bienveillant avec moi. Ma main descend lentement vers sa nuque. Je l'attire tout doucement vers moi. Je ressens une légère hésitation de sa part, puis nos bouches se retrouvent enfin.

Ne pouvant plus se retenir une seconde de plus, Bastian embrasse mon visage ; mes paupières, mon nez, mes joues. Il descend tendrement la bretelle de ma camisole de nuit, puis embrasse sensuellement mon cou, descend ses lèvres sur mes épaules et caresse délicatement mes seins. Mon corps se souvient de lui et s'abandonne immédiatement dans les bras de celui avec qui je me sens profondément libre d'être qui je suis.

Journal d'Éloïse Roy
4 janvier, 11 h 15

« Capricorne : C'est la saison du Capricorne qui vient prendre sa place avec finesse et nous promet un mois sous les thèmes de l'accomplissement personnel et de l'aventure. »

Peu m'importe. Le mois sera froid, sans toi.

Le moteur tourne. Bastian me tient la main. Nous appréhendons tous les deux son départ imminent. Le terminus d'autobus est désert en cette journée glaciale de janvier.

Les trois derniers jours, nous les avons passés pratiquement au lit ou à écouter des films, lovés l'un contre l'autre, devant un feu de foyer. On se serait crus enveloppés dans une boule de Noël, comme si le monde à l'extérieur n'existait tout simplement plus. Nous avons ri et beaucoup parlé. Bastian insiste pour que je poursuive le plan. Il dit que c'est une chance unique et que notre relation ne doit pas me détourner de ce que j'ai choisi d'expérimenter. De son côté, il souhaite se concentrer sur ses études. Il ne lui reste qu'une seule session, et ensuite, il aura complété sa maîtrise en développement international et mondialisation. C'est mieux ainsi, pour nous deux, et je le sais. Mais en ce moment, je n'ai vraiment pas envie de le quitter. Je soupire en regardant le givre fondre sur le pare-brise de mon camion. Bastian pose ses doigts sur mon menton. Il me force gentiment à le regarder :

— Peut-être que l'on se reverra au séminaire *Here and Now* le mois prochain ? Sinon, on se donne rendez-vous en juin, tel que convenu. Tu es toujours d'accord avec cette décision ?

Je hoche la tête en signe d'approbation. Les larmes me montent aux yeux. Je serre fermement sa main.

— J'ai l'impression que depuis que l'on s'est rencontrés, on passe notre temps à se quitter. Il y a toujours un obstacle entre nous. J'aimerais tellement que les choses soient plus simples ! admets-je en éclatant en sanglots.

Bastian m'attire contre lui. Je dépose ma tête sur son épaule.

— Je le sais, ma belle Canadienne, je le sais. Mais j'ai la profonde certitude que nous sommes tous les deux sur le bon chemin. Nous devons simplement faire confiance à la vie. Oh, voilà mon bus. Hé,

regarde-moi.

Je m'exécute.

— Tu es précieuse pour moi, Élo, et tu occupes une place très spéciale dans mon cœur. Ne l'oublie jamais. Prends bien soin de toi.

Doucement, il dépose un baiser sur mes lèvres tout en essuyant les larmes sur mes joues, puis, la seconde d'après, il est parti. Je l'observe monter dans cet autobus qui l'emporte encore une fois loin de moi. Juste avant de disparaître, il m'envoie un dernier signe de la main. Je branle ma mitaine en guise d'au revoir. Il va cruellement me manquer. Je le sais. Je regarde l'heure sur le tableau de bord. Je dois y aller. Antoine m'attend pour luncher au LOV Café.

Maintenant de retour sur l'autoroute, j'éclate en sanglots. C'est ridicule. J'ai du mal à contenir mes plaintes. Tout ce que j'ai comme image en tête, c'est la première fois où j'ai quitté l'Allemagne, et Bastian, à l'aéroport de Munich. Je pleurais comme une Madeleine et j'étais dévastée d'avoir perdu mon manteau aux douanes. Je me souviens que, une fois arrivée dans l'avion, j'avais ouvert la lettre de ma marraine Francine qui me parlait d'amour. Elle m'avait écrit : « Fonce. Aime entièrement et passionnément, avec confiance. »

Je prends une grande respiration et, avec courage, je descends dans mon cœur pour ressentir réellement ce qui s'y passe. La réponse est claire : je suis profondément, passionnément et entièrement amoureuse de Bastian. Sauf que depuis le début, on dirait que notre histoire est impossible. C'est la raison pour laquelle je crois que je cherche à refouler mes sentiments. D'abord, il habite en Allemagne et moi, ici. Comment faire pour jumeler nos vies ? Ensuite, il y a eu la relation à distance, qui n'a pas fonctionné. Puis, on s'est tous les deux trompés. Est-ce que c'est réellement pardonnable ? Je me le demande bien. Il y a maintenant ce foutu plan. Et le fait que j'ai eu une aventure avec Nicholas. *C'est quoi, mon problème, merde !* dis-je tout haut en frappant sur mon volant. Bastian doit penser que je cherche juste à m'amuser. Pourquoi est-ce que mes relations ne peuvent pas s'empêcher de devenir si compliquées ?

J'entre dans le LOV Café. J'aurais dû venir plus tôt. Je me sens tellement bien ici. C'est drôle, j'ai l'étrange sensation d'être à la maison. C'est difficile à expliquer. C'est comme si je me trouve très exactement là où je dois être, en ce moment. Curieux. J'aperçois Antoine qui me fait un grand signe de la main. Je le rejoins.

— Oh, ça ne va pas, toi, qu'il me dit d'emblée.

Je regarde mon reflet dans le miroir situé derrière lui. C'est vrai que j'ai le visage décomposé.

— Ce n'est rien, réponds-je. Je suis vraiment heureuse de te revoir.

Je prends place devant lui. Tout de suite, je suis enveloppée par sa présence rassurante et compatissante. Plus important encore, je ne me sens pas jugée.

— Tu manges quelque chose ? demande-t-il.

— Je n'ai pas très faim. Je crois que je vais seulement prendre un chaï latté avec du lait d'avoine. Merci, c'est gentil.

Antoine fait signe à son employée de venir nous voir, puis il passe notre commande.

— Tu sais, Éloïse, tu peux me parler. J'en ai entendu, des choses, dans ma vie !

Justement. Antoine a vécu des choses tellement difficiles, en plus d'avoir subi de réelles pertes. Tout d'abord son père, puis son frère aîné, et finalement sa mère. C'est bête que je sois dans cet état pour un homme que j'aurai certainement la chance de revoir bientôt. Bastian n'est pas mort, il est seulement rentré à Montréal pour étudier.

— C'est ridicule, Antoine. Une simple et banale peine de cœur. C'est une histoire compliquée.

— Ça tombe bien puisque, comme tu sais, j'ai tout mon temps. Alors vas-y, je t'écoute.

Comment un homme que je connais à peine, qui pourrait pratiquement être mon père, peut-il être aussi gentil ? Il m'inspire confiance, alors je lui raconte mon histoire avec Bastian. Il m'écoute attentivement.

— Alors voilà, conclus-je. Je n'ai aucune idée de comment nous pourrions faire fonctionner cette relation.

Antoine marque une pause. Il fait tourner sa cuillère dans sa tasse à café. Un petit sourire en coin se dessine sur ses lèvres.

— Il étudie en quoi, ce jeune homme ?

— En développement international et mondialisation. Il termine sa maîtrise dans quelques mois.

— Hum, se contente-t-il de répondre. Et ce séminaire en Floride, le mois prochain, est-ce que ce ne serait pas le *Here and Now* ?

— Oui, c'est exactement ça ! Tu connais ?

— Je n'y ai jamais assisté, mais j'ai des amis qui l'ont fait et qui ont adoré leur expérience. Tu penses y aller ?

— Je crois bien que oui. Le but de cette année étant pour moi d'apprendre à me connaître, je pense donc que cette expérience pourrait être bénéfique. Qu'en penses-tu ?

Antoine se frotte la barbe avec le pouce et l'index. Je le trouve bien mystérieux.

— Mon séjour dans ce monastère, en Inde, a carrément changé ma vision de la vie. J'en pense donc que si c'est ce que tu sens que tu dois faire, alors oui, tu devrais y aller.

Je sonde mon cœur. Je crois que oui, je ressens qu'il me faut y aller. J'ai même deux laissez-passer qui sont encore valides pour y assister. Mais je veux être certaine, cette fois, avant de m'inscrire. Antoine me sort de mes pensées.

— Changement de sujet, as-tu trouvé ce que tu souhaites essayer comme stage ce mois-ci ?

Je lui fais non de la tête. Je me sens découragée. J'ai repoussé cette question durant les derniers jours pour profiter du temps que j'avais avec Bastian. De plus, j'avoue que je commence à me sentir étourdie par tous ces changements, et toutes ces rencontres. Je crois que je tiens quelque chose avec l'écriture et les voyages. J'ai toujours aussi cette forte envie de contribuer à ma société. Mais pour le moment, je ne sais pas quoi faire d'autre.

— Aurais-tu envie de faire un stage ici, avec moi ?

La confusion s'installe dans mon esprit. Un stage avec lui ? Mais… un stage de quoi ? Je m'empresse de lui poser la question.

— Un stage de gestion, qu'il me répond. Je pourrais t'apprendre tout ce qu'il y a à faire pour tenir un endroit comme celui-ci. Je serai présent tout le mois de janvier, parce que j'ai quelques trucs à régler à Montréal. Tu toucherais à plusieurs choses, dont le service à la clientèle, les ressources humaines, les fournitures et les achats, la cuisine et j'en passe. Et, le plus important, je t'apprendrais comment être la gardienne de l'énergie qu'il y a ici. Alors, qu'en dis-tu ?

Je ne sais pas quoi répondre. Jamais je n'aurais songé à ouvrir un café. J'avoue que je me sens intimidée. Je n'ai aucune expérience en restauration, ni en entrepreneuriat. Je lui confie mes appréhensions.

— Ce n'est pas justement ça, le but de cette année, d'explorer différents métiers ? me nargue-t-il.

— Oui, admets-je.

— Bien ! Alors je t'attends ici mercredi prochain, à 5 heures du matin. C'est bon pour toi ?

Je m'entends répondre que oui. Je suis dans le brouillard. Et s'il venait encore de m'hypnotiser ? Mais dans quoi est-ce que je viens de m'embarquer ?

Dylan sonne à ma porte. Je m'empresse d'aller lui ouvrir. Il fait un froid de canard, dehors. Nous avons convenu de poursuivre nos rencontres bimensuelles ensemble, afin de stimuler nos projets d'écriture. J'ai donc dit à Laurence que mon activité « passion » du mois de janvier serait encore celle-ci. Elle a catégoriquement refusé. J'ai persisté dans mon intention. Non seulement j'ai découvert que j'adore écrire, mais j'aime aussi beaucoup partager cette passion avec d'autres personnes, comme c'est le cas avec Dylan. Chaque semaine, nous nous envoyons nos textes et, lorsque nous nous rencontrons, nous échangeons nos impressions. Je ne peux pas ajouter d'autres activités dans mon horaire chargé. Dans trois jours, je commence un stage de cinq jours par semaine, au café.

— Salut, salut, Dylan ! Wow, j'adore ton *look* !

Dylan porte un manteau de laine vert, beige et blanc, stylé, avec un foulard agencé et un jeans délavé. Ses cheveux sont rasés court. Il les a nouvellement teints en blond. Il semble sortir tout droit d'un magazine de mode.

— Merci ! Je ne peux pas en dire autant de toi, par contre, avoue-t-il en me détaillant de la tête aux pieds.

Je m'esclaffe. C'est exactement ce que j'apprécie de mon nouvel ami. Il est vrai. Authentique. Avec lui, je sais que je vais toujours avoir l'heure juste.

— Oui, je sais. Depuis que Bastian est parti, j'avoue que je me laisse aller. Je vais me forcer pour notre prochaine rencontre, promis !

— Ouais, je te confirme que ça transparaît également dans ton écriture ! C'est quoi ce texte déprimant que tu m'as envoyé ?

— Je le trouvais beau, moi ! Tu es pas mal rude pour un dimanche matin.

Dylan prend place sur le tabouret de l'îlot de cuisine. Il attrape une banane dans mon bol à fruits et retire la pelure de celle-ci, avant d'en avaler une bouchée. Il poursuit sa critique, la bouche pleine.

— Pas mal ? Tu rigoles ! Tu as écrit mille mots qui ne cessent de répéter la même chose. L'amour est impossible, bla, bla, bla. L'amour fait mal, cette histoire est sans issue. Voyons, Élo, ressaisis-toi, ça presse !

Dommage qu'il soit gai. Il irait tellement bien avec Laurence ! Quoiqu'ils formeraient sans doute un couple beaucoup trop explosif. Parlant du loup, elle entre comme un coup de vent au condo sans frapper. Je lui avais pourtant dit d'arriver vers midi, question de nous laisser le temps, à Dylan et moi, de retravailler nos textes avant de bruncher. Elle enlève ses bottes, lance son manteau sur mon divan et nous rejoint au comptoir de cuisine.

— Salut, la compagnie ! Enfin, je te rencontre, Dylan. Enchantée, moi, c'est Laurence. Ou *drama queen*, pour les intimes.

— Enchanté, Laurence. Éloïse m'a beaucoup parlé de toi !

Ils se font la bise comme de bons vieux amis.

— Pareillement ! Bon, Élo, écoute-moi bien. J'ai pensé à ça et pas question que tu sautes l'activité « passion » du mois. C'est pourquoi tu vas m'accompagner un soir par semaine dans un bar country !

Dylan se lève du tabouret. Il est tout excité :

— Je peux venir avec vous ? J'ADORE la musique country !

— Certainement ! approuve Laurence. Plus on est de fous, plus on rit, comme on dit !

Mais qu'est-ce qui se passe chez moi ce matin ? Je m'interpose :

— Woah, les amis ! Je vous rappelle que la principale intéressée, c'est-à-dire moi, a carrément refusé d'ajouter une nouvelle activité à son horaire, ce mois-ci. De plus, il me semblait que tu avais décidé d'arrêter de boire, une fois les Fêtes terminées, Laurence Sirois. Ne compte pas sur moi pour t'accompagner dans un bar !

Laurence s'indigne. Dylan mange sa banane en nous observant, amusé.

— Premièrement, Éloïse Roy, j'ai tenu ma promesse. Je n'ai rien bu depuis le 1er janvier. Et deuxièmement, nous n'irons pas dans ce bar pour faire la fête, mais bien pour apprendre à danser !

— Hein ? m'exclamé-je, surprise. Danser quoi, le country ? On parle bien de danses en ligne avec des gens qui portent des jeans serrés, des chemises à carreaux, des chapeaux bruns laittes et des bottes de cowboy ?

Laurence hoche la tête. Je lève le menton.

— Parfait, mais à une condition, dis-je, défiante.

— Oui, et laquelle ?

— Tu m'accompagnes au séminaire *Here and Now* en Floride le mois prochain ! Tu te souviens, nous étions supposées y assister l'été passé, et à la dernière minute, j'ai tout annulé. Je dois utiliser les laissez-passer avant juin, et j'ai décidé que le moment était venu.

Laurence écarquille les yeux, puis les rapetisse en une expression de défi.

— Marché conclu ! s'exclame-t-elle. De toute façon, hors de question de te laisser aller dans une secte toute seule !

Dylan suspend la mastication de sa bouchée de banane.

— Veux-tu arrêter avec ça, Laurence, ce n'est pas une secte ! C'est simplement un séminaire de développement personnel. Alors, je peux compter sur toi ou pas ?

Laurence me tend la main, solennelle. Au même moment, Dylan avale enfin et se met à fredonner :

— *But don't tell my heart, my achy breaky heart, I just don't think he'd understand… And if you tell my heart, my achy breaky heart, he might blow up and kill this man… Ooh*[1] *!* J'ai TROP hâte d'aller danser avec vous ! s'exclame-t-il en tapant des mains alors que Laurence commence déjà à se trémousser le popotin.

C'est officiel. Les présenter l'un à l'autre était une *très* mauvaise idée.

Les yeux encore collés, je sonne à la porte du café. Il fait nuit dehors. Ce n'est pas normal de se réveiller à une heure pareille pour aller travailler. Encore moins en plein mois de janvier ! Antoine s'empresse de venir m'ouvrir. J'entre. Il referme prestement derrière

moi.

— Bienvenue, Éloïse, à ta première journée de stage ! Tu peux déposer ton manteau et tes bottes dans la salle des employés et venir nous rejoindre en cuisine, Pedro et moi.

Je dépose mes affaires dans l'arrière-boutique. C'est étrange d'être ici en pleine nuit, alors qu'il n'y a aucun client. Une musique douce enveloppe le café. C'est quand même agréable. Je mets mes espadrilles et je les rejoins en cuisine. Pedro, un sympathique Mexicain pas très grand et au teint basané, m'accueille chaleureusement en m'offrant une accolade, suivi d'Antoine qui me réserve le même traitement.

— Tous les matins, Pedro arrive ici très tôt pour faire cuire les muffins, biscuits, croissants, chocolatines, brownies et autres pâtisseries qu'il a préparés la veille, m'explique Antoine en me tendant un filet pour les cheveux, un tablier et une paire de gants de plastique. Aujourd'hui, nous allons passer la journée en cuisine, question que tu voies l'envers du décor.

— M. Antoine vient souvent me donner un coup de main le matin, lorsqu'il est de passage ici, ajoute Pedro avec un fort accent espagnol. C'est un homme bon, renchérit ce dernier en assenant à Antoine une tape amicale sur l'épaule.

Antoine pose la main sur son cœur, reconnaissant des paroles de Pedro. Il me tend ensuite un grand bol rempli de ce que je crois deviner être un mélange à biscuits. Mes préférés, si je ne me trompe pas.

— C'est le mélange des fameuses « galettes déjeuner », c'est ça, Pedro ? Celles avec les carottes, les dattes, les pacanes et les morceaux de chocolat noir ?

Pedro acquiesce d'un signe de tête.

— Il suffit de mettre de grosses cuillères à soupe de ce mélange sur cette grosse plaque. Ensuite, on la met au four !

L'ambiance est légère et agréable. J'observe Antoine. Il semble tellement zen. Aussitôt que certaines pâtisseries sont prêtes, il les dispose de manière très attentionnée dans les cloches de verre. Il nous répète que l'important, ce n'est pas ce qu'on fait, mais qui on est quand on le fait. Il dit que l'ingrédient secret, c'est d'être attentif au moment présent. Intéressant. Il s'informe de la famille de Pedro, fait quelques blagues, et lorsque les trois autres filles arrivent vers six heures, il les accueille toutes chaleureusement pour ensuite me les

présenter.

— Éloïse, je te présente Émilie, Julie et Marie-Ève. Mais je crois que tu les as déjà croisées ici.

Effectivement, ces visages me sont familiers. Antoine leur explique que ce mois-ci, je fais un stage de gestion avec lui. Alors, je serai présente et occuperai tous les postes, les uns après les autres. Elles me souhaitent la bienvenue. Une fois les présentations faites, je retourne à ma tâche.

À peine une heure plus tard, le café est déjà bondé. Les gens vont et viennent pour se chercher à déjeuner. Une fois le *rush* du matin passé, Antoine m'annonce qu'il est l'heure de la pause. La journée est ensoleillée. Il propose qu'on en profite pour aller marcher près du lac. Avec l'aide de la gentille Émilie, je me prépare moi-même mon chaï latté, puis un expresso pour Antoine. « Bien serré », qu'Émilie me confie.

— Est-ce que tu connais Antoine depuis longtemps ? qu'elle me demande.

— Non… En fait, on s'est rencontrés il y a deux mois. C'est bizarre, je sais, mais on dirait qu'il m'a tout de suite adoptée.

— Oh, ce n'est pas étrange, venant d'Antoine. Il passe son temps à aider tous les gens qu'il rencontre. Il a dû ressentir quelque chose de spécial pour toi.

Je ne sais pas trop comment interpréter ses paroles. Je scrute discrètement son visage. Il est impassible. Je la remercie pour son assistance et j'enfile mon manteau et mes bottes. Je me dirige vers Antoine, qui est déjà dehors à m'attendre patiemment.

Nous marchons en silence, tous les deux. Le soleil brille sur le lac gelé recouvert de neige blanche immaculée. C'est magnifique. Le temps est doux, ce qui est rare en cette période de l'année. Je brise le silence.

— Émilie m'a confié que tu aidais beaucoup de gens, lorsque tu es de passage ici. Est-ce que je peux te demander pourquoi tu as choisi de m'aider, moi ?

Antoine est songeur. Il se gratte la barbe.

— Tu te souviens que je t'ai dit qu'à dix-neuf ans, j'avais réalisé mon premier investissement immobilier en achetant la maison de l'une de mes clientes qui s'était prise d'affection pour le jeune homme que

j'étais, et qu'elle me l'avait vendue à rabais ?

Je hoche la tête.

— Eh bien, cette vieille femme a vu mon potentiel et a cru en moi, sans aucune autre raison apparente. Je la connaissais à peine. Je ne faisais que venir tondre sa pelouse ! Qui sait ce que je serais devenu si elle n'était pas intervenue. Lorsque je me suis retrouvé en Inde, j'avais tout ce que j'avais toujours voulu. L'argent, la réussite dans mes projets, du succès avec mes conquêtes, mais il y avait ce vide en dedans. Tout cela n'avait pas d'importance, au fond. Et je me suis souvenu de cette femme. De par sa seule présence, sa sensibilité et sa générosité, elle a assurément changé le cours de ma vie. Alors, depuis mon retour de ce voyage, je me suis fait la promesse d'en faire autant.

Il marque une pause. Je suis pendue à ses lèvres. Ce qu'Antoine me confie me touche tellement ! C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai choisi de faire le métier d'éducatrice spécialisée. Je voulais faire une différence dans la vie des gens. Cependant, je ne crois pas que c'est dans ce cadre que je m'épanouis réellement. Antoine poursuit :

— Alors, je me suis demandé ce qui me plaisait vraiment. Après de longues réflexions, j'ai réalisé que ce qui me faisait le plus vibrer, c'était de prendre un café et jaser avec les gens. Mais tu sais déjà tout ça. Ce que je veux te dire, Éloïse, c'est que j'ai vu un énorme potentiel en toi. Ta démarche me touche. Je te trouve courageuse. Mais j'ai aussi ressenti ce même vide. Comme un sentiment de déception face à la vie. J'ai tout simplement souhaité apprendre à mieux te connaître pour mieux comprendre qui tu es. Voilà pourquoi j'ai eu l'idée de t'offrir ce stage.

Je m'arrête brusquement de marcher. Voilà une crise de panique qui se pointe le bout du nez. Comme dans l'escalier de ce château, lors de mon voyage en Allemagne. J'ai de la difficulté à respirer. Antoine m'invite à m'asseoir sur le banc de parc à côté de nous. Il pose une main derrière mon dos.

— C'est ça, respire, Éloïse. Ça va aller, me rassure-t-il.

Tout se bouscule dans ma tête. La séparation de mes parents, mon père qui quitte la maison familiale, ma mère qui ne me parle plus et ne me touche pas, qui me semble d'une froideur cadavérique. Ma petite sœur qui compte sur moi, je me sens si seule et j'ai froid. Le vide, ce foutu vide. Et moi qui me sens comme une extraterrestre à l'école, comme s'il y avait un énorme mur entre moi et les autres. Je me sentais tellement perdue ! Puis, les déceptions amoureuses, la

souffrance des jeunes qui me détruit par en dedans, ce sentiment que la vie est si injuste et insipide ! Comment Antoine a-t-il pu deviner tout ça ?

Je vérifie la température de l'eau de mon bain. Elle est parfaite. J'allume des chandelles et je saupoudre la baignoire de sel d'Epsom. Mon corps est très fatigué. La semaine fut éreintante, mais oh combien enrichissante ! Grâce à Antoine, j'ai touché à tout, à commencer par la cuisine. Ensuite, j'ai eu un cours de barista avec Émilie. Puis, la journée de vendredi, j'ai passé les commandes aux fournisseurs. C'est beaucoup d'administration, la gestion d'un café ! Samedi matin, j'ai fait le service au comptoir avec Julie et finalement aujourd'hui, aux tables avec Marie-Ève. Je dois dire que c'est ce que j'ai préféré, bien que j'aie extrêmement mal aux pieds ! Je ne sais pas comment je vais faire pour aller danser du country demain soir. À suivre !

Je me glisse dans mon bain chaud et je ferme les yeux en me remémorant mon expérience de la semaine. J'ai hâte de noter toutes mes observations dans mon dossier ! Je découvre des parties de moi que je ne connaissais pas.

Premièrement, Antoine m'a fait remarquer que je possède un leadership naturel et que j'ai une grande facilité à m'adapter aux différentes personnalités. Je sais que j'ai pris la liberté de régler quelques soucis qui auraient pu dégénérer. Je pense à cette dame qui est revenue en beau fusil parce que nous avions oublié de mettre du lait dans son café. Tout de suite en la voyant, je me suis dit qu'elle avait certainement eu une mauvaise journée. J'ai donc pris le temps de lui parler et surtout, de l'écouter. Elle est repartie radoucie, avec un sac bien rempli de biscuits et de petites gâteries. Antoine m'a confié que c'est exactement ce qu'il souhaite donner aux clients du LOV Café : de l'amour, de la compassion, de la paix, de la joie et de la bonté. Ensuite, il y a eu cet accrochage entre Émilie et Julie. Je suis restée après la fermeture et j'ai pris le temps de jouer à la médiatrice entre les deux, afin que la situation puisse se régler dans l'harmonie. Mes années d'expérience en intervention de crise m'ont bien servi ! Sinon, je me suis promenée entre les tables pour faire des sourires aux clients et m'assurer que tout allait bien pour eux.

Deuxièmement, j'ai découvert que j'aime bien prendre en charge les choses. Cela me stimule énormément. J'ai naturellement envie d'en prendre plus. Finalement, j'ai beaucoup aimé avoir la vision d'ensemble de tout ce qu'il y a à faire. Peut-être qu'une partie de moi

est faite pour l'entrepreneuriat ? On verra…

Ce soir, je regrette que Bastian ne soit pas avec moi. Il me semble que j'aurais un million de choses à lui raconter. Je consulte mon cellulaire. Il ne m'a pas encore écrit. Peut-être qu'il est bien occupé avec ses études. J'ouvre Facebook. Tiens donc, Guillaume, mon premier béguin, m'a fait une demande d'amitié. J'appuie sur *Confirmer*. Voilà, nous sommes maintenant officiellement amis. Par curiosité, j'épie son profil. C'est son anniversaire le 25 janvier. Mes souvenirs étaient bons ! Son mur est tapissé de photos de sa fille, Stella. Aux dernières nouvelles, elle semble en pleine forme, si je me fie à cette photo qu'il a publiée hier. Tant mieux !

Je repense au plan. Je n'ai pas déniché de Capricorne pour « Janvier » ce mois-ci, mais c'est bientôt la saison du Verseau. Bastian m'a pratiquement imposé de poursuivre ma démarche, alors, c'est pourquoi j'appuie sur « Envoyer un message ».

> Salut, Guillaume ! Désolée d'avoir tardé à accepter ta demande d'amitié, j'ai été très occupée ces derniers temps. Bref, je constate que Stella va mieux. Tant mieux ! Au plaisir ☺ »

Il me répond presque aussitôt.

> Salut, Éloïse ! Pas de soucis, je comprends ! Oui, Stella va mieux, merci de t'informer ! ☺ Je sais que c'est dernière minute, mais es-tu libre demain ou mardi soir ? On pourrait peut-être aller souper ? Je suis sur du 5-2-2-5 en garde partagée. Je suis donc libre pour les deux prochains jours.

Je réfléchis. Demain soir, c'est le cours de danse country, mais mardi, je n'ai rien de prévu. Par contre, comme je recommence mon stage mercredi matin, je n'ai pas trop envie de prendre de rendez-vous mardi soir.

> Je ne suis pas libre, malheureusement. À moins que tu te joignes à mes amis et moi pour un cours de danse country demain soir ?

> J'ADORE le country. Laisse-moi savoir où vous allez et à quelle heure vous y serez, et je vous y rejoindrai avec plaisir !

> Super ! À demain !

Voilà, c'est fait. « Février » est déjà réglé.

Le bar country est bondé. C'est curieux, pour un lundi soir.

Semblerait-il que cette musique est très populaire auprès d'un bon nombre de personnes. Je porte un jeans Levi's bleu foncé que j'ai agencé avec une chemise à carreaux roses et blancs. Je me suis déniché des bottes blanches et un chapeau de cowboy blanc également, dans une friperie. Heureusement, parce que ces accessoires ne sont pas donnés ! J'ai fait de belles boucles dans mes longs cheveux châtains et appliqué un petit maquillage léger. Je dois dire que même si ce n'est pas du tout mon style, je me trouve assez jolie, en cowgirl.

J'espère que ma cheville tiendra le coup ce soir. Laurence m'a assuré que nous assisterions à un cours pour débutants. C'est mieux d'être le cas, parce que je n'ai aucune idée dans quoi je me suis embarquée ! Je me fraye un chemin à travers les gens pour me commander une bière au bar puisque Laurence, Dylan et Guillaume ne sont toujours pas arrivés. Je regarde autour de moi. Je dois admettre que l'ambiance est agréable. On dirait que tous les gens présents sont joyeux et il y a une énergie de camaraderie.

J'aperçois Guillaume au loin qui vient d'entrer. Il s'est, lui aussi, accoutré pour l'occasion, portant les accessoires traditionnels. *Sexy cowboy, quand même*, que je me dis, bien que Bastian occupe toute la place dans mon cœur. Je m'avance vers lui.

— Bonsoir, Guillaume !

— Éloïse ! Bonsoir ! J'avais peur de ne pas te trouver dans la foule. C'est vraiment bondé ! Je suis surpris.

— Oui, je me suis passé la même réflexion.

Un peu maladroitement, je lui fais la bise. C'est étrange de me retrouver avec lui ce soir, alors que cela doit bien faire quinze ans que l'on ne s'est pas fréquentés. Je crois que nous sommes mal à l'aise tous les deux. Par chance, Laurence et Dylan font leur arrivée.

— Hé ! Guillaume Sauvageau ! Ça fait longtemps ! s'exclame Laurence en l'embrassant chaleureusement. Tu te souviens, on marchait ensemble pour aller à l'école en première secondaire ?

Merveilleux, il semblerait que l'énergie extravertie de Laurence permette à Guillaume de se dérider, puisqu'il lui sourit à belles dents. J'accueille Dylan à mon tour et je fais les présentations. Ce dernier porte une chemise déboutonnée jusqu'au nombril, rentrée dans son jeans, ce qui met en évidence l'énorme boucle de sa ceinture. Il est très beau, ainsi, et il ne passe pas inaperçu. À peine entré, je le vois déjà faire de beaux sourires à quelques autres cowboys qui, si je ne m'abuse, le trouvent bien séduisant.

Une jolie brunette, toute menue, se positionne sur la scène, munie d'un micro-casque. La musique s'arrête un instant. Elle frappe dans ses mains et interpelle la foule.

— Le cours débute à l'instant ! J'inviterais tout le monde qui souhaite danser à se rassembler sur la piste. Allez ! C'est parti !

Laurence me tire par le bras pour m'entraîner au centre de la pièce. Au passage, elle me chuchote à l'oreille :

— Dis, tu crois que je pourrais te piquer « Février » ?

Je pouffe. Je le savais. Je l'ai vu tout de suite quand ils se sont salués.

En entrant dans le condo, je retire ces satanées bottes de cowboy de mes pieds. Je crois que j'ai pris un point trop petit. C'était les seules qu'il y avait à la friperie, alors je me suis dit que ce ne serait pas si grave si elles étaient un peu serrées. Erreur.

Je suis fière de moi, par contre, puisque je suis rentrée tôt. Il est à peine 21 h 30. Cette soirée m'a permis de faire un apprentissage important sur moi-même : je n'ai aucun, mais aucun talent pour la danse en ligne. J'ai passé l'entièreté du cours à foncer dans les participants autour de moi, parce que je ne tournais jamais du bon côté. Malgré la jovialité des gens présents, je crois qu'au bout d'un certain temps, la belle Ginette qui dansait à mes côtés en avait ras le bol de se faire piétiner. Ensuite, je me suis retrouvée carrément seule. Guillaume et Laurence dansaient ensemble sans même se soucier de moi, et Dylan s'est sauvé avec un certain Dan. Alors, avec mes pieds qui me suppliaient de les délivrer et la musique country qui commençait à m'irriter, j'ai choisi de m'en aller. Je crois même que ni Laurence ni Guillaume n'ont remarqué ma disparition. Tant mieux. Je suis sincèrement heureuse pour eux.

Mon cellulaire m'annonce un message texte entrant. Ce doit être Laurence qui me cherche. J'attrape mon téléphone et je suspends mon geste lorsque je vois le nom de Nicholas sur celui-ci. J'ouvre le message.

> Salut, es-tu occupée ? J'aimerais te parler.

Je m'assois sur mon canapé. Je ne sais pas trop quoi en penser. Il me semble que son ton est sec et froid, et si je me fie à son attitude de l'autre jour à la station-service, je crois que j'ai de bonnes raisons de

m'inquiéter. En même temps, Nicholas est un bon gars. Il a toujours été doux, gentil et respectueux envers moi. Et l'attirance physique était assurément présente, mais parfois, sans trop que l'on comprenne pourquoi, il manque ce petit je-ne-sais-quoi pour qu'une relation fonctionne.

Allô, Nicholas. Non, ça va. Tu veux que je t'appelle ?

Pas la peine, je suis devant chez toi. Je peux entrer ?

Je me lève et je pousse les rideaux pour observer par la fenêtre. Il y a effectivement une grosse camionnette noire en marche dans la rue en face de mon condo.

Bien sûr ! Pas de soucis, entre !

Je passe rapidement à la salle de bain, question d'ébouriffer un peu mes cheveux aplatis par mon chapeau. Il sonne. Je vais lui ouvrir. Je me demande bien ce qu'il a de si urgent à me dire.

Il entre. On se salue silencieusement d'un signe de tête. Je prends son manteau et je le mets délicatement sur un cintre avant de l'accrocher dans le garde-robe de l'entrée. Son parfum me chatouille les narines. Il porte ce soir une chemise noire ajustée, avec les manches roulées, et un beau pantalon propre gris. Il est à croquer. Il me suit dans la cuisine et s'assoit sur le tabouret de l'îlot.

— Je te sers quelque chose à boire ? Une bière sans alcool, peut-être, ou un gin tonique ? Oh, et il me reste un fond de vin blanc, si tu veux.

— Je veux bien un gin. Merci. Tu m'accompagnes ?

Je n'en ai pas très envie, mais je me dis qu'un verre d'alcool m'aidera sans doute à me détendre un peu. Sa présence ici me rend nerveuse. Je lui fais un sourire forcé et je sors deux verres de mon armoire, que je dépose devant moi. J'ouvre le frigo et j'en extrais une canette d'eau tonique, ainsi qu'une lime. Nicholas est toujours muet. Il se contente de m'observer, les mains jointes sous son menton, les coudes appuyés sur l'îlot. Je lui fais dos pour remplir les verres de glaçons. Je reviens face à lui. Toujours rien. Je me penche pour saisir la bouteille de gin. J'en verse une once dans chaque verre, que je remplis ensuite d'eau pétillante. Je coupe la lime en quartiers et j'en dépose un dans le liquide que je tends à Nicholas. Je lève ensuite le mien vers lui. Un autre signe de tête. Il en avale au moins la moitié d'un trait. Je prends une gorgée de ma boisson et je la dépose un peu trop brusquement sur le comptoir. Impatiente et légèrement irritée par son silence, je brise la glace :

— Nicholas, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai contracté l'herpès génital.

Je ressaisis mon verre et j'avale trois autres gorgées.

— On passe au salon ? dis-je, complètement décontenancée par cette bombe qu'il vient de me lancer.

Les pensées se bousculent dans mon esprit. Bien sûr, nous nous sommes toujours protégés, alors je ne crois pas qu'il y ait de danger. Mais j'y pense, est-ce qu'il croit que c'est moi qui l'ai contaminé ?

— Nicholas, écoute, le dernier test que j'ai passé remonte à la fin du printemps dernier. Tout était beau de mon côté. Et depuis ce temps, tu es le seul partenaire que j'ai eu. Enfin, du printemps à l'automne, avoué-je en pensant à mes récentes nuits d'amour avec Bastian.

Il se redresse sur le canapé et se racle la gorge.

— Oui, je sais. Enfin, ce que je veux dire, c'est que je sais que ça ne vient pas de toi, puisque j'étais déjà infecté avant de te fréquenter.

Je fronce les sourcils.

— Mais je te rassure, je ne le savais pas ! s'empresse-t-il d'ajouter. Je croyais que ces petits boutons que j'avais à l'occasion étaient des poils incarnés, à cause du rasage, tu sais.

Je tente de me remémorer nos ébats. Il y a bel et bien eu ce soir de… fellation intense. Merde, et si j'étais atteinte et que j'avais transmis cette maladie à Bastian ? Le soir du jour de l'An, lorsqu'il m'a déposée dans mon lit, nous ne nous sommes pas protégés. Je n'avais pas prévu le coup et lui non plus, alors nous n'avions pas de préservatifs. Le lendemain, nous sommes passés à la pharmacie pour s'équiper. Mais il suffit d'une fois. Merde ! Je dois impérativement consulter. Je cale mon gin et je me lève d'un bond.

— Super ! Eh bien… merci d'être passé.

Il ne bouge pas d'un poil. Il semble désemparé. De toute évidence, il n'est pas prêt à s'en aller. Je me rassois tranquillement. Il me jette un regard impuissant. Je suis forcée d'admettre que peu importe l'émotion qui traverse ses traits, il reste toujours aussi séduisant.

— Éloïse, je suis sincèrement désolé. Je te jure que je n'en avais aucune idée. C'est certainement mon ex qui m'a transmis la maladie. Je lui en veux tellement ! Maintenant, je suis pogné avec cette

cochonnerie pour le reste de ma vie. Bien sûr, il existe des médicaments qui atténuent les symptômes, mais ça reste que je serai toujours à risque de transmettre la maladie. Bref. Je m'éloigne, mais ce que je voulais te dire, c'est que si tu l'as, toi aussi, eh bien, je ne te rejetterai pas.

J'ai du mal à comprendre ce qu'il essaie de me dire. Je tourne légèrement la tête et pose l'index sur ma bouche. Je plisse les yeux. Il poursuit :

— Éloïse, j'ai vraiment aimé nos moments passés ensemble. Et je suis désolé de ma réaction lorsque tu m'as annoncé que j'étais « Novembre ». Lorsque je t'ai croisée avec ce… mec, j'ai été vraiment jaloux. C'est à ce moment que j'ai compris que j'avais de réels sentiments pour toi.

Je suis touchée par ses aveux. N'empêche que je me retrouve dans une situation vraiment délicate. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de lui dire la cruelle vérité.

— Nicholas, je vais être honnête avec toi. Je suis vraiment flattée par tes mots. Tu es un homme extraordinaire, beau comme un dieu, attentionné, doux et respectueux. Mais j'ai réalisé dernièrement que mon cœur était pris. Bien avant de te rencontrer. Et, crois-le ou non, moi non plus, je ne le savais pas. Je n'ai vraiment pas joué avec toi. Je ressentais une sincère et même forte attirance pour toi. Si ça peut te rassurer, tu es le seul homme avec qui j'ai partagé mon intimité dans le cadre du plan.

Les épaules de Nicholas s'affaissent. Il se lève tranquillement avant d'ajouter :

— Bon, eh bien… Je crois que je n'ai plus rien à faire ici. Je te souhaite d'être heureuse, avec ce mec. Et j'espère pour toi que tu seras OK, conclut-il en pointant mon pubis.

Je m'approche de lui pour lui faire une grosse accolade.

— Tu trouveras la bonne, toi aussi. Tu le mérites vraiment. Et elle sera chanceuse d'être avec un homme tel que toi.

C'est ainsi que Nicholas quitte mon appartement. Quel dommage ! Il était si attachant !

---

1. « *Achy Breaky Heart »,* sur l'album *Some Gave All,* par Billy Ray Cyrus, 1992.

Journal d'Éloïse Roy
2 février, 22 h 50

« Verseau : Qui dit Verseau dit créativité, authenticité et libération. »

Les étoiles de mon ciel s'illuminent peut-être… Enfin !

Les dernières semaines du mois de janvier sont passées en coup de vent. Me voilà déjà en train de finaliser ma valise, puisque je m'envole pour Orlando, en Floride, tôt demain matin. Les amis viennent tout juste de partir, sauf Laurence, qui est présentement sous la douche.

Ce soir, j'ai eu envie de célébrer. C'est pourquoi j'ai invité toutes les personnes chères à mon cœur à se rassembler chez moi, avant mon départ. Il y avait bien sûr Laurence et Guillaume, qui sont présentement en pleine lune de miel, ainsi que Dylan, Adélina, Marianne et Antoine. Curieusement, ce dernier, malgré la différence d'âge qui le sépare du reste du groupe, s'est tout naturellement intégré. Je dirais même qu'il fut la vedette de la soirée ! Ma sœur Marianne et lui ont vraiment beaucoup jasé. J'ai hâte qu'elle me raconte comment elle l'a trouvé. Il va me manquer. Lui aussi prend l'avion dans quelques jours pour aller passer un mois à Alicante, une jolie petite ville située dans le sud-est de l'Espagne, au bord de la mer Méditerranée. Il tient un autre LOV Café là-bas, le chanceux !

Justement, c'est Marianne qui m'appelle. Je savais qu'elle ne pourrait pas s'en empêcher !

— Allô ?

— Salut, la sœur ! Je sais que tu dois être en train de finaliser tes bagages, mais je voulais juste prendre deux minutes pour te parler d'Antoine.

— Je m'en doutais. Alors, comment tu l'as trouvé ?

— Honnêtement, wow ! Je t'avoue qu'au départ, j'étais un peu craintive. Non mais avoue que c'est un peu soudain, tout ça ! Tu le rencontres une fois, puis il te propose ce stage de gestion. J'avais donc quelques appréhensions. Bah, je vais te le dire, je pensais que c'était le type d'homme à vouloir se taper une petite jeune dans ton genre.

— Je sais bien ! Je te connais assez pour savoir comment tu réfléchis, la sœur. Et alors ?

— Alors, je me suis complètement trompée ! Il est vraiment humain, bienveillant et pas du tout déplacé. Son bagage de vie est impressionnant, et malgré cela, il est super humble et accessible. Non, vraiment, c'est mon coup de cœur de la soirée ! Il m'a confié que tu poursuivras ton stage encore quelque temps ?

En effet. À la suite de cette expérience, j'ai vraiment eu la piqûre pour la gestion. Alors, à mon retour de Floride, je serai accompagnée d'une amie d'Antoine, Chantal, la femme qui s'occupe de superviser les LOV Café de Sainte-Agathe-des-Monts et Montréal. J'ai tellement hâte ! Non seulement j'en apprends énormément sur moi, mais j'ai également l'impression de me révéler à travers ce stage.

— Oui, et j'ai bien hâte de passer du temps au LOV Café de Montréal. Antoine m'a proposé de me payer, mais j'ai refusé. J'insiste pour que cette expérience demeure un stage non rémunéré. Je préfère garder la porte ouverte si jamais autre chose venait à se présenter. Je dois t'avouer que je trippe vraiment !

— Ahh… Je suis tellement contente pour toi, la sœur ! Enfin, on dirait bien que le vent tourne de ton côté. Ah, et une dernière chose, parce qu'on n'a pas trop eu le temps de se jaser : des nouvelles de Bastian ?

— Pas vraiment, non. Je lui ai écrit pour lui dire que j'assisterai au séminaire. Il m'a simplement répondu qu'il était vraiment heureux et qu'il avait très hâte de me voir. Je crois qu'il tient réellement à me laisser l'espace nécessaire pour que je vive ce que j'ai à vivre. En tous les cas, c'est ce que je me dis.

— C'est super, ça ! Alors, bon voyage, amuse-toi. J'ai vraiment hâte que tu me racontes tout à ton retour ! As-tu une idée de ce qui va se passer dans ta semaine ?

— Pas vraiment, non. J'en ai parlé un peu avec Diane et Bastian, mais ils sont tous les deux restés évasifs. Ils m'ont dit que je devais vivre l'expérience totale et que s'ils m'en dévoilaient trop, ça allait nourrir inutilement mon mental… ou quelque chose dans le genre. Alors, je me lance dans le vide ! Bon, je dois te laisser, Mari, sinon je vais manquer de temps. Je t'aime ! Et embrasse les cocos pour moi !

— Parfait ! Bisous, bye !

Je raccroche. Au même moment, Laurence entre dans ma chambre, une serviette enroulée autour du corps et une autre sur la tête.

— Tu as bien vérifié la réservation de l'hôtel, cette fois, hein ? Je ne

voudrais surtout pas qu'on se fasse avoir encore, comme en Allemagne, tu te souviens ?

Si je me souviens ? Clairement, oui. Laurence m'avait fait une crise de nerfs. C'est finalement Bastian qui nous avait trouvé un logement pour la nuit.

— T'inquiète, ma chérie. Pas question que je me fasse passer un autre savon par nulle autre que ma *drama queen* en chef ! Allez, va te coucher la tête tranquille. On se lève tôt demain matin.

Dès que je sors de l'avion, la chaleur et le soleil de la Floride me font un bien fou ! Je me félicite d'avoir décidé de venir ici en février. Laurence s'inquiète déjà des possibles coups de soleil sur sa peau fragile de rousse, mais je la rassure en lui disant que nous passerons le plus clair de nos journées enfermées dans la salle de conférences de l'hôtel où se tient le séminaire.

En moins de deux, nous récupérons nos valises et trouvons un taxi qui nous mène au Hilton Orlando Resort. En arrivant sur les lieux, je suis éblouie par les palmiers et la végétation luxuriante qui agrémentent l'entrée de l'hôtel.

— Wow, c'est beau, hein ? dis-je en donnant un coup de coude à Laurence.

— Oui, super. Mais j'ai faim !

Bon, voilà qu'elle recommence avec ses exigences. J'espère vraiment que ce séminaire lui permettra de s'adoucir un peu !

— Je te propose qu'on dépose nos valises à la chambre, puis on trouvera un resto pour aller souper. Qu'en penses-tu ? À moins que tu ne veuilles traîner tes bagages avec toi ?

— Non, tu as raison, grommelle Laurence en extirpant difficilement ma grosse valise du coffre de la voiture de taxi. Au prix qu'il vient de nous demander, il aurait pu sortir nos bagages ! Ben non… pas de danger !

J'espère que notre chauffeur ne comprend pas le français. Les portes automatiques s'ouvrent devant nous, nous dévoilant un hall d'entrée vitré et majestueux qui fourmille de gens d'un peu partout à travers le monde.

— Tu réalises, Lau ? Nous serons cinq cents personnes cette semaine, de différentes nationalités, à assister à ce séminaire. C'est incroyable,

n'est-ce pas ?

Je suis émerveillée. Quelle belle occasion de découvrir d'autres mœurs et cultures ! Une jolie blonde au bronzage parfaitement doré et au sourire d'une blancheur éclatante nous accueille au comptoir. Enthousiaste, elle nous remet la carte magnétique de notre chambre et nous explique, en anglais bien sûr, que nous devons nous présenter le lendemain matin dans le corridor devant la salle de conférences, afin de récupérer nos laissez-passer pour le séminaire. Laurence lui demande, dans un anglais rouillé, s'il y a des restaurants à distance de marche où nous pourrions aller souper.

— *Yes, m'mam. There's a restaurant called Applebee's nearby, about 500 meters away. Or, of course, there's the hotel restaurant…*

Laurence me regarde.

— J'ai envie de marcher. Ça te tente, l'Applebee's ? demande-t-elle.

— Je croyais que tu étais affamée.

— Je le suis. Mais après tout ce temps passé assise dans l'avion, il me semble que ça me ferait du bien de me dégourdir les jambes.

Notre chambre est un peu décevante. Il y a deux grands lits qui semblent confortables, sinon les murs sont beiges et le tapis aussi. Par chance, elle est située au sixième étage, donc nous jouissons d'une vue magnifique sur les nombreuses piscines extérieures, ainsi que sur la ville.

— Allez ! On va manger ! ordonne Laurence.

Maintenant que nous sommes dans la chambre, je n'ai qu'une envie : prendre une douche. À cause de l'air recyclé dans l'avion, j'ai l'impression d'avoir la peau grasse et les cheveux sales. Je me sens négligée. Cependant, à voir le visage exaspéré de Laurence, je crois que je n'ai pas le luxe de négocier. Alors, je la suis sans broncher.

La terrasse du restaurant est bondée. Dommage, j'aurais aimé jouir de l'air chaud et humide de la Floride. Nous patientons dans la file d'attente lorsque Laurence me donne un coup de coude dans les côtes. Elle se penche vers moi :

— Ce ne serait pas Bastian, là-bas ?

Je me tourne dans la direction qu'elle m'indique. Effectivement, il s'agit bien de Bastian, entouré de magnifiques créatures. Mon sang se fige dans mes veines. Ils doivent être six à leur table. Mis à part

Bastian, il n'y a qu'un seul autre homme, beaucoup plus âgé, si je me fie à ses cheveux et sa barbe blanche. Par contre, les quatre autres… beautés semblent avoir mon âge, ou être un peu plus jeunes. Bastian rit aux éclats avec une resplendissante blonde au teint bronzé qui ressemble à une Finlandaise. Je prends la main de Laurence et je la serre très – peut-être même trop – fort.

— On s'en va d'ici, Laurence, paniqué-je.

— Non, pas question ! De un, j'ai beaucoup trop faim, et de deux, tu ne m'avais pas dit que Bastian serait accompagnateur lors du séminaire ?

Je fais oui de la tête, sans toutefois pouvoir lâcher des yeux l'homme que j'aime, qui s'amuse avec cette autre fille.

— Éloïse Roy, regarde-moi ! C'est vrai que ces filles sont… sont… pas pires, mais toi, tu es la plus belle d'entre toutes ! Alors, cesse de te morfondre. Nous allons nous asseoir à notre table et commander. Ensuite, tu iras lui dire bonjour.

— Es-tu folle ? m'objecté-je. J'ai l'air d'un épouvantail ! Je voulais prendre une douche aussi, mais, comme d'habitude, tu m'as mis de la pression !

Laurence lâche ma main et croise les bras.

— Heu… Ce n'est quand même pas de ma faute si on croise Bastian ce soir ! Bon, ça suffit, viens-t'en, notre table est prête !

J'ai beau me tordre le cou dans tous les sens, de l'intérieur, je ne vois pas la table de Bastian. Je me ronge les cuticules des doigts frénétiquement. Je suis obsédée par cette photo que j'ai prise dans ma tête de cette fille parfaite et de lui, qui a le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Laurence regarde le menu.

— Ouach ! Il n'y a que de la restauration rapide. Des rondelles d'oignon par-ci, des bâtonnets de fromage par-là, des burgers, des ailes de poulet…

— Nous sommes aux États-Unis, Laurence. Le plat national ici, c'est le burger ! dis-je, en ayant les yeux tout le tour de la tête.

— Bah, je m'en fous. J'ai juste trop faim. Je vais prendre leur plat national avec des frites. Toi ?

— Moi, je ne mange pas. Je vais boire de l'eau. Tu as vu la fille avec qui il parle ? Elle est toute mince. J'ai l'air d'une grosse patate à côté.

— Franchement, Élo, mais de quoi tu parles ? Tu as un corps de rêve et tu le sais ! En plus, tu n'as même pas besoin de t'entraîner ! Arrête de te comparer, ça ne mène à rien.

— Je te signale, Laurence Sirois, que lorsque c'est toi qui se pointes chez nous, l'estime dans les talons, je suis toujours là pour t'écouter. Alors ce soir, c'est à mon tour de chialer ! Endure !

Laurence soupire bruyamment.

— La semaine va être longue ! dit-elle en levant les yeux au ciel.

Je suis réveillée depuis 5 heures ce matin et je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. Lorsque nous sommes sorties du restaurant hier, évidemment, Bastian était parti. J'ai eu beau regarder partout en rentrant à l'hôtel, aucune trace de lui. Quand nous sommes arrivées à la chambre, Laurence n'en pouvait plus de me voir paniquer. Elle m'a pratiquement piqué mon téléphone dans mon sac lorsque j'avais le dos tourné pour lui écrire un texto à ma place. Par chance, je suis sortie de la douche à temps. Pas question d'avoir l'air d'une fille désespérée !

Alors, ce matin, j'ai pris le temps de me préparer. Je me suis lavée pour une seconde fois, j'ai bouclé mes cheveux, je me suis fait un beau petit maquillage léger et je porte une jolie robe longue, fleurie. Mis à part le fait que j'ai la peau blanche comme une pinte de lait, je me sens beaucoup mieux dans ma peau qu'hier soir. Je suis prête pour affronter ma journée ! Laurence, quant à elle, est encore sous la douche. Je frappe à la porte et je m'écrie :

— Je descends prendre mon petit-déjeuner ! Tu viens me rejoindre quand tu es prête, d'accord ?

C'est à mon tour d'avoir vraiment faim, ce matin, puisqu'hier, je n'ai pratiquement rien avalé, si ce n'est une frite de patate douce et deux ou trois bâtonnets de céleri mous qui étaient servis en accompagnement avec les six ailes de poulet que Laurence m'a finalement commandées.

Au moment où j'entre dans le grand restaurant de l'hôtel, j'aperçois Bastian qui en sort par l'autre extrémité, accompagné du même groupe de filles qu'hier soir. Ma bonne humeur du matin s'évapore aussitôt. Malgré tout, je me dirige vers le buffet, l'appétit encore soudainement coupé. J'opte donc pour une salade de fruits et un smoothie. Je m'installe près d'une fenêtre pour admirer la vue sur les

jardins. C'est magnifique. J'essaie de me détendre, mais en vain. Je me sens fébrile d'entamer ces cinq jours de séminaire et surtout, préoccupée par le fait que Bastian soit encore entouré de ces beautés.

Après que j'ai picoré quelques fruits et bu le tiers de ma boisson, Laurence se joint finalement à moi. Elle a les cheveux encore mouillés. Sans même lui dire bonjour, je l'informe de ce dont je viens d'être témoin. Mon amie inspire et expire bruyamment.

— Pourquoi tu ne lui écris pas ? Tu sais, quelque chose du genre : « Coucou Bastian, je suis arrivée ! »

— Parce que. C'est à lui de m'écrire. Et rien. *Nada*. Pourtant, il doit se douter que je suis là !

Je regarde l'heure sur mon cellulaire. Il est temps d'y aller. J'ordonne à Laurence de m'accompagner.

— Mais j'ai à peine eu le temps de manger ! s'objecte-t-elle.

— C'était à toi de te dépêcher ! Allez, viens ! que je lui ordonne en la tirant par le bras.

Laurence prend une dernière bouchée de sa tartine à toute vitesse et trottine derrière moi. Une fois dans le grand hall, nous apercevons les longues tables d'inscription qui y sont installées. Plusieurs personnes font déjà la file pour récupérer leur laissez-passer. De façon à accélérer le processus, j'imagine, des pancartes indiquant les lettres de l'alphabet regroupées sont bien en vue derrière chaque table. Par chance, les « R » et les « S » sont ensemble. Nous nous positionnons dans cette file. Laurence se racle la gorge.

— Ce ne serait pas la blonde d'hier, celle qui parlait avec Bastian, qui prend nos inscriptions ?

En effet, c'est elle. Merde. Je vais être obligée de lui parler. Je m'étire le cou pour regarder les autres membres du comité d'accueil. J'aperçois Bastian à l'autre bout complètement, dans les « A à D ». J'en déduis alors qu'ils font tous les deux partie du même groupe d'accompagnateurs. Je dois admettre que ça me soulage un peu. Sans doute que je m'énerve pour rien, au fond.

Miss Finlande nous accueille d'un sourire ravissant. J'ai beau chercher, je ne lui trouve aucun défaut physique apparent. Jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche pour nous demander nos noms. Elle a la voix la plus nasillarde que je n'ai jamais entendue de ma vie ! Elle nous remet nos cocardes, ainsi qu'une paire d'écouteurs portatifs munis

d'une petite boîte noire que l'on doit accrocher à nos vêtements. Elle nous explique qu'une traduction simultanée de l'anglais est offerte dans quatre autres langues, soit l'espagnol, le mandarin, l'arabe et le français. Je constate qu'ils sont très bien organisés. C'est rassurant. Elle termine ses explications en nous remettant également un sac de tissu sur lequel est imprimé le logo *Here and Now*, qui contient un classeur à anneaux, un cahier de notes, une bouteille d'eau et un crayon. Elle nous invite ensuite à nous rendre dans la salle de conférences. Nous la remercions, puis nous nous dirigeons vers la salle, ce qui nous oblige à passer tout près de la table de Bastian. J'hésite, mais, prise d'une impulsion, je lui gratouille l'épaule au passage, malgré le fait qu'il soit occupé à discuter avec des participants, ce qui détourne momentanément son attention vers moi. Lorsqu'il m'aperçoit, son visage s'illumine. Malgré cela, il se contente de me saluer simplement de la main, avant de se concentrer sur sa tâche. Je suis déçue. J'aurais aimé qu'il se lève pour m'embrasser.

La matinée a été particulièrement enrichissante. Nous avons rencontré le grand leader de ce séminaire, Henry Porter, qui est venu nous présenter une conférence sur son vécu. Après avoir passé plusieurs semaines dans une espèce d'incubateur, sans lumière, sans bruit et sans parler ni voir personne, il a eu une épiphanie. Il a pris conscience que les pensées qui obsèdent notre mental peuvent être domptées et que la réelle vitalité réside dans le moment présent. Ce qui m'a fait penser au livre *Le pouvoir du moment présent*, d'Eckhart Tolle, que j'ai lu l'été dernier, un ouvrage que Diane m'a chaudement recommandé. J'aurais aimé qu'elle soit ici, d'ailleurs, mais elle et son bel Arno sont actuellement en voyage d'amoureux en Espagne. C'est ce qu'elle m'a dit dans sa réponse à mon courriel dans lequel je l'informais que j'avais décidé de venir ici.

Ensuite, nous avons eu une pause pour luncher. J'ai eu beau chercher, je n'ai pas croisé Bastian dans le restaurant ce midi. Affamée, j'ai tout de même dévoré mon assiette de pâtes à l'italienne.

Contre toute attente, Laurence a beaucoup aimé la conférence de ce matin. Elle est même très enthousiaste à l'idée de faire les exercices de cet après-midi. On nous a divisés en sous-groupes de vingt personnes. Nous attendons actuellement notre accompagnateur.

— Ce serait trop génial que ce soit Bastian ! confié-je à Laurence.

— Je ne voudrais pas péter ta bulle, Élo, mais je crois que nous

sommes regroupés par nationalité. Regarde autour de toi. Nous sommes tous des Québécois. Logiquement, Bastian doit être jumelé avec un groupe d'Allemands.

Pour appuyer la théorie de Laurence, c'est effectivement une petite brune, toute menue, qui doit avoir dans les trente ans, tout au plus, qui nous rejoint.

— Bonjour à tous ! Je m'appelle Kim. C'est moi qui serai votre accompagnatrice cet après-midi. Je vous invite à consulter la page 13 de votre classeur. L'exercice que nous allons faire est détaillé dans cette page.

Bonne élève, je m'exécute. À la page indiquée, je trouve une liste de dix affirmations. La première est la suivante : « Je suis heureux(se) d'être qui je suis. » Je ne comprends pas trop de quoi il s'agit. Sans que j'aie le temps d'y penser plus longuement, Kim nous explique qu'il nous faut nous mettre deux par deux, idéalement avec quelqu'un que nous ne connaissons pas, et que nous devons nous asseoir l'un face à l'autre, nous regarder dans les yeux et dire les affirmations une à une, jusqu'à ce que nous ne ressentions plus aucune gêne, retenue ou quelconque résistance. L'idée est d'arriver à dire ces phrases tout haut, sans qu'aucune pensée vienne interférer. Sans autre préambule, Kim déclare l'exercice comme étant commencé.

Laurence se lève et va directement rejoindre une fille de notre âge qui semble bien sympathique. De mon côté, un homme d'un certain âge m'approche et me demande s'il peut faire l'exercice avec moi. Bien sûr, j'accepte volontiers. Il installe une chaise et s'assoit face à moi. Il propose de commencer. Tout ce que j'ai à faire, pour le moment, et selon les consignes de Kim, c'est de le regarder dans les yeux et de l'écouter. Je ne dois, en aucun cas, parler. L'homme, dont je ne connais même pas le prénom, commence par la première affirmation. Il se concentre, plante ses yeux dans les miens et prend une grande respiration. Il se lance :

— « Je suis heureux d'être qui je suis. » Désolé, je ne le sens pas. Je vais recommencer.

Il marque une pause. Je reste muette et je le regarde sans broncher. Je n'ai rien d'autre à faire, alors je détaille les traits de son visage. Il a des taches brunes, de vieillissement, je suppose. Il est aussi très cerné. Il semble fatigué. Il se reprend.

— « Je suis heureux d'être qui je suis. » Ah non, ce n'est même pas vrai. Je ne suis pas heureux d'être qui je suis ! Je me hais. Personne ne

m'aime pour qui je suis. Alors non, je ne suis pas heureux d'être qui je suis !

J'écarquille les yeux. C'est plus fort que moi. Mais c'est quoi cet exercice ridicule ? Je jette un œil rapide vers Laurence. Elle semble toute détendue et son visage est souriant. Je me dis que la fille en face d'elle doit être vraiment heureuse d'être qui elle est. Mon partenaire poursuit :

— Je vais passer à la deuxième affirmation, si ça ne te dérange pas. La première, je ne la sens pas. Bon, j'y vais. « Le monde est un reflet de moi. »

Il fronce les sourcils.

— Je ne comprends pas cette affirmation. Mais bon. Je pense que je vais encore passer à la suivante. OK. « Mon potentiel est infini. » Désolé, j'ai comme un doute. Au contraire, je me sens vraiment nul. Désolé. C'est la vérité.

Il me regarde comme s'il attendait que je dise quelque chose. Mais l'exercice stipule que je ne dise rien, alors c'est ce que je fais. Il se gratte le front.

— Oublie ça, je ne suis pas capable. Désolé.

Il se lève et quitte précipitamment la salle. Je me retrouve donc seule sur ma chaise. Kim vient me voir.

— Ne t'en fais pas, ce sont des choses qui arrivent… Ne bouge pas, je vais aller chercher quelqu'un dans un autre groupe qui est seul. Il ne s'agira peut-être pas d'un Québécois, par contre. Tout le monde est déjà jumelé… Je reviens tout de suite !

Je scrute et balaie la salle des yeux. C'est plein à craquer. Je n'arrive toujours pas à repérer Bastian. Tout à coup, un homme qui semble avoir environ mon âge apparaît sur la chaise devant moi. Il est d'origine asiatique, mais je ne saurais dire de quelle nationalité exactement. Plutôt bel homme, il me sourit timidement, puis une femme arrive à côté de nous.

— Bonjour, je m'appelle Léonie. Je serai l'interprète pour vous aujourd'hui.

L'homme prononce une phrase que je ne comprends bien évidemment pas. Léonie traduit aussitôt.

— Monsieur propose de commencer, si cela vous convient.

Je hoche la tête. On se regarde. Il parle, mais, encore une fois, je ne comprends pas ce qu'il dit.

— Monsieur dit : « Je suis heureux d'être qui je suis. Surtout en ce moment, parce que vous êtes très belle. Oh, désolé. Je me reprends. »

Je regarde l'interprète. Elle hausse les épaules. Je rougis. Le bel Asiatique regarde mes lèvres et continue de parler. Léonie traduit :

— Monsieur dit : « Je suis heureux d'être qui je suis. Et j'ai envie de vous embrasser. »

Je me lève subitement de ma chaise, laissant l'homme en plan et la femme qui traduit aussi. Je vais voir Kim.

— Je suis désolée, Kim, mais je ne me sens pas à l'aise. Est-ce que je peux aller dans le jardin, faire cet exercice seule avec moi-même ?

— Bien sûr que oui. Tu n'auras qu'à nous rejoindre ici pour le retour sur l'expérience, autour de 16 heures. À plus tard !

— Merci, dis-je, reconnaissante.

Non mais c'est quoi, ce séminaire ? C'est n'importe quoi ! me dis-je tout bas.

Je sens quelqu'un qui me flatte l'épaule. J'ouvre un œil. C'est Laurence qui me force à me réveiller.

— Laisse-moi tranquille ! Je veux dormir, lâché-je.

— Pas question ! Je te rappelle qu'on est venues ici parce que c'est toi qui voulais faire ce séminaire. Alors debout, vieille bougonne !

Je m'extirpe péniblement du lit. Aujourd'hui, le ciel est gris. Comme c'est le cas dans ma tête. Les images de ma journée d'hier reviennent me visiter. Après avoir décidé de quitter la salle pour aller dans le jardin, je me suis assise sur un banc de parc pour observer certains participants faire l'exercice, étendus dans le gazon. Pour la plupart, tout semblait bien se dérouler. C'est pourquoi je me suis forcée à dire les putains d'affirmations dans ma tête. Malheureusement, c'était un raz-de-marée de pensées de toutes sortes qui m'envahissaient à chaque phrase. Au bout d'un moment, j'ai simplement abandonné. Alors, je me suis promenée, me faisant croire que je ne cherchais pas Bastian. J'ai fini par le trouver. Il était tellement absorbé par son boulot qu'il ne m'a même pas remaquée. Déçue, je suis donc retournée rejoindre

mon groupe.

Ensuite, il y a eu le partage au sujet de l'expérience. Par chance, tous n'étaient pas obligés de participer. Alors, je me suis contentée de rester muette, encore une fois. Laurence, par contre, a pris la parole pour dire que l'exercice avait été pour elle extrêmement enrichissant. J'ai levé un sourcil d'incrédulité. Quand je pense qu'elle m'a cassé les oreilles en me disant que tout ce cirque était sûrement une secte, la voilà qui est l'élève la plus investie. On dirait quasiment que nos personnalités se sont inversées, puisque, pour ma part, je trouve l'expérience vraiment dérangeante et louche.

Ensuite, nous sommes allées souper. Au restaurant de l'hôtel, cette fois. Je n'ai pas revu Bastian. La seule chose qui m'a un peu réconfortée, c'est ce texto que j'ai reçu de sa part juste avant de me coucher. Il me disait qu'il espérait que le séminaire se passe bien pour moi et qu'il était désolé d'être aussi occupé. Qu'il essaierait de me croiser demain, en parlant d'aujourd'hui. Je lui ai aussitôt répondu que je pourrais aller le rejoindre dans sa chambre pour discuter. Il a poliment refusé, préférant que l'on vive l'expérience chacun de notre côté. Boudeuse, j'ai lancé mon téléphone sur le lit et j'ai tenté de trouver le sommeil. Encore une fois, j'ai mal dormi. Voilà pourquoi je suis d'humeur massacrante ce matin.

Je saute sous la douche et m'habille en vitesse, grâce à Laurence, qui me pousse dans les fesses. Je me traîne les pieds derrière elle pour aller prendre le petit-déjeuner. À mon grand détriment, j'aperçois d'emblée Bastian qui discute de façon animée avec Miss Finlande. Cette fois, ils sont seuls tous les deux, installés à une petite table près de la fenêtre. C'est plus fort que moi, il faut que j'aille m'interposer. Il est impératif que je marque mon territoire.

— Bonjour, bel Allemand ! dis-je, tout sourire en lui caressant le dos.

Il sursaute, puisque je suis arrivée par-derrière. Il se lève et me donne deux chastes baisers sur les joues. Mon sourire se fane. Je le connais assez pour savoir qu'il est nerveux.

— Éloïse, je te présente Natacha.

— Oui, on s'est croisées hier matin. Enchantée, continué-je, sans trop d'enchantement.

Miss Finlande alias Natacha ne daigne même pas se lever. Elle se contente de me détailler de la tête aux pieds et de me faire un léger signe de tête. Pour une accompagnatrice dans un séminaire de développement personnel, je la trouve plutôt arrogante. Bastian me

traîne délicatement à l'écart.

— Écoute, Éloïse. Je ne voudrais surtout pas que tu interprètes les choses de la mauvaise manière. Comme tu sais, je suis vraiment heureux de faire partie du groupe d'accompagnateurs et Natacha m'aide tout simplement à m'intégrer, tu comprends ?

— Han, han, que je réponds, sans trop de conviction.

— Ce n'est pas le moment ni l'endroit pour avoir une longue discussion. Je te propose d'aller souper demain soir, si tu veux. J'ai une fenêtre de libre entre 17 heures et 19 heures. En tant qu'accompagnateurs, nous avons des réunions avant, pendant et après la journée, en soirée. C'est très prenant.

— OK.

— On se voit demain alors. Essaie de plonger dans l'expérience. Je te promets que tu ne vas pas le regretter.

Il me serre le bras avec sa main et me quitte sans autre formalité. Je retourne rejoindre Laurence, qui est en train de manger.

— Puis ? qu'elle me demande lorsque je prends place devant elle.

— Je ne sais pas trop. J'ai un mauvais pressentiment. On se voit demain soir, pour souper. Toi, des nouvelles de Guillaume ?

— Étrangement, non. Je sais que sa fille était encore malade, aux dernières nouvelles. Alors, je ne m'inquiète pas trop pour ça. Puis, tu sais quoi ? C'est bien ainsi, parce que j'adore être ici, finalement. Tu veux venir te baigner avec moi en fin de journée ?

— OK. Mais dites-moi, qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de ma meilleure amie ?

Laurence pouffe. Quant à moi, je ne bronche pas. J'ai peur, je ne la reconnais plus. Et je ne me reconnais pas non plus.

Assise au petit bureau de notre chambre d'hôtel devant mon ordinateur portable, j'attends impatiemment l'appel de Diane. Je l'ai textée plus tôt aujourd'hui en lui disant que rien n'allait plus, que j'étais perdue. Elle m'a donc promis de m'appeler sur Skype. Laurence n'est pas encore rentrée. Elle est restée au restaurant avec les nouveaux amis que nous nous sommes faits aujourd'hui. C'est parfait. Je pourrai donc parler à Diane en paix.

Il est 21 h 10. Elle est en retard. Au même moment, la sonnerie se fait enfin entendre. J'accepte aussitôt l'appel. Son visage apparaît à l'écran. Le simple fait de la voir me rassure beaucoup.

— Bonjour, belle enfant. Que se passe-t-il ?

— Ça va, Diane ? Tu sembles endormie.

— Ma chérie, il est 3 h du matin ici. Tu te souviens que je suis en Espagne avec Arno, n'est-ce pas ?

Zut. J'avais complètement oublié ! Je me sens terriblement mal, tout à coup. Je recule sur mon siège et je gesticule avec mes mains.

— Oublie ça, Diane. Retourne te coucher. Je suis vraiment désolée, ça m'est complètement sorti de l'idée !

— Pas question ! me coupe-t-elle. J'ai promis à ta marraine de veiller sur toi. C'est pourquoi je t'ai proposé de t'appeler ce soir, enfin… cette nuit, pour moi. Raconte, qu'est-ce qui se passe ?

— Tu es certaine ? Je ne voudrais pas abuser.

Diane me fait un sourire rempli de douceur.

— Oui, certaine, certaine. Vas-y, je t'écoute.

— Bon, par où commencer ? Comme tu sais, je suis actuellement à ma deuxième journée de séminaire. Pour une raison que j'ignore, je n'arrive pas à embarquer. J'ai trouvé les deux conférences du matin bien inspirantes, mais l'après-midi, avec les exercices, ça se gâche.

— Hum.

— Hier, ce fut la catastrophe avec l'histoire des affirmations. Et aujourd'hui, je n'ai rien compris à l'exercice proposé. On devait aller ressentir des éléments, comme des arbres, des fleurs, des feuilles ou des nuages. Je n'ai rien ressenti du tout ! Puis, il y a Bastian.

— Qu'est-ce qui se passe avec lui ?

— Justement, il ne se passe rien ! Il passe son temps avec cette… Finlandaise à la beauté stupéfiante. Bon, elle a une voix de crécelle, mais sinon, elle est parfaite.

Diane s'esclaffe.

— Une voix de crécelle, tu dis ? Ce que tu peux être drôle, parfois ! Alors, si je comprends bien, tu es jalouse, c'est ça ?

— J'ai honte de l'admettre, mais oui. Je le suis. Le mois dernier, lorsque Bastian est parti, j'ai pris conscience que j'étais vraiment amoureuse de lui. Depuis, c'est l'enfer. Les émotions m'envahissent et m'empêchent presque de fonctionner.

— Tu ne trouves pas que tu dramatises un tout petit peu, ma belle enfant ? Je te rappelle que tu as passé un mois fabuleux au LOV Café, avec Antoine.

Comment se fait-il qu'elle détienne cette information ? Pourtant, il me semble lui avoir parlé pour la dernière fois lorsque Bastian venait de partir. Ou c'était même avant. Je ne sais plus.

— Oui, c'est vrai. Mais comment tu sais ça, toi ?

— Ce n'est pas important, banalise-t-elle mystérieusement. Ce qui l'est, par contre, c'est toi. Tu sais, peut-être es-tu justement entièrement plongée dans l'expérience ?

— Hein ? Je ne comprends pas.

— Ce que j'essaie de te dire, c'est que si l'Univers t'envoie les choses ainsi, c'est que c'est exactement ce que tu as à vivre. Peut-être que le fait que tu compulses sur Bastian te permet d'éviter de faire face à ce vide que tu ressens à l'intérieur de toi et que tu fuis depuis très longtemps. Qu'en dis-tu ?

Je suis bouche bée. Peut-être que Diane a raison. Je vais sérieusement réfléchir à la question.

— Hum. Merci, Diane. Je crois que tu viens de mettre le doigt sur quelque chose d'important. Je te promets d'y réfléchir. Je ne te dérange pas plus longtemps. Retourne te coller sur ton bel Arno !

Diane m'envoie plein de bisous à travers l'écran.

— D'accord, ma belle enfant. Sois douce, mon cœur est avec toi.

J'envoie des baisers à Diane en retour, juste avant de refermer mon écran. Je me sens plus calme, déjà. C'est pourquoi je n'entends pas Laurence rentrer. Je dors déjà à poings fermés.

Ce matin, c'est moi qui réveille Laurence en ouvrant les rideaux.

— Coucou, les couleurs, les couleurs, coucou ! chantonné-je.

— Ahh… Veux-tu bien me foutre la paix avec tes chansons cucul !

Bon, enfin, les choses sont revenues à la normale ! Laurence se frotte les yeux.

— J'espère, au moins, que tu as fait du café ? demande-t-elle.

Oups, je n'y ai pas pensé, étant donné que je n'en bois pas. Je me dépêche de remédier à la situation.

— Je me suis déjà douchée. Vas-y et pendant ce temps, je m'occupe de partir la cafetière. Ensuite, je crois que je vais aller me balader un peu ce matin. On se rejoint au resto pour le petit-déj ?

— Han, han, marmonne Laurence en refermant la porte de la salle de bain.

La conférence vient de se terminer. Pour une fois, j'ai écouté attentivement. Ce Henry Porter est un orateur extraordinaire ! La petite marche dans les jolis sentiers entourant l'hôtel m'a fait le plus grand bien. J'ai même réessayé l'exercice d'hier, qui consiste à ressentir les éléments. Je me suis couchée sur le dos, dans le gazon, et j'ai fixé longuement un arbre. Ensuite, je me suis concentrée sur la plus haute feuille de la cime. Je serais gênée de l'admettre, mais j'ai ressenti cette feuille. En fait, je suis devenue cette feuille. J'ai même eu l'impression de ressentir le vent qui la faisait virevolter, ainsi que la chaleur des rayons du soleil qui la nourrissait.

Sur le chemin du retour, j'ai eu l'impression que toutes les couleurs étaient plus vives, plus riches. Je remarquais tout sur mon passage. Avec le recul, je crois que j'ai médité. Aucune pensée n'est venue me déranger pendant que j'étais la feuille. Je crois que ça m'a fait beaucoup de bien. Je suis donc impatiente de vivre l'exercice d'aujourd'hui.

Laurence met ma bonne humeur sur le compte du fait que je soupe avec Bastian ce soir. Moi, je dis que c'est l'appel de Diane qui m'a aidée à me recentrer.

— Élo, tu viens ? On s'en va manger !

Je fais signe à Laurence que j'arrive dans une minute. J'ouvre mon cahier de notes et j'y inscris : « Tu es une feuille, ne l'oublies jamais », puis, je rajoute : « *I'm happy to be me*. » Aujourd'hui, j'arrive à le dire. Je suis heureuse d'être qui je suis !

Je repère Bastian sur la terrasse de l'Applebee's. Cette fois-ci, il est seul et c'est moi qu'il attend. Lorsqu'il m'aperçoit, il se lève et m'enlace.

— Je suis heureux de te voir, *meine Schöne.*

Je sais que cela veut dire « ma belle ». Mon cœur frétille de joie. Je resterais ainsi lovée dans ses bras pour l'éternité, mais je me détache quand même tout doucement. Je pose une main sur son visage et je lui flatte la joue. Il tire la chaise située à côté de la sienne. J'y vois un bon signe. Je m'assois près de lui. Il pose la main sur ma cuisse.

— Alors, comment tu trouves ton expérience jusqu'à maintenant ? demande-t-il doucement.

— Je n'ai pas envie de parler de moi. Je suis plutôt curieuse de savoir comment les choses se passent pour toi ! Raconte-moi tout.

Bon, j'avoue que j'aimerais qu'il m'en dise un peu plus sur la relation qu'il entretient avec Miss Finlande à la voix de crécelle. Mais je suis aussi très intéressée par ce qu'il vit, lui. Il me fait une jolie moue. Ses lèvres sont pulpeuses, rouges et incroyablement attrayantes. J'ai envie de l'embrasser. Il retire sa main de ma cuisse.

— Tu vas être déçue, Élo. Je ne peux malheureusement rien te dire. Ça pourrait nuire à ton cheminement. Mais je te promets de tout te raconter lorsque la semaine sera terminée.

Je suis déçue, mais je tente de le cacher. Un léger malaise s'installe entre nous. Il brise le silence :

— Et si tu me parlais du plan ? Où en es-tu ?

Mes yeux s'illuminent. Je réalise qu'il ne sait rien à propos du LOV Café et d'Antoine. Je suis tellement emballée que les mots s'enfilent et je ne vois pas le temps passer. Je lui raconte tout, dans les moindres détails. Il semble réellement heureux pour moi. Notre assiette de nachos arrive et freine ma lancée. Il consulte sa montre. Il ne nous reste qu'une heure. Hésitant, il cherche ses mots.

— As-tu… fait la rencontre de… « Janvier » et « Février » ?

Je remarque qu'il ne sait plus où regarder. Je pose ma main sur son avant-bras.

— Oui et non. Premièrement, il n'y a pas eu de « Janvier » et

deuxièmement, « Février » s'appelle Guillaume. Je dois t'avouer qu'il avait été mon premier béguin, au secondaire. Mais imagine-toi donc qu'entre Laurence et lui, ça a cliqué. Ils sortent ensemble depuis quelques semaines !

C'est à peine perceptible, mais je remarque ses épaules se relâcher. Il continue :

— Et pour… « Mars » ?

Je m'approche de lui, coquine.

— Ce ne serait pas ton anniversaire, bientôt ?

— Oui, le 25 février.

— Tu es donc né sous le signe du Poissons, c'est bien ça ?

— En effet, oui.

— Veux-tu être mon « Mars » ? demandé-je en lui faisant un clin d'œil.

— Avec joie ! s'empresse-t-il d'ajouter. Mais, Élo… je tiens vraiment à ce que tu ailles au bout de ta démarche, tu le sais. Et moi aussi, je veux terminer ma maîtrise et… régler certains trucs d'ici là.

Certains trucs ? Mais de quoi il parle ? Ses paroles me refroidissent. Je sais bien qu'il a raison et que c'est probablement mieux ainsi. Je ne voudrais surtout pas nuire à ses études ou précipiter les choses et que ça finisse comme la dernière fois. Mais est-ce vraiment nécessaire de se garder à distance ainsi ? Je le trouve bien mystérieux. Cette fois, c'est moi qui fais la moue.

— Éloïse, qu'est-ce qu'il y a ? Parle-moi.

Je n'y arrive pas. Une émotion vive me compresse la poitrine. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. J'ai du mal à m'exprimer. Les larmes me montent aux yeux. Il me prend doucement la tête d'une main et la pose sur son épaule. Il me flatte les cheveux tendrement. Des larmes chaudes coulent sur mes joues.

— Parle-moi plutôt de l'exercice de cet après-midi. Comment l'as-tu trouvé ? demande-t-il, pour me changer les idées, j'imagine.

Je me redresse tranquillement. Je prends la serviette de table pour m'essuyer les yeux, puis je trempe une croustille de maïs dans la crème sure.

Laurence et moi faisons nos valises. En ce samedi matin, je ne peux pas croire que notre semaine tire déjà à sa fin. Notre vol est à 14 h cet après-midi.

Je n'ai plus reparlé à Bastian du reste de la semaine, à la suite de notre souper éclair de mercredi soir. Bien sûr, je l'ai croisé de temps à autre, ici et là, mais chaque fois, il était très occupé. Il se contentait donc de m'envoyer un clin d'œil complice. J'aurais aimé passer la nuit avec lui, ce soir-là, mais je me suis abstenue de le lui proposer. Je ne souhaitais surtout pas le mettre dans une situation délicate et je tiens aussi à respecter ses besoins. Il est fort pour nous deux, je crois, et j'avoue que je l'admire pour ça.

Les deux derniers jours du séminaire ont été incroyables et m'ont fait un bien immense. Je crois même que je commence à saisir comment calmer mes pensées dans ma tête. Diane a vu juste. Tout ce que j'ai vécu cette semaine m'a permis de prendre conscience de certaines choses.

Premièrement, lorsque l'on aime quelqu'un, on ne l'emprisonne pas. Au contraire, on le laisse libre d'exister. Lorsque Bastian sera prêt à s'engager, il me le dira. Il ne sert absolument à rien de tirer sur une fleur qui pousse.

Deuxièmement, des filles que je trouverai plus belles que moi, il y en aura toujours. C'est à moi de m'aimer assez pour ne pas me rejeter. Et si l'homme que j'aime ne me choisit pas, c'est tout simplement qu'il n'est pas fait pour moi. Je dois faire confiance à la vie, même si cela peut être difficile, parfois.

Troisièmement, mes pensées qui roulent à 100 km/heure dans ma tête me pourrissent la vie. Je dois impérativement intégrer la méditation et la respiration dans ma routine quotidienne, comme nous l'avons fait lors de ces deux derniers jours. La bonne nouvelle, c'est que j'ai un classeur rempli d'exercices à pratiquer une fois de retour à la maison.

Dernièrement, je suis une feuille. Je suis aussi le vent et le soleil. Ce que je veux dire, c'est que connecter avec la nature me fait le plus grand bien. Pourtant, je suis entourée de forêt et de montagnes. J'ai bien l'intention d'en profiter davantage à mon retour. Laurence m'extirpe de mes pensées.

— Je m'ennuie de Guillaume. Il ne m'a pas donné de nouvelles de la

semaine !

— Il voulait peut-être seulement te laisser vivre ton expérience ? la rassuré-je. On s'envole vers lui, de toute façon. Tu le verras très bientôt !

— C'est ici, ce sont nos sièges, me dit Laurence. Veux-tu la place près du hublot ?

— Non, c'est bon, je vais m'asseoir au milieu, ça ne me dérange pas.

Je range mon sac dans le compartiment au-dessus de nos têtes et je me penche pour sourire de toutes mes dents à l'iPhone de Laurence qui veut me prendre en photo. En me relevant, je me cogne le crâne sur quelque chose. Quelqu'un essaie de mettre son sac dans le coffre à bagages.

— *Oh, sorry !* me dit une voix masculine.

J'ai comme une impression de déjà-vu. Est-ce que ce serait…

— Bastian ! m'exclamé-je. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je rentre à Montréal, comme vous ! dit-il, tout sourire. Et il se trouve que mon siège est juste là, à côté du tien.

Je suis confuse. Mais comment est-ce possible ? Je vois Bastian regarder Laurence, complice. Je me retourne vers elle, reconnaissante. Elle fronce les sourcils.

— Tu ne vas pas me planter là pendant tout le trajet d'avion pour parler avec ce gars-là, hein, Éloïse ?

Elle me fait un clin d'œil puis dépose sa tête sur le dossier et descend son loup sur ses yeux. Bastian me prend le visage et me donne un doux baiser sur le front. Je m'assois sur mon siège. Il m'imite. Je passe mon bras sous le sien et je dépose ma tête sur son épaule.

— Et puis, ta semaine ? demandé-je.

— Oh, c'est une longue histoire, dit-il.

— Nous avons trois heures devant nous, que je lui réponds en serrant son bras très fort tout contre moi.

Journal d'Éloïse Roy
1er mars, 19 h 30

« Poissons : Qui dit saison du Poissons dit grosses émotions, alors sortez votre boîte de Kleenex format géant ! Mais, rassurez-vous, on parle aussi de passion et de créativité. »

Aucune raison de pleurer, au contraire, j'ai envie de célébrer !

Je me verse du vin blanc dans une coupe avant de me rendre au salon afin de m'étendre sur mon canapé et m'enrouler dans une couverture chaude, devant mon feu de foyer. Face à moi, sur la table basse, repose le dossier que Laurence m'a préparé. Six mois se sont déjà écoulés depuis le début de mon année sabbatique. C'est incroyable ! Je n'ai pas vu le temps passer.

Je me souviens qu'à la fin du mois d'août dernier, j'étais paniquée à l'idée de faire face au vide de la rentrée scolaire. Je suis forcée de constater que depuis que le plan a débuté, pas une fois mon travail d'intervenante à La Maisonnée ne m'a manqué.

Au début, je me rappelle m'être sentie un peu perdue. Quand je pense à Brigitte et au salon de coiffure, je me dis que j'étais bien loin de savoir ce qui me plaisait ! Cependant, avec le recul que j'ai aujourd'hui, je ne changerais absolument rien à mon parcours. Toutes ces étapes m'ont menée jusqu'ici. Je revois encore ma marraine Francine, sur son lit de mort, me dire à quel point il était impératif que je trouve mon chemin. Je me souviens de lui avoir répondu que je n'avais aucune idée par où commencer. Puis, elle m'a dit : « Suis les pépites de joie. » Ce qu'elle voulait dire, c'était d'être attentive à tout ce qui me procurait du plaisir ou de l'émerveillement, pour ensuite me laisser guider par le chemin qui se tracerait tout seul devant moi. À condition de suivre mes intuitions. À bien y penser, c'est un peu ce que j'ai fait, au fond, et la vie m'a menée jusqu'à Antoine et aux LOV Café.

En revenant de mon séjour en Floride, j'ai rejoint, tel que prévu, Chantal, la femme qui s'occupe de superviser les établissements de Sainte-Agathe-des-Monts et de Montréal. Je ne peux pas dire que ce fut facile dès le départ entre nous, puisque Chantal est une femme très différente d'Antoine. Je dois admettre que sa rigueur m'a un peu déstabilisée. Davantage orientée sur la tâche que sur la relation, elle m'a beaucoup appris, par contre, au sujet des différents aspects de la

gestion administrative. Au bout du compte, j'ai beaucoup apprécié les deux semaines et demie que j'ai passées avec elle pour cette raison.

Le LOV Café de Montréal est un peu différent de celui de Sainte-Agathe, bien sûr, mais on y retrouve la même énergie ainsi que le même type d'employés, accueillants et bienveillants. Lorsque je m'y suis présentée, tous m'ont parlé d'Antoine, comme si, même absent physiquement, son âme enveloppe toujours les lieux. Je ne sais pas comment il fait pour réaliser ce tour de force. Je me fais la promesse de le lui demander.

Alors ce soir, à l'aube de ce mois de mars qui débute, je regarde le fameux dossier. Si ce n'était que de moi, je retournerais au LOV Café avec Antoine, mais ce dernier est toujours à Alicante, en Espagne. Me voici donc seule face à moi-même, encore une fois. J'ouvre les documents et je feuillette le volet « passion ». À ma grande surprise, grâce au séminaire auquel j'ai assisté le mois dernier, je me suis découvert un nouvel intérêt, je crois, pour le développement personnel. Je ne sais pas ce que je pourrais faire pour le moment, mis à part quelques lectures sur les différents sujets qui tournent autour de la connaissance de soi. On verra bien. Quant au volet « vie amoureuse », je n'ai, encore une fois, pas de nouvelles de Bastian depuis que l'on s'est quittés à l'aéroport de Montréal, le mois dernier, lorsque nous sommes rentrés de la Floride. J'apprivoise tranquillement cette relation d'amour et d'amitié. J'aurais envie d'être toujours avec lui, mais j'imagine que c'est mieux ainsi. Du moins, j'essaie de m'en convaincre. On a prévu de se revoir au début de juin. Dans trois mois. Je compte les jours sur le calendrier.

Je ressens une petite vague d'anxiété se pointer le bout du nez. Je n'ai aucune idée de ce que je vais faire afin de poursuivre le plan. Je décide de me rendre dans mon bureau afin d'observer mon tableau de rêves. Peut-être que j'y trouverai ma prochaine inspiration ? Mon verre de vin à la main, je traverse tranquillement le corridor de mon condo. Une fois rendue à destination, je m'assois sur ma chaise et j'observe attentivement les photos. En ce moment, j'ai une pensée de gratitude pour ma fée marraine Francine. Si ce n'était pas d'elle, jamais je n'aurais vécu toutes les aventures des derniers mois. Cela me fait réaliser qu'il me reste encore deux lettres que je n'ai pas lues, provenant d'elle. Je pivote sur ma chaise. Les enveloppes sont bien en vue sur mon bureau. Je suis instinctivement attirée par celle qui s'intitule « SYNCHRONICITÉ ». Je l'ouvre.

> Ma belle Éloïse,
>
> Aujourd'hui, j'aimerais te parler de synchronicité. Tu vois, au terme de ma vie, j'ai la profonde certitude que le hasard n'existe pas. La vie place sur notre chemin des

gens, des signes et des occasions. À chaque instant, il faut savoir saisir les messages que l'Univers essaie de nous envoyer.

J'ose espérer qu'au moment où tu lis ces lignes, tu comprends déjà qu'une simple petite décision a le pouvoir de changer le cours de toute une vie. Il existe tant de chemins différents ! Comme s'il existait une multitude d'univers parallèles.

Comment faire pour savoir quel chemin suivre, tu me demanderas ? Ce à quoi je te répondrai que tous les chemins mènent à Rome, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais de mauvais choix. Il n'y a que des expériences.

Cependant, j'ai un secret à te confier. Il s'agit de quelque chose que j'ai découvert beaucoup trop tard dans ma vie. Le voici : il existe un « fast track », ou un chemin rapide,
si tu préfères, vers le bonheur assuré. Comme tu sais, la vie est remplie de défis, il ne s'agit donc pas d'un bonheur
parfait en tous points, mais, assurément, d'un espace où l'on a souvent l'impression d'être au bon endroit, au bon moment, entouré des bonnes personnes. Ce chemin rapide, c'est celui de ton cœur. Si tu suis sa petite voix, peu importe ce qu'elle te murmure, elle te montrera le prochain pas à travers toutes sortes de synchronicités. Je te le répète, ma belle Éloïse, le hasard n'existe pas. Sois attentive…

Bisous,

Francine xxx

Je replie la lettre, la remets dans l'enveloppe et la pose sur mon cœur. *Promis, Francine. Je vais être attentive.*

J'avale le reste du liquide doré qui flotte dans ma coupe. Juste avant d'éteindre la lumière dans mon bureau, je jette un dernier coup d'œil à mon tableau de rêves. Au moment où je la ferme enfin, j'entends un papier tomber sur le sol. Je rallume aussitôt. C'est la photo du lac Léman, en Suisse, qui vient de se décoller du tableau. Je me penche pour la ramasser. De jolis cygnes blancs flottent sur une grande étendue d'eau, entourée de montagnes majestueuses. Mon cœur s'emballe. Il me vient une idée. Je cours pratiquement jusqu'à la cuisine pour récupérer mon cellulaire qui traîne sur le comptoir. J'envoie un texto à Antoine :

« Salut ! J'espère que tout se passe bien pour toi à Alicante. J'ai une question : il me semble que si ma mémoire est bonne, tu possèdes un LOV Café quelque part en Suisse ? »

Des frissons me traversent le corps. J'attends impatiemment sa réponse, jusqu'à ce que je réalise que c'est le beau milieu de la nuit pour lui. Le cœur gonflé d'espoir, je me glisse dans mon lit.

J'attends impatiemment Laurence, qui doit arriver d'une minute à

l'autre pour bruncher avec moi. Je suis très excitée de lui parler de mon projet du mois. Lorsque j'entends enfin frapper à la porte du condo, je me rue vers elle pour lui ouvrir.

— Coudonc, Élo, qu'est-ce qui se passe pour que tu sois énervée comme ça ?

Elle n'a même pas le temps d'enlever ses bottes que je lui lance la nouvelle :

— Je pars en Suisse pour tout le mois de mars ! Je capote, Laurence ! Je n'y crois pas encore.

— Quoi ? Mais c'est génial ! s'excite-t-elle avec moi. Mais attends. Quel est le rapport avec le plan ?

Laurence me tend un sac de papier brun rempli de viennoiseries.

— C'est justement pour ça que je voulais que l'on brunche ensemble ce matin. Laisse-moi t'expliquer.

Je lui raconte toute l'histoire : la lettre de Francine, la photo qui a glissé sur le plancher, le texto à Antoine. Elle m'écoute attentivement.

— Alors donc, quel sera le stage que tu vas faire, là-bas ? demande-t-elle, en bonne gardienne du plan.

— Antoine m'a proposé de travailler quelques heures par semaine au LOV Café de Vevey – une jolie ville de la Suisse, à ce qu'il paraît –, en échange du fait qu'il me laisse occuper l'un de ses logements Airbnb sans frais !

Laurence croise les bras.

— Je ne suis pas d'accord.

— Mais pourquoi ? demandé-je.

— Ce sera le troisième mois que tu passes dans un café. Tu n'évolues plus. Tu stagnes, je trouve.

Je m'objecte.

— Tu rigoles ! Je fais tout, sauf stagner. J'ai plus appris au cours des deux derniers mois que durant les dix dernières années de ma vie ! Le monde de la gestion me passionne réellement et me nourrit aussi. En ce moment, j'ai même la chance de vivre ça dans un autre pays. En Europe, de surcroît ! Il ne s'agit certainement pas du même fonctionnement qu'ici. C'est une chance inouïe !

Laurence réfléchit.

— Et pour le volet « passion » ? Que vas-tu faire, à Vevey ?

— Justement, les voyages SONT une passion pour moi, et tu le sais ! Lorsque je ne travaillerai pas, c'est sûr que je vais me promener ! Tu te souviens, lorsque nous y avons brièvement mis les pieds, au printemps passé ? Nous étions du côté allemand. Là, je m'en vais du côté français. Il y aura certainement plusieurs endroits incroyables à visiter. Je pourrais même en profiter pour rédiger un article de voyage, pour le blogue de Marjolaine, et le lui envoyer.

Laurence se décroise les bras, à court d'arguments.

— Bon… On dirait bien que ton idée est faite ! Et « Mars », dans tout ça ?

— « Mars »… c'est Bastian, puisqu'il est né sous le signe du Poissons, je te rappelle. Et pour « Avril », on verra bien. Par contre, comme tu le sais, mon cœur est pris, alors… Mais je te promets d'essayer de me dénicher un Bélier.

— …

— Coudonc, Laurence Sirois, tu pourrais faire un effort pour partager ma joie !

Laurence fait la moue. Le chat sort du sac :

— Je suis jalouse, bon ! Je t'ai accompagnée en Allemagne et en Floride aussi. Là, tu pars sans moi. Qu'est-ce que je vais faire seule ici ?

Je m'approche et je lui fais un gros câlin.

— Tu n'es pas seule, tu as Guillaume, non ?

— Non. J'attendais notre brunch pour t'en parler. J'ai décidé de rompre. Il passe son temps à me parler de sa fille. Je comprends qu'un père puisse aimer son enfant, mais j'ai toujours l'impression de passer en deuxième. Par exemple, l'autre jour, il m'a laissée en plein milieu du souper parce que son ex l'a appelé pour lui dire que sa fille s'ennuyait de lui. Il est parti sans même terminer son assiette. J'ai trouvé ça ordinaire.

— Je comprends, mais lui en as-tu parlé ?

— Mets-en ! J'étais en beau fusil. Je lui ai dit que ça ne se faisait pas. Il m'a traitée d'égoïste. Je lui ai raccroché la ligne au nez !

Depuis, on ne s'est plus reparlé.

— Je suis désolée, Laurence. Ça semblait tellement bien aller entre vous deux.

Laurence hausse les épaules. Au même moment, on frappe à la porte.

— Attends-tu quelqu'un ? demande mon amie.

— Non.

J'ouvre. C'est ma mère.

— Maman, qu'est-ce que tu fais ici ? Entre, je t'en prie.

Elle semble mal à l'aise.

— Bonjour, Michelle ! lance Laurence depuis la cuisine.

— Ah ! Bonjour, Laurence. Écoute, Éloïse, je ne te dérangerai pas longtemps et j'irai droit au but. Ta sœur m'a informée que tu partais pour la Suisse pendant un mois. C'est bien ça ?

Je fronce les sourcils.

— Oui, est-ce qu'il y a un problème ?

— Non. En fait, je suis venue te dire que j'aimerais partir avec toi.

Nous descendons péniblement du train, ma mère et moi, à la gare de Vevey. Nous sommes toutes les deux épuisées par le voyage d'avion qui a duré 7 h 30. Heureusement, une vue sublime sur l'eau nous a éblouies tout au long de cette heure supplémentaire de trajet. Je comprends maintenant pourquoi on dit que la Suisse possède un décor de carte postale. Le lac Léman est une immense étendue d'eau située entre la Suisse et la France, d'une superficie de 580 kilomètres carrés, dominée par les Alpes. Sa couleur turquoise est tout simplement magnifique. Je ne crois pas avoir vu de paysages aussi grandioses de ma jeune vie.

C'est la première fois que ma mère voyage hors du continent. Connaissant son tempérament anxieux et parfois rigide, je crois que ce pays lui convient à merveille. Antoine m'a assuré qu'ici, tout est sécuritaire, structuré et organisé au centimètre carré. Les trains arrivent à l'heure, les rues sont propres, toujours nettoyées, et les

habitants sont courtois et soignés. Ma mère se sentira donc en sécurité lorsque je travaillerai et pourra se promener sans danger.

Lorsqu'elle m'a annoncé qu'elle souhaitait voyager avec moi, quelques jours plus tôt, j'ai failli tomber en bas de ma chaise ! Il est vrai que Michelle est différente ces derniers temps, mais de là à vouloir passer presque un mois avec moi ? J'étais estomaquée. Ne souhaitant rien m'imposer, ma mère m'a laissé vingt-quatre heures pour y penser. C'est finalement ma sœur qui m'a convaincue d'accepter sa proposition. Elle m'a dit que ce serait une magnifique occasion pour nous deux de nous rapprocher. Pour le moment, tout est tellement allé vite que je ne réalise toujours pas que je m'apprête à passer tout ce temps à ses côtés.

Antoine nous a suggéré de prendre un Uber pour nous rendre au logement qu'il a eu la gentillesse de nous prêter. Selon les informations contenues dans l'application, il ne devrait pas tarder. Comme de fait, une berline noire se stationne devant nous. Le chauffeur qui prend nos valises pour les mettre dans le coffre est très élégant. Grand, les cheveux grisonnants, il porte une chemise blanche immaculée sous un chic complet noir. Son parfum embaume la voiture. Je connais assez ma mère pour savoir que c'est tout à fait son genre d'homme. Une fois que nous sommes assises sur la banquette arrière, je la vois lui lancer un regard discret dans le rétroviseur.

— Les hommes sont beaux ici, c'est fou ! dit-elle tout haut.

Notre conducteur affiche un léger sourire. Je pouffe. Je crois que ma mère a oublié que nous étions dans un pays dans lequel les habitants parlent français. Lorsqu'elle se rend compte de sa bévue, son visage devient rouge comme une tomate.

L'appartement d'Antoine est situé dans un magnifique immeuble qui doit être plus que centenaire. Peint en blanc et décoré de fleurs rouges, il possède un cachet incroyable. De plus, il est niché au cœur d'une petite rue piétonnière qui fait face au lac. Nous venons juste d'arriver et je suis déjà sous le charme de Vevey.

L'intérieur du logement ne nous déçoit pas non plus. La décoration est champêtre, et malgré que ce soit un petit quatre pièces et demie, on ne se sent pas du tout à l'étroit. L'environnement est très bien organisé. Ma mère lâche un cri de joie. Je me retourne et je la vois ouvrir de grandes portes anciennes et vitrées qui donnent sur un balcon tout mignon, avec vue sur le lac et les Alpes. Je crois qu'elle se plaira beaucoup ici.

Fatiguée, Michelle fait le choix d'aller se coucher. Elle m'assure qu'elle sera beaucoup plus en forme pour visiter la ville à pied demain. Quant à moi, je ne peux contenir ma curiosité, alors je décide de sortir pour aller me promener.

Ici, toutes les rues sont pavées. Il règne une atmosphère bucolique. Je m'imagine déjà écrire en admirant les cygnes blancs, sur l'un de ces bancs de parc qui font face au lac. Je croise une petite terrasse. Je m'installe à une table et je commande un Kir royal que je sirote en regardant le plus majestueux des couchers de soleil que j'ai eu la chance de voir dans ma vie. Bastian me manque. Prise de l'impulsion soudaine de partager ce moment magique avec lui, je l'appelle en vidéo sur WhatsApp. Malheureusement, il ne répond pas. Il doit être en cours à l'heure qu'il est. Je prends un cliché d'un élégant cygne qui nage sur le lac et je le lui envoie, suivi d'un message qui lui dit que j'aimerais qu'il soit là avec moi.

Je soupire. Je me sens seule, tout à coup. Ce qui me fait prendre conscience que j'ai vraiment envie de partager ma vie avec lui. Lorsque nous nous sommes rencontrés, il y a plusieurs mois déjà, ma vision des choses était restreinte par les croyances que j'avais. Il m'était difficile de concevoir de quelle manière nous pourrions vivre ensemble, tous les deux, étant issus de deux continents différents. Aujourd'hui, je réalise que les derniers mois ont élargi mes horizons. Au fond, qu'est-ce qui me retient au Québec ? Bien sûr, il y a Laurence, ma famille et mes autres amis. Sauf qu'il s'agit de ma vie ! Et je n'en ai qu'une. Je n'ai pas d'enfant, pas de travail auquel je suis attachée. Rien ne m'empêche de m'établir ailleurs dans le monde. Il y a tant à découvrir. J'aimerais pouvoir le dire à Bastian.

Sur le chemin du retour, je passe devant le LOV Café de Vevey. Il est fermé. Je jette un œil à l'intérieur à travers la vitre. J'y retrouve le même décor épuré que celui que je connais, avec une multitude de plantes toutes plus belles les unes que les autres. J'ai hâte de commencer à y travailler.

Ma mère et moi sommes à bord d'une cabine de train qui est aménagée à l'ancienne. La petite table à laquelle nous sommes installées est munie d'une jolie lampe fleurie. Nous zigzaguons à travers les Alpes pour nous rendre à Gruyère, où nous avons planifié de visiter son château et de manger de la fondue suisse. J'observe ma

mère qui regarde par la fenêtre du wagon, émerveillée. Je ne crois pas l'avoir déjà vue ainsi. J'ai l'impression qu'elle retrouve son cœur d'enfant. Une larme coule sur sa joue. Elle se tourne vers moi et me regarde droit dans les yeux.

— Merci, Éloïse, de m'avoir emmenée ici. C'est le plus beau voyage de toute ma vie.

Je pose ma main sur la sienne. Je flatte sa peau qui commence à s'amincir avec mon pouce.

— On dirait que tes mains commencent à ressembler à celles de grand-mère, dis-je, émue.

— Tu l'aimais beaucoup, ma mère, n'est-ce pas ? me demande-t-elle avec une mélancolie dans les yeux.

— Oui. J'adorais lorsqu'elle me berçait, quand j'étais petite. Je me souviens, je jouais toujours avec ses breloques qui pendaient sur sa longue chaîne en or. C'est drôle, j'ai beaucoup pensé à elle lorsque j'ai fait mon stage de coiffure. Brigitte avait un plat rempli de paparmanes.

Ma mère sourit tendrement.

— Je suis heureuse que ta grand-mère t'ait donné tant d'amour et d'affection. Je sais que tu en as beaucoup manqué, avec moi.

Je n'ose pas avouer qu'elle a raison, que j'ai énormément souffert d'un grand manque de tendresse venant d'elle. Elle regarde les montagnes par la fenêtre et, sur un ton de confidence, elle poursuit :

— Tu sais, bien que ta grand-mère ait été extraordinaire avec ta sœur et toi, c'est loin d'être ce que moi j'ai vécu avec elle. Lorsque j'étais enfant, elle est tombée en grave dépression. Elle a même tenté de se suicider.

— Je ne savais pas, je suis désolée.

— Alors, pendant plusieurs années ensuite, elle était tellement médicamentée qu'elle était dans un état nonchalant quasi constant. Ton grand-père travaillait le jour, et le soir il jouait de la musique dans un orchestre du coin, alors il n'était jamais à la maison.

De grosses larmes coulent maintenant sur ses joues. Malgré tout, elle poursuit :

— Lorsque ton père est parti, je voulais tellement m'assurer que

vous soyez bien habillées, ta sœur et toi, et surtout que vous mangiez et preniez votre bain tous les jours. Ma mère a tellement été négligente sur ce plan-là avec mes frères, mes sœurs et moi ! Bref, ce n'est pas une excuse, mais je voulais simplement que tu saches que j'ai fait du mieux que j'ai pu. Malgré ma bonne volonté, je prends conscience que je t'ai beaucoup blessée, par ma froideur et ma distance. Je tenais à m'en excuser.

J'éclate en sanglots. J'en ai du mal à respirer. Ma mère se lève, fait le tour de la table et vient s'asseoir à côté de moi. Même si elle est plus petite que moi, elle me prend dans ses bras. Le barrage qui protégeait mon cœur jusque-là s'effondre. Je ferme les yeux et, pour la première fois, je prends tout l'amour que m'offre cette femme qui m'a fait le cadeau de la vie.

C'est déjà la deuxième semaine que je travaille avec cette équipe dynamique du LOV Café de Vevey. La chimie entre nous a tout de suite été présente. Les employés passent leur temps à me taquiner à cause de mon accent québécois et m'apprennent toutes sortes d'expressions plus drôles les unes que les autres. Ma préférée est incontestablement « Je m'en tape le cul sur la banquise ! », ce qui signifie « Je m'en fous ! » en bon québécois.

Je parle régulièrement à Antoine par Skype. Je ne cesse de l'encenser en lui disant qu'il est l'entrepreneur le plus incroyable que j'ai jamais rencontré. Je lui demande de tout m'apprendre de sa vision des choses et de son style unique de gestion. Je n'arrive toujours pas, d'ailleurs, à comprendre comment il fait pour s'occuper de tous ces cafés nichés un peu partout dans le monde. Il me répète qu'il adore voyager et qu'il a depuis longtemps accepté qu'il est un nomade dans son cœur.

Les clients qui viennent ici sont détendus, sympathiques et très courtois. Ce n'est pas aussi facile de les apprivoiser qu'au Québec, mais, une fois que c'est fait, ils nous offrent une tout autre personnalité. Je découvre que le peuple suisse est généreux et loyal.

Je n'ai pas eu de messages de Bastian, si ce n'est qu'il m'a répondu : « Moi aussi, j'aurais aimé être avec toi. xx » Depuis, rien. Je commence à trouver son comportement vraiment décevant.

Tous les matins, un jeune professionnel dans la trentaine vient se chercher un chocolat chaud aztèque, accompagné d'une galette déjeuner. Nous partageons les mêmes goûts, il faut croire. Il a les

cheveux châtains, toujours bien coiffés, est un peu plus grand que moi et, surtout, il est très bien habillé. Je le trouve intrigant. Il se promène en trottinette électrique. Oh, et il sent vraiment bon. Quoiqu'ici, tout le monde sent bon.

Isaak, le gentil barista, a remarqué que je changeais subtilement d'attitude lorsque ce client passait. Il a donc commencé à me narguer à son sujet. Afin d'éviter que les choses dégénèrent, je lui ai parlé du plan, ce que j'ai aussitôt regretté, puisque le jour suivant, il demandait à tous les clients de sexe masculin quel était leur signe astrologique. Puis après, les autres employés ont tous embarqué dans son délire. Depuis, ce ne sont pas tous les beaux mâles qui se prêtent au jeu, mais, lorsque c'est le cas et qu'il s'avère que l'un d'eux est né sous le signe du Bélier, Isaak appuie trois fois sur la sonnette de commande. Tout le groupe m'épie alors et se demande si je vais oser saisir l'occasion qui se présente à moi. Mais les jours passent et non, pas question. Mon cœur est réservé, même si mon espoir commence tout doucement à s'effriter.

Une fois cette journée terminée, je rentre tranquillement à pied. Je crois que je pourrais facilement vivre ici à l'année. Je suis littéralement en amour avec Vevey. Je crois que ma mère aussi a trouvé ses repères ici, c'est pourquoi je ne suis pas surprise de trouver l'appartement vide lorsque je rentre de ma journée. Je me sers une coupe de vin, ce que je commence à faire un peu trop souvent, d'ailleurs, et je m'installe sur le joli balcon pour lire un peu. J'ai découvert l'autre jour une charmante librairie non loin d'ici. La propriétaire de celle-ci, une vieille femme coquette et adorable du nom de Gisela, m'a gentiment conseillé quelques lectures, à la suite d'un échange des plus passionnés. Je lui ai même confié que je caressais secrètement le rêve de devenir écrivaine, un jour. Je n'oublierai jamais ce qu'elle m'a dit : *Tu pourrais être surprise, ma belle enfant ! Parfois, l'Univers nous tricote de bien belles choses, en coulisse.* Je n'en revenais pas. Premièrement, elle m'a instinctivement donné le même surnom que ma marraine Francine et Diane. *Ma belle enfant*. Deuxièmement, elle avait ce même sourire dans la voix que ma grand-mère Jeannette. Je suis repartie de là-bas le cœur rempli d'amour et de joie, avec deux romans et un livre bien connu de Paulo Coelho, *L'alchimiste*. Lorsqu'elle me l'a mis dans les mains, Gisela m'a murmuré à l'oreille que ce livre était magique. C'est celui que je lis en ce moment. Ce parcours initiatique m'inspire déjà.

Je me remémore le séminaire auquel j'ai assisté le mois passé. Je prends conscience qu'il est beaucoup plus facile pour moi de vivre le moment présent lorsque je suis en voyage. Si seulement je pouvais

arrêter le temps ! Je lève les yeux vers le lac. C'est magnifique… Sans prévenir, un léger mal de cœur me prend. Je me frotte le ventre d'une main. De l'autre, je dépose ma coupe et décide que ce sera ma dernière de la semaine. Mon foie n'est définitivement pas habitué à autant d'alcool, il faut croire !

Je fais une pause de lecture pour prendre une gorgée d'eau lorsque j'aperçois ma mère marcher en bas un peu plus loin sur la rue, accompagnée de nul autre que le chauffeur Uber qui nous a conduites jusqu'ici lors de notre arrivée. Je manque de m'étouffer lorsque je les vois s'embrasser. Tiens, tiens, on dirait bien que ma mère aussi profite du moment.

Déjà notre dernier jour en Suisse. Pour l'occasion, nous sommes arrivées hier soir, ma mère et moi, pour visiter la ville de Genève avant de quitter le pays. Aujourd'hui, nous allons au Bain Bleu Hammam & Spa, situé de l'autre côté du lac Léman. Michelle est tellement excitée d'être assise dans « une mouette », qui se trouve à être un petit bateau à moteur qui permet de traverser le lac d'une rive à l'autre.

— Oh, regarde le jet d'eau ! Il est haut, tu ne trouves pas ?

C'est vrai que la journée est magnifique, bien qu'il fasse tout de même froid sur l'eau. Par chance, nous avons mis nos manteaux. C'est la première fois que ma mère vivra l'expérience d'un hammam. Je ne sais pas si elle est prête pour ce qui l'attend.

Une fois que nous sommes arrivées au Bain Bleu, ma mère s'extasie de la beauté des lieux. C'est très différent de chez nous, au Québec. Nous commençons par faire un parcours dans les spas intérieurs. Des lumières bleues et rouges tamisent l'environnement dans lequel on se trouve et contribuent à créer une ambiance mystique. Des jets d'eau giclent de partout. C'est tellement relaxant. Ensuite, nous passons à la zone hammam. J'informe ma mère qu'elle doit retirer son maillot pour ne porter qu'une simple serviette pour se couvrir. Elle me dévisage.

— Je suis trop vieille pour ce genre de chose, Éloïse, tu le sais bien !

— Maman, allez ! Profite de l'expérience ! Quand est-ce que tu auras l'occasion de revivre ça ? De plus, tu ne connais personne ici !

— Tu as bien raison, ma fille ! dit-elle en retirant son haut de bikini. Allons-y !

Juste avant qu'on entre dans le hammam, une gentille préposée nous explique brièvement le parcours et nous remet à chacune un savon exfoliant. Si nous souhaitons profiter pleinement de l'expérience, nous devons respecter les étapes qu'elle nous suggère.

La première pièce est un sauna vapeur. Il fait très sombre parce que non seulement les lumières sont tamisées, mais la vapeur d'eau occupe tout l'espace. J'aime tellement l'odeur de l'eucalyptus ! Nous sommes assises côte à côte en silence depuis à peine une minute lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années entre, et s'assoit près de Michelle qui, gênée, se rapproche de moi. Au bout de quinze minutes, je l'informe qu'il est temps de passer à la prochaine pièce. Il s'agit d'un espace où sont disposés de larges lavabos et des bancs de bois. De simples petites lampes marocaines illuminent la pièce, ce qui lui confère une certaine intimité. J'explique à ma mère ce que nous devons faire lorsque l'homme de tout à l'heure entre à son tour. Habitué, il retire sa serviette et commence tout naturellement à s'exfolier. Ma mère écarte les yeux et fixe son énorme membre plus que viril. L'homme s'en aperçoit, alors il fait exprès, on dirait, pour en rajouter. Michelle ne sait plus comment se comporter. Elle ricane comme une adolescente juste avant de me pousser vers la sortie.

— Maman ! On ne s'est même pas exfoliées !

— Es-tu folle ? Penses-tu que je vais me mettre toute nue devant ce dieu grec ? pouffe-t-elle de plus belle. Mais je te confirme que la Suisse est assurément mon pays préféré !

Après notre sortie de la zone hammam et avoir complété notre parcours, je ris déjà intérieurement en m'imaginant raconter la scène à ma sœur à notre retour.

— Allez, Éloïse, on va se chercher un verre de vin et on va le boire sur la terrasse. La vue est à couper le souffle ! s'exclame ma mère, dégourdie.

— Va pour la terrasse, mais je vais prendre une eau pétillante. J'ai l'estomac fragile depuis quelques jours…

C'est le cœur gros que je pousse mes valises dans mon condo. Même si je n'ai passé que trois semaines avec l'équipe du LOV Café de Vevey, j'ai eu le temps de m'attacher à ces personnes d'exception. Aussi, Marianne a eu raison : ce voyage passé avec ma mère nous a énormément rapprochées. Je crois même que je ne suis plus une

extraterrestre à ses yeux. J'ai vraiment eu le sentiment qu'elle s'était ouverte à apprendre à me connaître mieux et qu'elle m'a enfin acceptée, telle que je suis. Ou bien c'est peut-être moi qui ai changé. Je ne sais pas trop.

La seule chose que j'ai envie de faire en ce moment, c'est d'imprimer l'une de mes propres photos du lac Léman, pour remplacer celle qui est tombée de mon tableau. On dirait bien que mes rêves commencent à se réaliser !

En ouvrant mon ordinateur, une notification m'indique un courriel de la clinique privée. Il semble que le résultat de mon test de dépistage des infections transmissibles sexuellement est arrivé. J'avais complètement oublié ce léger détail ! J'ouvre nerveusement le message. Soulagée, je constate que Nicholas ne m'a pas infectée. Par contre, l'infirmière termine son message en me demandant de passer à la clinique dès que possible. Je regarde l'heure. Il est 20 h. Trop tard pour appeler. D'un coup, la fatigue me happe. Le décalage horaire vient d'embarquer. Malgré mon inquiétude, quelques minutes plus tard, je m'endors dans mon lit, tout habillée.

Laurence est assise avec moi dans la salle d'attente de la clinique. C'est elle qui a insisté pour m'accompagner. Je me rends compte que j'aurais dû refuser. Je crois qu'elle est plus stressée que moi. Depuis mon retour, je me sens vraiment fatiguée. Je crois que je mettrai du temps à me réajuster au fuseau horaire d'ici.

— Pourquoi tu penses que l'infirmière veut te rencontrer ?

— Je ne le sais pas, Laurence !

— Pourtant, tes tests étaient beaux ? poursuit-elle.

— Oui ! Ça fait vingt fois que je te le dis !

— J'espère que tu n'as pas un cancer. Je ne serais jamais capable de vivre sans ma meilleure amie. As-tu vu la série sur Netflix, *Toujours là pour toi*, avec Katherine Heigl ?

Je roule les yeux en l'air et je soupire.

— Non.

— C'est l'histoire de deux meilleures amies qui partagent tout ensemble. Puis, on apprend que l'une d'entre elles est atteinte d'un

cancer du sein. C'est triste à mourir. J'ai pleuré ma vie ! J'ai tellement pensé à toi. S'il fallait que je te perde, je crois que je ne m'en remettrais pas.

— Laurence, sérieusement ! dis-je, exaspérée.

— OK, désolée. Je me tais. Mais as-tu pensé que c'était peut-être tes cellules précancéreuses sur le col de ton utérus qui sont revenues ? Je sais qu'il y a quelques années, tu les avais traitées, mais qui sait ? Est-ce que tu savais qu'ils ont maintenant découvert qu'il s'agit d'une ITSS ? Ça s'appelle le virus du papillome humain. Ils vaccinent les jeunes dans les écoles contre ça.

Je me lève pour marcher un peu plus loin. Heureusement, l'infirmière appelle mon nom.

— Tu veux que je vienne avec toi ? demande Laurence.

— Surtout pas ! Merci ! refusé-je en prenant mon sac.

— Parfait, je t'attends ici.

Sans dire un mot, je me dirige vers le bureau de l'infirmière. Elle m'invite à m'asseoir.

— Bonjour, vous allez bien ? me dit une femme rousse, au nez retroussé.

— Oui, merci. Enfin, je m'inquiète un peu, c'est certain.

— Hum. Je comprends. Je suis désolée, j'ai pourtant tenté de vous joindre plusieurs fois sur votre cellulaire ces derniers temps, mais sans succès.

— Oui, j'étais à l'extérieur du pays.

— Bon, alors… Je vous ai demandé de venir ici, car au moment où vous avez fait vos prises de sang, il y avait la présence de l'hormone gonadotrophine chorionique humaine, la fameuse bêta-hCG, dans vos résultats d'analyse.

Je ne sais pas de quoi elle parle.

— Ce qui veut dire ? m'inquiété-je.

— Ce qui veut dire que vous êtes enceinte d'approximativement onze ou douze semaines, madame Roy. Je suis désolée de vous annoncer cette nouvelle aussi tardivement, mais comme je vous l'ai dit plus tôt, j'ai tenté de vous joindre à plusieurs occasions.

Je ne l'écoute plus. Instinctivement, je porte la main au bas de mon ventre. Une toute petite partie de Bastian pousse en moi.

Journal d'Éloïse Roy
1er avril, 11 h 55

« Bélier : En saison du Bélier, on a collectivement tendance à tout garder en dedans jusqu'à ce qu'on explose. »

On garde tout en dedans, hein ? Ça me parle. Il y a de ces surprises dans la vie qui nous terrifient.

Marianne et ma mère sont assises sur les tabourets de l'îlot. Elles croient simplement que je les ai invitées à luncher. Elles sont loin de se douter de ce que je vais leur annoncer. Ma mère montre des photos de notre voyage à ma sœur sur son téléphone pendant que je prépare la salade. Le thon me lève le cœur. Mais j'y pense, est-ce que c'est déconseillé pour les femmes enceintes ? De toute manière, je ne sais même pas si je vais le garder.

En effet, au lendemain de ma rencontre avec l'infirmière, je suis allée passer une échographie pour déterminer le nombre exact de semaines de ma grossesse. Le médecin a statué : c'est bel et bien un peu plus de douze semaines. Il m'a assuré que l'avortement était possible jusqu'à la fin de la vingt-troisième semaine, bien que ce soit plus compliqué. Mais, encore une fois, je n'écoutais plus. Tout ce que j'entendais, c'était le petit cœur de mon bébé.

Je ne me suis jamais sentie aussi perdue de toute ma vie. J'ai énormément de mal à dormir et, depuis hier, j'ai commencé à carrément vomir. Je n'ai pas encore eu le courage de contacter Bastian. Je ne sais pas pourquoi, je suis paralysée. Je ne veux surtout rien lui imposer. En plus, il est en fin de session, que dis-je, en fin de maîtrise, qui plus est ! Ce n'est certainement pas le moment de le bouleverser. Ma sœur jette un œil vers moi.

— Coudonc, la sœur, est-ce que tu vas bien ? Je te trouve pâle un peu.

J'arrête de trancher le concombre. Je ne peux plus me retenir. J'éclate en sanglots. Marianne se lève aussitôt et vient m'enlacer. Elle me flatte le dos.

— Ben voyons, qu'est-ce qui se passe ?

Je la sens se raidir. Elle se recule pour me regarder en mettant sa main devant sa bouche.

— Non. Dis-moi pas que t'as pogné l'herpès de Nicholas ?

Ma mère intervient.

— C'est qui, Nicholas ?

Je fais un signe de négation de la tête. Je pleure de plus belle. J'ai de la difficulté à contenir mes plaintes. N'ayant pas la force d'expliquer les choses, je me contente de dire, tout bonnement :

— Je suis enceinte.

Ma mère s'esclaffe. Je fronce les sourcils en reniflant un bon coup. Elle rit de plus belle.

— Je sais, tu as choisi de faire un stage de théâtre ce mois-ci, c'est ça ? Tu vas être très bonne, je le sens.

Ma sœur ne sait plus quoi penser. Elle doute :

— C'est un poisson d'avril, c'est ça ? Tu m'as bien eue, la sœur.

Merde. Je n'y avais pas pensé. Nous sommes effectivement le 1er avril. J'attrape un mouchoir pour me vider le nez. Je regarde les filles, découragée.

— Je suis enceinte et non, ce n'est malheureusement pas un poisson d'avril.

Ma mère cesse sa crise d'hilarité. Ma sœur me serre fort dans ses bras. Je me remets à pleurer.

— J'ai entendu son petit cœur, vous vous rendez compte ? Comment voulez-vous que je fasse pour tuer mon bébé, après ça !

— Mais qui a parlé de te faire avorter ? s'inquiète Marianne. C'est Bastian, c'est ça ! Il n'en veut pas ? Ah l'écœurant.

— Non ! Il n'est même pas au courant, admets-je. Il est en fin de session à l'université, je ne veux pas le déconcentrer.

Marianne se radoucit.

— Élo, c'est une décision qui se prend à deux, tu ne penses pas ? ajoute-t-elle en me flattant le dos.

Ma mère, muette, verse une larme.

— Peu importe ta décision, ma cocotte, je serai à tes côtés.

Je me rue dans ses bras. Je pleure à gros sanglots.

— Je ne sais pas quoi faire, maman. Je suis toute mélangée.

— C'est normal, c'est les hormones. Viens dans le salon. On va prendre le temps d'en parler. Marianne, tu nous prépares une tisane ?

Michelle s'assoit dans le canapé. Elle m'ordonne de m'étendre, la tête posée sur ses genoux. Elle me joue dans les cheveux et me laisse me vider de toutes mes larmes. Lorsque la tempête se calme, elle se risque à parler.

— Tout d'abord, comment te sens-tu ? As-tu beaucoup de symptômes ?

— Oui, je… j'ai été malade hier et ce matin en me levant. C'est vraiment désagréable. Sinon, je suis terriblement fatiguée. Certains soirs, je m'endors sans prévenir devant la télé et d'autres soirs, c'est l'insomnie. À part ça, rien. Je ne peux pas croire que j'ai sauté mes règles sans m'en rendre compte pendant deux mois !

Marianne prend la parole, délicatement.

— Élo, tu as été tellement occupée dans les dernières semaines avec le séminaire, le café et ton voyage avec maman. Ta routine est complètement chamboulée depuis des mois. C'est un peu normal, non ? Il ne faut surtout pas te culpabiliser. De toute manière, qu'est-ce que ça aurait changé ?

Je réfléchis en me mouchant, pour une énième fois, le nez. Elle a raison, cela n'aurait rien changé. Elle poursuit, sur le même ton :

— Je sais que tu ne prenais plus la pilule depuis un bon moment, à cause de tes hormones, mais j'aimerais comprendre : qu'est-ce qui s'est passé ?

En repensant à la première nuit avec Bastian, je réalise que la vraie raison pour laquelle je me sens coupable et que je refuse de lui en parler, c'est que c'est moi qui l'ai incité à me pénétrer. Juste avant, il m'avait demandé si j'avais un préservatif. J'ai dit non et je me suis quand même cambrée. Dans le feu de l'action, je n'ai tout simplement pas réfléchi. Je m'en veux ! J'ai tellement honte que je n'ose même pas le dire à ma sœur. Je lui sers une demi-vérité :

— C'était le premier soir. Ça s'est passé tellement vite ! On a zappé. Pourtant, il s'est retiré juste avant d'éjaculer. Il faut croire qu'un spermatozoïde s'est faufilé. Mais le lendemain, on est allés se chercher des condoms, qu'on a bien sûr utilisés les fois suivantes.

— Je comprends, compatit Marianne. Ce sont des choses qui peuvent arriver. Bon, je pense tout de même que tu devrais lui en parler. Je veux bien croire qu'il est en fin de maîtrise, mais, selon moi, il doit être avisé. Je pense que…

Ma mère l'interrompt.

— Je considère, Marianne, qu'Éloïse doit prendre le temps de réfléchir. C'est à elle de décider en fonction de ce qu'elle ressent. Si elle veut se faire avorter sans en parler à Bastian, c'est son choix.

Je crois que c'est la première fois que ma mère prend pour moi face à ma sœur. Peu habituée, cette dernière est décontenancée. Michelle a raison : je dois prendre le temps de réfléchir, et rien ne m'oblige à en parler à Bastian. Sauf si je décide de le garder. Marianne tente de m'aider en me proposant de dresser une liste de pour et de contre. Ma mère s'oppose :

— On parle d'un bébé, Marianne. C'est une décision qui se prend avec le cœur, pas avec la tête.

Encore une fois, elle a raison. Quand je pense que je me suis privée d'elle et de ses conseils pendant toutes ces années. Quoique je ne sais pas si c'est le résultat de sa nouvelle attitude de femme ménopausée ? Peu importe, elle me fait du bien en ce moment, et c'est tout ce qui compte.

— Tu as raison, maman, je vais prendre le temps de ressentir tout ça.

Depuis deux jours, je me lève et je vais marcher dans un sentier dans la forêt non loin de chez moi. Le calme de la nature m'apaise. Parfois, je me surprends tout naturellement à parler à mon bébé.

Tu sais, mon cœur, ton papa est très gentil. Et très intelligent aussi. Il termine une maîtrise en développement international et mondialisation. C'est pour ça que je ne veux pas lui parler de toi tout de suite. Puis, tu sais, ce n'est rien contre toi, mais tu n'étais pas prévu, bébé. Et je ne sais pas si ton père et moi sommes prêts pour bien nous occuper de toi. Lui termine ses études et moi, eh bien, je n'ai même pas fini mon plan. Oui, imagine-toi donc qu'il y a huit mois déjà, j'ai décidé de prendre une année sabbatique. C'est grâce à ma marraine Francine. Est-ce que tu l'as croisée, dans le ciel, avant de venir t'incarner ? Je te demande ça, et je ne sais même pas si je crois à toutes ces choses-là. Tu vois, je ne suis sûre de rien, alors, qu'est-ce

que je vais bien pouvoir t'apprendre ?

Il faut que je te dise, petite crevette, que je n'ai pas toujours eu une belle relation avec ma mère. Alors, je ne sais pas si je serai une bonne maman. Et ça, ça m'inquiète beaucoup. Je veux ce qu'il y a de mieux pour toi, tu comprends ? Et aussi, j'ai beaucoup souffert de la séparation de mes parents. Je m'en rends compte aujourd'hui. Je pense même que c'est pour cette raison que j'ai peur d'être en couple. Je n'ose jamais m'abandonner complètement, tu vois, parce que je me dis qu'il y a inévitablement une date d'expiration. À quoi ça sert de construire quelque chose, si tout risque de se détruire, en fin de compte ? Je me le demande bien.

Comme tu peux le constater, je me pose beaucoup de questions. Diane, la meilleure amie de ma marraine, me dit que je devrais plutôt écouter mon cœur. Que ça simplifie les choses. C'est pour ça que j'ai accepté d'aller faire un séminaire sur le moment présent dernièrement. Je me suis dit que ça m'aiderait peut-être à arrêter de cogiter. Je suis devenue une feuille. Je te jure, petite crevette, je pouvais même sentir le vent sur moi et les rayons du soleil. Je me dis, depuis, que d'après moi nous sommes tous reliés. T'inquiète, je ne l'ai pas dit à personne à part toi. Peu importe si je suis folle ou non, ça me fait du bien de venir marcher dans le bois. Ça m'aide à me calmer. J'ai l'impression de mieux respirer, ici, et ce n'est pas seulement en raison de l'air qui est plus pur. Je me sens enveloppée.

Oh, et puis, détail important dont je dois te parler : je n'aime plus mon travail d'intervenante à La Maisonnée. Je crois que j'ai envie d'être comme Antoine et avoir une entreprise qui fait du bien aux gens. Mais je ne sais pas encore ce que ça pourrait être. Et je n'ai pas non plus les moyens financiers d'Antoine. Il ne me reste plus grand-chose de l'héritage de Francine. Ce n'est pas beaucoup d'argent, finalement, trois cent quatre-vingt-sept mille dollars. J'ai acheté un condo, j'ai voyagé et j'ai mis un peu d'argent de côté. C'est pour ça qu'il y a le plan. J'aurais aimé inventer le LOV Café.

Aussi, il y a un détail encore plus important que celui dont je viens de te parler. Ton papa est allemand et sa vraie maison est sur un autre continent. Alors, si on finit par se séparer, on ne pourra pas t'avoir en garde partagée. Ce serait beaucoup trop compliqué. Je te dis ça et je me rends compte que c'est pire encore, puisque nous ne sommes même pas en couple en ce moment ! Tu imagines ? C'est pour ça que je ne sais pas si c'est une bonne idée de te garder. Tu vois que c'est plutôt compliqué et que ça n'a rien à voir avec toi ?

Je ne sais pas si ce serait une bonne idée que tu grandisses tout seul avec moi. C'est très difficile d'être un seul parent. Il y a toute la pression financière, et comment je ferais pour travailler et m'occuper de toi en

même temps ? Je ne pourrai même pas jouir d'un congé de maternité payé.

J'arrête subitement de marcher. C'est vrai, je n'avais pas pensé à ce détail vraiment important. Si Bastian ne veut pas s'impliquer, je ne crois pas que l'argent que j'ai mis de côté suffira. Puis, Bastian est encore aux études. Lui non plus n'a pas de travail payant ! Ses parents sont, à ce que je sache, très conformistes. Ils cesseront assurément de l'aider s'ils apprennent qu'il sera père ! Déjà que, lorsque j'ai rencontré sa mère l'automne passé, elle m'a dévisagée. Elle ne sera certainement pas contente de savoir que son fils a engrossé une Canadienne sans le sou.

Je m'effondre en larmes. Cette situation est sans issue ! Je dois me faire avorter. Je cours dans le bois, hors du sentier, à la recherche d'un gros arbre. Une fois que je l'ai repéré, je m'adosse à son tronc et je me laisse aller à pleurer. Je pose mes deux mains sur mon ventre.

Ma petite crevette, est-ce que tu vas me pardonner ?

Je regarde le paysage défiler sur l'autoroute. J'ai rendez-vous en fin d'après-midi à la clinique d'avortement. Ma mère a gentiment offert de m'accompagner. Depuis ce matin, j'ai du mal à retenir les larmes qui coulent sur mes joues sans arrêt. Des sanglots silencieux, résignés. Je tiens mon ventre à deux mains comme si je voulais protéger mon bébé. Pourtant, c'est moi qui ai décidé de me faire avorter.

Je n'ai pas vu beaucoup ma meilleure amie au cours des derniers jours. La première chose que Laurence m'a dite lorsque je suis sortie du bureau de l'infirmière et que je lui annoncé que je n'étais pas atteinte d'un cancer, mais bien enceinte, elle s'est exclamée que c'était la plus belle nouvelle qu'elle avait entendue de sa vie, puisqu'ON allait avoir un bébé. Au début, j'ai bien rigolé, mais lorsque je me suis rendu compte qu'elle était sérieuse, j'ai été obligée d'avoir une petite discussion avec elle, qui a finalement mal tourné. Elle n'arrêtait pas de me dire qu'on pouvait l'élever ensemble, cet enfant, et que nous n'avions pas besoin des hommes. Je n'arrivais pas à croire qu'elle était sérieuse. J'ai été touchée par son engagement envers notre amitié, sauf qu'ensuite, lorsque je lui ai parlé d'avorter, elle s'est braquée. Elle a commencé à me dire que si j'avais décidé de ne pas me protéger, je devais en assumer les conséquences. C'est là que j'ai décroché et que je me suis refermée. On s'est bien sûr engueulées.

— Des nouvelles de Laurence ? me demande ma mère.

— Non, pas depuis notre chicane. C'est drôle que tu me demandes ça, j'étais justement en train d'y penser.

Au même moment, mon téléphone sonne. Mon afficheur indique : *Drama queen's calling.* Parlant du loup. Je décroche.

— Allô, mon amie.

— Élo, je m'excuse ! Je suis tellement une amie de marde ! J'ai réagi comme la pire des égoïstes. Je suis tellement désolée ! Vas-tu me pardonner ?

— Ben oui, tu sais bien ! Ce n'est pas la première fois que tu me fais une crise comme ça. Je suis habituée !

— Je sais. Je comprends pas comment tu fais pour m'endurer. Bon, tu fais quoi, là ? Je passe te voir et j'apporte du St-Hubert pour souper pour me faire pardonner ?

Laurence sait que depuis que je suis toute petite, le poulet de la rôtisserie St-Hubert est un plat réconfort pour moi.

— T'es fine, Laurence, mais non. Je suis présentement en route pour… la clinique, avec ma mère.

C'est le silence au bout du fil. J'attends quelques secondes, puis je demande :

— Lau ? Es-tu toujours là ?

Je l'entends sangloter.

— C'est juste que… je ne peux pas croire que tu ne m'as pas demandé de t'accompagner. Je m'en veux tellement, Élo !

— Ça va, ne t'en fais pas. Je suis avec Michelle.

— Justement ! Je te connais assez pour savoir que si tu as demandé à ta mère d'y aller avec toi, c'est que tu étais vraiment désespérée !

Je regarde ma mère. Elle a les deux mains bien placées sur le volant et elle observe la route attentivement. Par chance, le volume de mon cellulaire est bas, donc elle ne peut entendre les paroles de Laurence.

— C'est elle qui m'a gentiment offert de m'accompagner. Je me sens bien, enfin. Bref, ne t'inquiète pas.

— Tu te rends où, à Montréal ?

— Oui, j'ai trouvé une clinique qui semble bien. Ça s'appelle

Femina, sur la rue Berri.

— Je peux venir te rejoindre, si tu veux !

— Merci, t'es fine, mais ça va aller.

— As-tu finalement parlé à Bastian ?

— Non. J'ai décidé de ne pas le déranger avec ça. Il est en plein *rush* de fin de session. Alors, tu sais…

— …

— Laurence, qu'est-ce qu'il y a ?

— Non, rien.

Je connais assez ma meilleure amie pour savoir qu'elle n'est pas d'accord avec ma décision, mais qu'elle n'ose pas m'en parler. Surtout après ce que l'on vient de traverser.

— Je dois te laisser, Laurence. On arrive bientôt à Montréal. On est en avance, alors on va s'arrêter prendre un café.

— OK. Je suis là, si tu as besoin de moi !

— Oui, je sais.

Je mets fin à la conversation. Ma mère me regarde.

— Laurence a fini par s'excuser ? me demande-t-elle.

— Oui. Je suis contente qu'elle ait appelé.

La clinique est bien sécurisée. Nous sonnons et une réceptionniste vient nous voir. Elle s'informe de la raison de notre présence, puis elle nous laisse entrer. L'endroit est normalement décoré. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. C'est bizarre que je me passe ce genre de réflexion. Je me sens complètement déconnectée de mon corps. On dirait que ma conscience flotte au-dessus de moi-même et que je me regarde vivre cette journée comme si j'étais une autre personne.

Ma mère et moi, on est assises dans la salle d'attente. Je feuillette une revue. Elle me gratouille la cuisse.

— Comment tu te sens ? demande-t-elle.

— Je ne sais pas trop. C'est difficile à dire.

Une femme aux cheveux bruns frisés et au visage accueillant se présente devant moi.

— Éloïse Roy ? Je me présente, je suis Sandra, infirmière. Vous voulez venir avec moi ?

Je suis figée. Je ne suis plus certaine de vouloir me faire avorter. Malgré tout, je vois mon corps se lever comme un automate. Ma mère me fait un petit sourire rempli de compassion. Elle me serre la main.

— Je reste ici. Je ne bouge pas. Si tu as besoin de moi, envoie l'infirmière me chercher, OK ?

J'acquiesce de la tête. Je suis la femme sans dire un mot. Elle me parle, mais je n'entends rien. Elle m'invite à m'asseoir sur une chaise dans un petit bureau. Je m'exécute. Je regarde autour de moi. Les murs sont peints de couleur bleu bébé. *Mon bébé !* pensé-je soudainement. Je pose les mains sur mon ventre, en guise de protection. Je dévisage la femme qui est assise devant moi. Ses lèvres bougent, mais je ne comprends pas ce qu'elle dit.

— Pardon ? Je suis désolée. Je ne vous écoutais pas, admets-je.

— C'est tout à fait normal, Éloïse. Ne vous en faites pas. Si vous êtes ici avec moi, c'est que je dois m'assurer que vous êtes certaine de votre décision, alors j'aurais quelques questions à vous poser. C'est la procédure. Ça vous convient ?

Je ne crois pas, non. Mais je ne le dis pas. Je me contente de hocher la tête.

— Avez-vous été forcée, par qui que ce soit, à venir ici aujourd'hui ?

Je fais non de la tête.

— Cette décision vous appartient donc entièrement. Quelles sont les raisons qui ont motivé ce choix ?

Je ne sais pas quoi répondre. Je n'ai pas envie de parler de mes états d'âme avec une pure inconnue. Les larmes me montent aux yeux. Malgré son air bienveillant, je ne peux pas m'empêcher de lui en vouloir. Je dois quand même répondre à sa question.

— Je n'ai pas le choix, c'est tout.

Les larmes coulent sur mes joues. Sandra me fait un sourire rassurant.

— Je comprends, Éloïse. Mais nous avons toujours le choix. Je suis

vraiment désolée d'insister, dit-elle avec toute la douceur du monde, mais je dois vous demander de me parler de vos motivations.

— Eh bien… Le… le papa, dis-je en pointant mon ventre, il habite en Allemagne. Et moi, je vis ici.

— Je vois, m'encourage-t-elle.

— Et… présentement, je n'ai pas d'emploi.

— Je comprends.

— Je crois donc que ce n'est pas le moment de…

On frappe à la porte. Sandra me fait signe d'attendre un instant. J'entends une autre femme chuchoter. Elle referme la porte et revient s'asseoir devant moi.

— Je suis désolée. Écoutez, Éloïse. Ma collègue me dit qu'un jeune homme est présentement à l'accueil, du nom de Bastian, et qu'il souhaiterait vous voir. Voulez-vous qu'on le laisse entrer ?

J'éclate en sanglots. Bastian est là ? Je ne comprends plus rien. J'attrape un mouchoir dans la boîte devant moi.

— Éloïse, voulez-vous qu'on le laisse entrer ? répète-t-elle.

Je hoche vivement la tête, incapable de prononcer un mot tellement ma gorge est nouée par l'émotion.

— Parfait, je vais le chercher. Attendez-moi, je reviens dans un instant.

Comment se fait-il que Bastian soit ici, à ce moment précis ? J'essuie mes larmes avec mon mouchoir. Je guette la porte avec impatience. Je me lève, je ne sais plus comment me placer. Et s'il était en colère contre moi ?

La porte s'ouvre enfin. Bastian apparaît devant moi. Il a les traits tirés et les yeux rougis. Sandra nous informe qu'elle nous laisse un petit moment seuls, tous les deux. Elle me regarde pour s'assurer que j'approuve son initiative. Je lui fais un sourire rassurant. Elle referme la porte derrière elle. Aussitôt, Bastian me prend dans ses bras. Les larmes jaillissent de mes yeux. J'enfouis mon visage sur sa poitrine et j'agrippe l'arrière de son chandail avec mes doigts. Je serre les poings.

— Je suis désolée ! Je suis tellement désolée ! dis-je entre deux sanglots.

— Chut, me répond tendrement Bastian en m'embrassant les cheveux sur le crâne. Chut… Tu n'as pas à être désolée de quoi que ce soit. Je suis là, maintenant.

— J'ai tellement peur, Bastian. Tellement peur !

— C'est fini, Élo, je suis là, je suis là, répète-t-il.

Il me serre très fort dans ses bras.

— Est-ce que tu veux t'asseoir ? demande-t-il, délicat.

Je me défais de son étreinte pour prendre un autre mouchoir dans la boîte. J'essuie mon nez et je m'assois tranquillement, comme au ralenti. Il prend place devant moi. Il se frotte le front et, lorsqu'il se rend compte que je le regarde, il me fait aussitôt un sourire bienveillant. Je reprends tout doucement mes esprits.

— Comment tu as su que… ? demandé-je en pointant la pièce où l'on se trouve.

— Laurence m'a appelé tout à l'heure. J'étais en train d'étudier. Comme je ne répondais pas, elle m'a texté « 911 ». Je l'ai donc aussitôt rappelée et, lorsque j'ai su que… J'ai couru te rejoindre. Alors, me voilà.

Il pose une main chaude sur ma cuisse. Au même moment, l'infirmière cogne tout doucement juste avant d'entrer de nouveau dans la pièce. Elle prend place de l'autre côté du bureau, devant nous.

— Tout va bien ? s'inquiète-t-elle en nous regardant à tour de rôle.

Je me racle la gorge et je hoche la tête, une fois de plus. Bastian ne répond pas. Sandra reprend là où elle m'avait laissée :

— Alors, comme je le disais à Éloïse, la procédure veut que nous nous assurions que cette décision a bien été réfléchie. Je constate que c'est le cas. Maintenant, je vais vous expliquer brièvement comment se déroulera l'interruption de grossesse. Ça vous va ?

Bastian me prend la main.

— Non, déclare-t-il en regardant Sandra droit dans les yeux avant de se tourner vers moi. Éloïse, est-ce qu'on pourrait prendre le temps d'en discuter ?

Bastian et moi sommes assis sur un banc dans un parc, non loin de la clinique. Ma mère, comprenant l'aspect délicat de la situation, s'est éclipsée en me disant qu'elle ne serait pas trop loin, au besoin. Après avoir saisi que le père de ma crevette n'était pas au courant de ma grossesse, l'infirmière m'a proposé de reporter le rendez-vous au lendemain, afin que lui et moi puissions discuter tranquillement de mon état. Ce que nous avons accepté.

— Je suis heureux de te voir, ma belle Canadienne.

Je renifle. Mes yeux coulent encore tout seuls. Je ne peux rien faire. Depuis que je suis enceinte, les valves sont ouvertes à temps plein.

— Éloïse, est-ce que je peux te demander pourquoi tu ne m'as pas informé de la situation ?

Je ne ressens aucune trace de colère dans son ton. J'opte donc pour la vérité :

— Je me sentais coupable, Bastian. C'est moi qui t'ai encouragé à me pénétrer, même si nous n'avions pas de condom. Je sais que ce n'est pas le bon moment pour avoir un enfant. Ni pour toi, ni pour moi. J'y ai longuement réfléchi, crois-moi.

— J'imagine, murmure-t-il. C'est vrai que le *timing* n'est pas génial, disons-le ainsi.

Lorsque je l'entends prononcer ces mots, mon cœur a mal. Je ne sais pas, sans doute que j'espérais secrètement qu'il me réponde autre chose. Je pose une main sur mon ventre. *Moi, je t'aime, petite crevette*, pensé-je tout bas. *Tu vois, c'est lui ton papa. Il est pas mal, hein ?*

Bastian suit ma main du regard. Il hésite.

— Je peux ? dit-il en pointant mon ventre.

— Bien sûr, oui. C'est ton bébé aussi.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela. C'est sorti tout seul. Bastian passe un bras autour de mes épaules et dépose sa main libre sur mon ventre. Je ferme les yeux pour savourer ce moment. À cet instant précis, nous sommes une famille, tous les trois. Dans mon cœur, je nous sens unis. Je n'ai pas envie de revenir à la triste réalité. J'aimerais arrêter le temps.

— Tu es enceinte de combien de semaines ?

— Treize. Bientôt quatorze. Si tu veux le savoir, notre bébé aurait

bientôt la taille d'une petite pomme. J'ai entendu son cœur battre, l'autre jour.

Un malaise s'installe entre nous. Je crois que j'ai trop parlé. Je m'empresse de m'excuser.

— Tu n'as pas à être désolée, Éloïse. C'est la réalité. Ça n'a pas dû être facile pour toi, ces derniers temps. Depuis quand es-tu au courant ?

— Pas très longtemps. Je suis gênée de te dire que je ne me suis pas aperçue que j'ai sauté deux fois mes règles. Le mois dernier, je suis allée avec ma mère passer trois semaines en Suisse. À Vevey.

— Je connais bien cette petite ville. Mes grands-parents habitent là-bas. Ce sont les parents de ma mère. Je les aime tellement ! Quand j'étais petit, nous nous y rendions souvent pendant les vacances. C'est à seulement quatre heures de train de Constance. Je me souviens que je ne voulais jamais repartir. Lors du retour, je regardais le lac par la vitre et je m'imaginais qu'une fois adulte, je m'installerais là. C'est tellement beau.

Je suis surprise de ce qu'il m'apprend. Je ne le savais pas.

— Tes grands-parents sont bien allemands, alors pourquoi sont-ils partis vivre en Suisse ?

— On avait offert un poste de vice-président à mon grand-père, chez Nestlé, à Vevey, il y a plusieurs années. Bien sûr, il est maintenant retraité depuis longtemps, mais malgré tout, ma grand-mère a voulu rester. Elle est adorable, je crois que tu l'aimerais beaucoup ! Elle tient une petite librairie au cœur de la ville. Elle n'y va plus très souvent maintenant, puisqu'elle est très âgée, mais elle refuse catégoriquement de la vendre, ce qui fait rager mon grand-père, d'ailleurs. Ils sont si beaux, tous les deux !

Mon cœur cesse de battre pendant une fraction de seconde. Je me redresse et j'écarquille les yeux. Je serre l'avant-bras de Bastian.

— Est-ce que ta grand-mère se prénomme Gisela ?

— Oui ! s'exclame-t-il. Comment tu le sais ?

Je revois en souvenir cette vieille dame adorable, avec de longs cheveux blancs coiffés en un chignon négligé. Élégante et surtout tellement attachante, elle m'a profondément touchée. Je fouille dans mon sac et je sors le livre *L'alchimiste*, de Paulo Coelho. J'ouvre la page couverture et je montre la dédicace à Bastian :

« N'oublie jamais que l'Univers tricote dans les coulisses.
Bonne lecture, Gisela ❤ »

Bastian me prend doucement le livre des mains. Il le porte à son cœur et ferme les yeux un instant. J'ai l'impression qu'il se recueille. Mon regard s'évade vers les feuilles de l'arbre en face de moi qui bougent doucement, au vent. *Eh bien, ma petite crevette, nous avons rencontré ton arrière-grand-maman !* Je songe à la lettre de Francine sur les synchronicités. *Tu ne tricoterais pas avec l'Univers en ce moment, chère fée marraine ?* Bastian me sort de mes pensées :

— Éloïse, j'aimerais que l'on garde le bébé.

Les larmes me montent aux yeux. J'ai la bouche qui tremble. Malgré tout, j'arrive à articuler :

— C'est vrai ?

Il s'approche doucement et prend mon visage entre ses mains. Il dépose un baiser timide sur mes lèvres inondées d'eau salée.

— Oui, c'est vrai. Si c'est ce que tu souhaites, bien sûr.

J'acquiesce silencieusement. Mon visage s'illumine enfin. En ce moment, je suis certaine d'avoir un million d'étoiles dans les yeux.

Journal d'Éloïse Roy
5 mai, 9 h 15

« Taureau : Avec le début de la saison du Taureau apparaissent les thèmes du confort, de l'énergie, de la sécurité et du pouvoir. »

Le monde est merveilleux, quand on ouvre les yeux !

Je suis étendue sur une longue chaise, le chandail remonté en dessous de mes seins gonflés et le legging baissé jusqu'au pubis. Bastian me tient fermement la main et a les yeux rivés sur l'écran. Le technicien applique un gel froid sur mon ventre. Il fait ensuite glisser un bidule relié à une machine sur celui-ci. Aussitôt, j'entends le son rassurant d'un petit cœur qui bat. Bastian s'inquiète :

— Il me semble que son rythme cardiaque est élevé. C'est normal, j'espère ?

L'échographiste s'empresse de le rassurer.

— Oui, tout à fait normal. Votre bébé est en pleine forme. Voyez-vous, ici, on peut apercevoir sa tête, son corps… Oh, un petit pied !

Je porte la main à ma bouche. Je suis profondément émue. Bastian, beaucoup plus pragmatique, demande s'il a bien tous ses membres, ses doigts et ses orteils. Le technicien le rassure pour une deuxième fois. Ensuite, il nous informe qu'il s'apprête à prendre des mesures.

C'est la première fois que je vois Bastian nerveux. Il a les mains moites et je crois même apercevoir de la sueur perler sur son front. Je suis touchée qu'il soit investi de cette façon, le regard complètement absorbé par les images de notre enfant.

— Voulez-vous connaître le sexe, ou vous préférez garder la surprise pour l'accouchement ?

Bastian me consulte du regard. Je lui fais un grand sourire.

— Nous aimerions le savoir, dis-je, fébrile.

— Voyons voir si je peux apercevoir quelque chose. Oh, votre bébé gigote beaucoup ! Un vrai petit poisson. Allez, ne bouge plus. Voilà ! Ici, nous pouvons apercevoir ses parties génitales, vous voyez ?

Bastian plisse les yeux et incline la tête.

— Ce sont bel et bien de grandes lèvres. Félicitations, vous serez bientôt parents d'une petite fille !

J'éclate en sanglots. Le papa de ma petite crevette m'imite. Je le regarde, profondément heureuse de cette nouvelle.

— Une fille ! Es-tu content ?

Bastian plante ses iris dans les miens. Des plaques rouges apparaissent sur son visage. Son regard est sincère, mais, en même temps, il semble effrayé. Pourtant, je l'entends me dire :

— Je suis le plus heureux des hommes, ma belle Canadienne.

Ses paroles me rassurent. Je me retourne vers l'échographiste.

— Alors, tout est normal, elle est en bonne santé ?

— Le médecin va passer vous voir, mais, selon ce que je vois ici, votre petite fille se développe parfaitement bien.

Je me sens soulagée d'un poids énorme, puisque, ne sachant pas que j'étais enceinte, j'ai bu du vin tous les jours ou presque jusqu'à la mi-mars. Rien de trop important, à peine un ou deux verres par jour. N'empêche que depuis, je n'ai cessé d'y penser.

Bastian a fait la navette le plus souvent possible au cours des dernières semaines, entre Montréal et le condo, et ce, malgré la fin imminente de sa maîtrise, qui se termine dans moins de quinze jours. Chaque fois, nous avons discuté ensemble en long et en large dans l'espoir de trouver une façon d'organiser notre nouvelle vie. Pour l'instant, rien n'est clair. C'est plutôt un vrai casse-tête. Ce qui est certain, c'est que nous resterons ici, au Québec, le temps de la grossesse. La date prévue de mon accouchement est le 23 septembre, alors, si tout se passe comme prévu, notre petite fille arrivera en même temps que l'automne.

Bastian n'a pas encore informé ses parents de la nouvelle et j'ai le sentiment que cette question est délicate, c'est pourquoi j'évite d'aborder le sujet avec lui. Cependant, plus le temps passe, plus je commence à m'inquiéter.

L'échographiste nous remet un rouleau de photos imprimées de notre bébé, puis il nous informe que le médecin est sur le point d'arriver. Il quitte ensuite la salle pour nous laisser seuls. Nous observons les images en noir et blanc, émerveillés. Je dépose ma tête sur l'épaule de Bastian, lorsqu'il me dit :

— Tu dois changer son surnom. Selon les mesures, elle est beaucoup plus grosse qu'une petite crevette. Elle fait plutôt la taille d'une mangue.

— Dans ce cas, je vais l'appeler ma petite mangue ! Mais sache que, dans mon cœur, elle restera toujours ma petite crevette.

— J'avais deviné, c'est pourquoi…

Bastian se penche vers l'avant, ouvre son sac à dos et fouille à l'intérieur. Il en ressort un petit sac cadeau en papier recyclé brun qu'il dépose sur mes cuisses.

— C'est quoi ? demandé-je, curieuse.

— Ouvre, tu verras !

Les larmes me piquent les yeux lorsque je découvre une jolie crevette en peluche rose pâle. Je la serre fort contre mon cœur.

— Tu es adorable ! Notre petite crevette et moi, on te remercie, dis-je en déposant un tendre baiser sur sa joue.

Je suis étendue sur le canapé, la tête déposée sur les cuisses de Bastian. Il me flatte les cheveux. Demain matin, il retourne à Montréal pour la semaine. Je n'ai pas envie de me séparer de lui.

— À quoi tu penses ? demandé-je.

— Je pensais à mes parents. J'aimerais leur annoncer la nouvelle en personne. Je crois que c'est préférable ainsi. Je dois aussi aller régler quelques trucs à Constance.

— Ah bon, OK. Alors tu prévois partir pour combien de temps ?

— Je ne sais pas. Le temps que ça prendra. J'aimerais partir dès que ma session d'université sera terminée. Est-ce que tu accepterais de m'accompagner ?

Je me remémore la fois où j'ai rencontré Margarete et Albert, lors de leur visite à Mont-Tremblant, au mois d'octobre dernier. Sa mère m'avait carrément dévisagée. Quant à son père, il s'était montré très froid avec moi.

— Je ne sais pas trop. Je t'avoue que tes parents m'intimident un peu. La seule fois que je les ai vus, ils n'ont pas été particulièrement

accueillants avec moi.

— Je sais.

Le silence de Bastian est rempli de non-dits, je le sens. Je me redresse pour m'asseoir à côté de lui.

— Bastian, parle-moi. Tu sais très bien que tu peux tout me dire.

— D'accord, c'est vrai. C'est juste que je ne voudrais pas que tu t'inquiètes, tu sais, à cause du bébé.

Oh, je n'aime pas ça ! Malgré tout, je l'invite à continuer.

— Alors, j'y vais. Tu te souviens de Samantha ?

Si je me souviens de Samantha ? Comment l'oublier, puisque c'est avec elle que tu m'as trompée le printemps dernier ! pensé-je. Je me contente de lui faire un signe d'approbation de la tête.

— Tu te souviens aussi que je t'ai dit, lorsque tu étais en visite en Allemagne et que nous étions tous les deux dans ce restaurant thaï, que les parents de Samantha et les miens sont de très bons amis ?

— Hum, oui. Ça me dit vaguement quelque chose.

— Eh bien voilà. Le père de Samantha est le président du groupe Porsche, l'une des plus grandes entreprises d'Allemagne.

— Porsche ? Tu parles bien de la voiture ?

— Oui, c'est ça. L'automne dernier, au moment où mes parents sont venus me visiter à Montréal, ce que je ne t'ai pas dit, c'est qu'ils étaient accompagnés de Samantha et de ses parents.

— Mais je ne comprends pas. Je n'ai pas vu Samantha à Mont-Tremblant, pourtant…

— Non, je sais. Elle et ses parents étaient partis visiter de la famille qu'ils ont à Toronto, lors de ce week-end-là.

— Ah, OK, dis-je, confuse.

— Bref. Juste avant qu'ils repartent, le père de Samantha m'a offert un poste de directeur du développement international au sein de la compagnie, avec un salaire qui équivaut environ à sept cent cinquante mille dollars canadiens par année.

— Wow, c'est beaucoup d'argent ! OK, mais… Si c'est ce que tu souhaites faire, c'est génial, non ? C'est en plein dans ton domaine !

— Oui. Par contre, il a émis une condition.

Je ne suis pas certaine d'avoir envie qu'il continue, mais bon, je n'ai pas le choix. Je m'entends donc répondre :

— Ah bon, et laquelle ?

— Que j'épouse sa fille.

Il me fixe droit dans les yeux. Moi, j'arrête de respirer.

— Éloïse, je suis fiancé.

Bastian est parti tôt ce matin. Nous n'avons pratiquement pas dormi de la nuit. Il m'a raconté que ses parents l'avaient pratiquement forcé à accepter la proposition du père de Samantha, le convainquant que c'était une occasion exceptionnelle pour son avenir. Comme nous venions de nous revoir lors de son passage à Mont-Tremblant et qu'il m'avait sentie investie dans ma démarche, il m'a avoué qu'il a supposé que j'étais passée à autre chose. Il s'est donc retrouvé profondément désemparé. Toutes les bonnes résolutions qu'il avait prises en ce qui concerne le fait de prendre les rênes de sa propre vie se sont envolées en fumée. Il n'a donc pas réfléchi et il a fait ce que l'on attendait de lui. Exactement comme par le passé.

La veille du départ de Samantha, il l'a donc emmenée au belvédère du mont Royal et il lui a fait la grande demande. Cette dernière, étant toujours amoureuse de lui, a bien sûr accepté. Bastian, quant à lui, m'a confié qu'au moment où il lui a passé la bague au doigt, c'est à moi qu'il a pensé. À ce moment, il a su au plus profond de lui qu'il commettait certainement la plus grande erreur de sa vie. Mais malheureusement, il était déjà trop tard.

Quelques semaines plus tard, pris de remords, il a décidé de ne pas rentrer en Allemagne pour les vacances de Noël. C'est pourquoi il m'a demandé s'il pouvait venir passer le temps des Fêtes avec moi. Il souhaitait aussi confirmer si je m'étais bel et bien désintéressée de lui. Ensuite, tout s'est passé vite. Nous nous sommes revus au séminaire, en Floride. À ce moment, une amie de Samantha, du nom de Natacha, était accompagnatrice avec lui. C'est alors que j'ai compris pourquoi cette Finlandaise à la voix de crécelle m'avait dévisagée. Avec le recul, Bastian est convaincu que c'est Samantha qui avait persuadé son amie de venir l'espionner.

À son retour, comme il avait pris du retard à l'université, il s'est tout

simplement concentré. Dans sa tête, il avait décidé de se rendre en Allemagne à la fin mai pour régler les choses et informer Samantha qu'il avait fait une erreur et qu'il ne souhaitait plus l'épouser. Mais voilà, Laurence l'a appelé et… la suite de l'histoire, je la connaissais.

Ses confidences m'ont permis de comprendre l'étrangeté de certains des comportements qu'il a eus avec moi durant les derniers mois. Bien que ce soit difficile à entendre, j'ai choisi de lui faire confiance, c'est pourquoi j'ai accepté de l'accompagner à Constance bientôt. Nous avons convenu que j'irais passer quelques jours chez Diane et Arno, le temps que Bastian parle à Samantha, ainsi qu'au père de celle-ci, et finalement à ses parents. Ensuite, il me rejoindra là-bas et nous déciderons ensemble quelles seront les prochaines étapes.

C'est pourquoi, en ce moment, je suis assise à mon îlot de cuisine en attendant l'appel de Diane. Je suis presque certaine qu'elle sera ravie de m'accueillir chez elle, mais, bien évidemment, je préfère confirmer. Je dois également l'informer de mon état. La sonnerie se fait entendre. J'appuie sur le bouton de la caméra. Le visage d'ange de Diane apparaît devant moi.

— Bonjour, ma belle enfant ! Comme je suis heureuse de te parler ! Je commençais même à m'inquiéter. La dernière fois, ça remonte en février.

— Oui, je sais. Je suis tellement désolée ! Il s'est passé tant de choses, depuis le séminaire, que je ne sais même pas par où commencer ! Mais avant que je te raconte tout ça, comment tu vas, toi ? Et Arno ?

— Oh, nous, on va très bien ! Nous sommes revenus de notre séjour en Espagne. C'était merveilleux ! Et depuis, tu sais, la vie est douce. Mais parle-moi de toi, ma belle enfant !

— Bon… Alors premièrement, j'ai beaucoup aimé le séminaire. Merci de m'avoir encouragée à le faire. Ça m'a permis d'apprendre plusieurs choses sur moi.

Diane joint les deux mains en signe de prière et hoche la tête. Je poursuis.

— Ensuite, imagine-toi donc que, lorsque je suis revenue, j'ai reçu un signe de Francine. Enfin, presque. Ce que je veux dire, c'est que j'ai lu l'une des trois dernières lettres qu'elle m'a laissées, avant son grand voyage, qui avait comme sujet la synchronicité. Bref, je t'épargne les détails, mais j'ai ressenti que je devais me rendre en Suisse, et c'est donc ce que j'ai fait, sans me poser de questions.

— Je te félicite, Éloïse. Je sais que cela demande beaucoup de courage.

— Eh bien, imagine-toi que ma mère a souhaité m'accompagner !

Diane hausse les sourcils.

— Oui, je sais, c'était inattendu pour moi aussi. Mais il s'avère que ce voyage nous a permis de nous rapprocher. Énormément, même.

— Comme c'est magnifique, ma belle enfant ! s'exclame Diane, touchée par mes propos.

— En passant, je suis carrément tombée sous le charme de Vevey. C'est une ville magnifique. J'ai travaillé au LOV Café qu'Antoine possède là-bas et j'ai eu beaucoup de plaisir ! Oh, j'oubliais un détail important : j'ai fait la rencontre de Gisela, une dame assez âgée qui tient une librairie dans un très beau quartier. Tu comprendras plus tard pourquoi je le mentionne. Bref, ce fut un séjour incroyable.

— Je suis si heureuse pour toi ! Alors, si je comprends bien, tu continues de découvrir qui tu es ?

— Oui, en effet. Sauf qu'à mon retour, une surprise m'attendait.

Je me lève du tabouret et je descends la caméra vers mon ventre qui a déjà commencé à s'arrondir. Je ne vois pas Diane, mais je l'entends émettre un cri de joie. Je me rassois et replace la caméra sur mon visage.

— Tu es enceinte depuis quand ? s'empresse-t-elle de me demander, ébahie.

— Je suis à dix-huit semaines aujourd'hui et, avant que tu me poses la question, c'est Bastian, le papa.

Elle est euphorique. Elle crie la nouvelle à Arno. Celui-ci la rejoint dans le cadre de l'écran.

— Félicitations à vous deux ! me dit-il, l'air heureux. Est-ce que vous connaissez le sexe ?

— Oui ! C'est une petite fille !

— Une petite fille, ajoute Diane. Et la naissance est prévue quand ?

— Le 23 septembre, le premier jour de l'automne, si tout va comme prévu !

— Comme c'est merveilleux, Éloïse !

— Oui, ça l'est. Mais ce fut un réel bouleversement pour Bastian et moi. C'est pourquoi j'aurais quelque chose à vous demander.

— Tout ce que tu veux, ma belle enfant.

Laurence, Marianne et ma mère sont chez moi pour m'aider à faire mes valises. Notre départ, à Bastian et moi, est prévu pour demain soir. J'appréhende un peu ce vol de sept heures. Depuis quelques jours, mon estomac fait des siennes. Ma petite crevette est capricieuse. On dirait bien qu'elle ne tolère pas le St-Hubert alors que, pourtant, j'ai des rages de poulet trempé dans la sauce BBQ. Comme j'ai du mal à résister à ces envies, le jour suivant, j'en paye le prix. C'est le cas aujourd'hui. J'espère que demain, je me sentirai mieux.

Laurence feuillette le fameux dossier qu'elle m'a soigneusement préparé l'été dernier. Elle semble déçue.

— Ouin, on dirait que mon plan n'aura pas fait long feu ! Tu n'as rien écrit depuis bientôt deux mois.

Marianne intervient.

— Laurence, franchement, Éloïse est enceinte ! Il me semble que ça règle le dossier, non ?

— Non, je ne suis pas d'accord, puisqu'elle ne sait toujours pas ce qu'elle veut faire comme métier. C'est bien beau, vivre sur ses économies, mais bientôt, ça ne suffira plus.

Ma mère argumente :

— Au moins, elle a trouvé l'homme de sa vie !

Sur cette question, Michelle a raison. Quoique depuis quelques jours, une inquiétude ne cesse de me tarauder : et si Bastian était avec moi par obligation ? Depuis cette fameuse journée à la clinique d'avortement, il est vraiment aux petits soins avec moi. Lorsqu'il est chez moi, il me fait couler mon bain, il cuisine et il me masse même les pieds ! Il est venu à tous les rendez-vous de suivi de grossesse aussi, réussissant à faire des acrobaties dans son horaire chargé. Le problème, c'est qu'il ne m'a pas touchée depuis le mois de janvier. Enfin, ce que je veux dire, c'est que nous n'avons eu aucun rapport sexuel depuis. Oh, il m'embrasse et nous dormons ensemble en

cuillère, mais rien de plus. Il est vrai que nous avons été tellement absorbés par ma grossesse ainsi que par la gestion de tout ce que cette décision a provoqué dans nos vies. Aussi, bien sûr, il était stressé par la fin de sa maîtrise. J'imagine donc que les choses vont se placer. Cependant, je ne peux m'empêcher d'y penser. Et s'il se sentait emprisonné ? D'abord, ses parents qui ne cessent de vouloir gérer sa vie, et maintenant, moi qui lui impose ce nouveau rôle qu'il n'a pas choisi. Je chasse ces idées déprimantes, et je reviens à Laurence et à son plan.

— Tu sauras, Laurence Sirois, que je sais maintenant ce que je veux faire de ma vie.

Les trois femmes stoppent leurs mouvements.

— Je vais être entrepreneure ! déclaré-je avec fierté. Je ne sais juste pas encore sous quelle forme, ni avec quel argent je vais bâtir mon projet, mais…

Je flatte mon ventre tendrement et je continue :

— Mais pour le moment, j'ai une autre priorité… et ça me donne le temps d'y penser.

Ma mère s'approche de moi, et pose sa main sur la mienne.

— Tu vas bien prendre soin de toi et de ma petite-fille, hein, pendant ton séjour ?

— Ne t'inquiète pas pour ça, Michelle ! coupe Laurence. Je connais Diane et Arno, ils seront aux petits soins avec elle. Désolée, continue-t-elle, mais en qualité de meilleure amie et de gardienne du plan, je dois te poser la question suivante : qu'en est-il du volet « passion » ?

Je jette un œil à la pile de livres qui traînent sur ma table de chevet, ainsi qu'à mon cahier d'écriture.

— J'aime lire, Laurence, et écrire aussi. Je vais donc continuer d'entretenir ces passions. Puis, je te signale qu'il y en a assurément une troisième qui grandit dans mon ventre, en ce moment !

Laurence referme le dossier, résignée. Marianne, qui s'affaire à dresser l'inventaire de ma valise, intervient :

— La vie, c'est ce qui t'arrive alors que tu es occupé à faire d'autres plans…

Nous stoppons toutes les trois nos mouvements. Je pose une main

sur son épaule.

— C'est tellement bien dit, la sœur ! Ça me touche beaucoup. Merci pour ça.

— Ce n'est pas moi que tu dois remercier, mais John Lennon. Cette phrase m'a toujours fascinée.

J'approuve. Ma mère est émue. Quant à Laurence, elle ne trouve rien à ajouter. Marianne revient à la réalité :

— Bon, trêve de profondeur. Je remarque que tu as pratiquement uniquement des leggings dans ta valise. Est-ce normal ?

— En effet, ce sont les seuls vêtements dans lesquels je me sens à mon aise, que je réponds.

— Qu'est-ce que tu vas mettre, alors, si jamais tu rencontres officiellement la famille de Bastian ? insiste-t-elle.

J'avoue que je n'y avais pas pensé. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que ses parents ne seront pas très enclins à vouloir apprendre à me connaître tout de suite. Je crois qu'ils auront besoin d'un peu de temps. Je ne sais pas, on verra.

— J'ai comme le pressentiment que ça n'arrivera pas, Marianne. Mais j'ai une robe de maternité dans ma penderie. Je ne l'ai pas encore portée. Tu peux l'ajouter à mes autres vêtements, si ça peut te rassurer.

— En tout cas, ajoute Laurence, s'ils ne veulent pas te connaître, c'est que ce sont des sans-cœurs !

Je porte une main sur mon ventre, protectrice.

— Ne parle pas comme ça de la grand-mère et du grand-père de ma crevette ! Elle pourrait t'entendre.

Laurence plie les genoux et descend son visage à la hauteur de mon ventre.

— Tu sauras que matante Lau-Lau dit toujours tout haut ce que les autres pensent tout bas ! C'est une très belle qualité, tu verras, petite crevette ! Hein, les filles ? demande-t-elle en se relevant. Ne me dites pas que vous ne pensez pas comme moi ?

Ma sœur et ma mère se regardent, complices. Marianne prend la parole :

— J'avoue que ce serait vraiment ingrat de leur part. Mais d'un autre côté, ça leur en fera beaucoup à digérer. Non seulement leur fils n'épouse plus la fille de leurs meilleurs amis, mais en plus, il a mis enceinte une Canadienne. C'est gros, non ?

— Non, je ne trouve pas, s'objecte Laurence. Ils avaient juste à se mêler de leurs affaires et à ne pas manigancer pour forcer un mariage arrangé. Ça ne se fait plus, de nos jours !

— Hum. Je pense que dans certaines cultures d'Afrique ou d'Asie, c'est encore le cas, dis-je.

— Ben c'est ça ! s'énerve Laurence. Bastian est allemand. Ça n'a pas rapport.

— Parlant de lui, ajouté-je pour clore la discussion, il ne devrait pas tarder à arriver. Alors, est-ce qu'on pourrait changer de sujet ?

Laurence me regarde, l'air piteux.

— Tu pars encore sans moi. J'aurais aimé t'accompagner.

Ma mère s'approche d'elle et pose doucement une main sur son épaule.

— Éloïse va devenir maman, Laurence. Elle, Bastian et leur petite fille vont former une famille. Tu ne pourras plus être toujours au centre de sa vie, tu comprends ?

— Oui, je sais, répond tristement Laurence.

Cette dernière relève ensuite le menton et ajoute à mon intention :

— De toute manière, je n'aurais pas pu y aller, même si tu me l'avais demandé ! Figure-toi donc que je suis invitée au mariage de ma tante, le week-end prochain. Moi aussi, j'ai une vie, t'sais !

Marianne, ma mère et moi éclatons de rire. Sacrée *drama queen* ! Elle ne changera donc jamais !

Diane me fait de grands signes de la main. Arno tient un bouquet de ballons rose pâle dans ses mains, sur lequel est inscrit *Félicitations !* Lorsque je les aperçois, je dépose mes valises et je me jette dans leurs bras.

— Je suis tellement heureuse de vous voir ! m'exclamé-je.

Bastian me suit de quelques pas. Il serre la main d'Arno, puis il embrasse Diane.

— Vous avez eu un bon vol ? demande Arno en prenant mes valises.

Je lui fais signe que oui. Par chance, je n'ai pas eu de brûlements d'estomac pendant la courte nuit que nous avons passée dans l'avion.

— Allez, on y va, les enfants ! suggère Diane. Il vous reste encore trois heures de route à faire. Vous devez être exténués ! La voiture est garée non loin d'ici.

Nous sortons de l'aéroport de Munich et nous montons dans la voiture. Bastian prend place devant, sur le siège passager, afin de tenir compagnie à Arno. Diane s'assoit avec moi derrière. Une fois que nous sommes installées, elle lorgne mon ventre.

— Je peux ? demande-t-elle timidement.

— Bien sûr que oui ! Gâte-toi, dis-je en riant.

La chaleur de sa main m'apaise. Bien que le vol se soit bien déroulé, Bastian n'a pas beaucoup échangé avec moi. Je peux comprendre qu'il soit stressé. Ce qu'il s'apprête à faire dans les prochains jours demande du courage. Je n'ai pas osé lui en parler. Je me suis dit que s'il souhaitait aborder le sujet, il le ferait. J'ai préféré lui laisser l'espace nécessaire pour se préparer mentalement. Je ne sais pas si j'ai bien fait… Je réalise qu'au fond, on ne se connaît pas tant que ça. Parfois, ça me donne le vertige. Heureusement, j'aurai tout le loisir de discuter de tout cela en tête-à-tête avec Diane au cours des prochains jours.

En arrivant dans la maison de Diane et Arno, je retrouve immédiatement cette même sensation que lorsque j'y suis venue les deux dernières fois. Mon premier réflexe est de regarder dans le salon, où était installé le lit de Francine, face à la fenêtre, qui offre une vue imprenable sur les Alpes. Je la revois, calme et paisible, profiter de ses derniers moments de vie. Je pose la main sur mon ventre. Les cycles de la mort et de la naissance sont un grand mystère pour moi.

— Nous vous avons préparé la chambre de l'étage, me dit Diane en me flattant le dos, ce qui me sort de mes pensées. Nous vous laissons aller vous y installer. Pendant ce temps, Arno et moi allons vous concocter un petit goûter. Vous devez être affamés !

Je remercie Diane. Bastian prend les valises et me suit jusqu'à l'étage. Nous dormons ensemble ce soir. Il part voir Samantha et ses parents demain, à l'aube. Nous nous affalons sur le lit, épuisés. Il

s'informe de mon état, après toutes ces heures de voyagement. Je le rassure. Bien que je sois fatiguée, notre petite crevette va bien.

— Bastian, osé-je. Tu n'as pratiquement pas dit un mot pendant le vol, ce que je comprends, rassure-toi. Je veux simplement m'assurer que tout va bien et que tu es toujours à l'aise avec cette décision.

Il fixe le plafond. Je sens qu'il aimerait me parler. Je lui laisse le temps de trouver les mots. Au bout d'un moment, il se tourne sur le côté et s'appuie sur son coude, pour me faire face.

— Ma décision est claire, Éloïse. Je ne la remets pas en question. C'est juste que tout est allé tellement vite ! La fin de ma maîtrise, les allers-retours entre Montréal et le condo, les rendez-vous chez le médecin, puis le voyage ici.

Il marque une pause juste avant de me regarder droit dans les yeux.

— Bien sûr que les choses se sont précipitées et que notre petite crevette est arrivée comme un cheveu sur la soupe, ce qui, honnêtement, m'a déstabilisé. Mais tu sais, avant tout ça, lorsque je suis venu passer les Fêtes avec toi et que j'ai compris, lorsque tu m'as embrassé, le soir du jour de l'An, que tu avais peut-être encore des sentiments pour moi, tout est devenu clair. J'ai su que j'étais profondément amoureux de toi.

Mes yeux se remplissent d'eau. Je pose une main sur sa joue.

— Tu te souviens, lorsque je suis allée te reconduire au terminus, à la fin de ces deux semaines que nous avons passées ensemble aux Fêtes ?

Il hoche la tête.

— Ensuite, lorsque j'ai pris la route après t'avoir laissé monter dans le bus, j'ai éclaté en sanglots. Les images de notre première séparation, à l'aéroport de Munich, sont revenues me visiter. J'ai compris, à ce moment, que j'étais toujours amoureuse de toi. Je t'aime, Bastian.

C'est la toute première fois que j'ose lui dire ces mots. Je tremble.

— *Ich liebe dich*, Éloïse. Je t'aime, moi aussi.

Bastian m'embrasse avec fougue. Doucement, il retire mon chandail. Il caresse mon cou, ma nuque, mes seins. Il descend délicatement la bretelle de mon soutien-gorge et libère un sein qu'il empoigne dans ses mains. Il lèche mon mamelon, gourmand. Je sens son érection sur ma cuisse. J'ai tellement envie de lui. Je détache la ceinture de son

pantalon. Il le retire aussitôt, juste avant de m'enlever mon legging. Il revient se coucher sur moi. Il pose sa main sur mon visage et me regarde, l'air timide.

— Je sais que c'est idiot, mais j'ai peur de faire mal à notre crevette. Est-ce que tu es certaine qu'il n'y a aucun danger ?

Je lui souris tendrement.

— Oui, je suis certaine. Bastian, je n'en peux plus ! Il y a tellement longtemps que j'attends ce moment.

Silencieusement, nous nous perdons dans les bras l'un de l'autre.

L'alarme de Bastian sonne. Il arrête celle-ci et se love derrière moi pour m'embrasser la nuque tout doucement. J'ouvre un œil et je me retourne vers lui. Le jour se lève et filtre à travers les rideaux de la chambre.

— Ça va aller ? demandé-je, endormie.

— Oui, je t'assure que oui. Je serai de retour en fin de soirée. Éloïse, je veux juste te dire quelque chose. C'est important pour moi.

— Bien sûr, je t'écoute.

— Évidemment, l'offre de travail du père de Samantha ne sera plus valable après que…

Je ne le laisse pas finir sa phrase.

— Je sais. Et ce n'est pas grave. Je suis certaine que tout va s'arranger pour nous. On va trouver le moyen de s'organiser, le rassuré-je.

— Oui, mais je veux que tu saches que cette offre était très intéressante, côté salaire. Je ne crois pas trouver quelque chose d'aussi payant. Mais je te promets que je vais chercher. Notre crevette et toi, vous ne manquerez jamais de rien. Je t'en fais la promesse.

Je le serre fort dans mes bras.

— Nous sommes ensemble, maintenant, ajouté-je. J'ai la certitude que l'Univers nous tricote quelque chose.

Bastian me donne un tendre baiser sur le front.

— Bon… Je dois y aller.

Après avoir essayé de dormir quelques minutes de plus, je descends finalement rejoindre Diane et Arno qui prennent tranquillement leur café à la cuisine. Le bois craque dans les marches. J'ai toujours et encore cette étrange impression d'être à la maison lorsque je suis ici. Leur demeure ressemble à un chalet suisse avec son toit en triangle et sa façade pourvue de nombreuses fenêtres. Aussitôt arrivée en bas, je suis éblouie par les rayons du soleil qui enveloppent l'aire ouverte d'une douceur réconfortante.

— Bien dormi, ma belle enfant ? demande Diane.

Ce que j'aime cette femme ! J'admire le bonheur et la paix que je lis sur son visage. Elle m'accueille à bras ouverts. Son parfum d'eau de rose me chatouille les narines.

— Oui, vraiment. Merci. Je suis tellement heureuse d'être ici avec vous !

— Bastian est déjà parti, précise Arno. Il semblait beaucoup plus reposé qu'hier.

— Oui, nous avons eu une belle conversation tous les deux. Je crois que ça va aller, dis-je.

Diane m'invite à prendre place à table. Elle m'a déjà préparé ma tisane préférée : rooibos, vanille et anis étoilé.

— Que dirais-tu d'aller te balader près du lac aujourd'hui ? me demande-t-elle. C'est une magnifique journée !

— Excellente idée ! m'exclamé-je.

La journée s'est déroulée allègrement. Diane et moi avons profité de notre marche côte à côte pour discuter de toutes les préoccupations qui me taraudent ces jours-ci. Je me sens tellement à l'aise de lui parler à cœur ouvert. J'ai le sentiment qu'elle ne me juge jamais. Au contraire, elle ne fait que m'encourager à me livrer sans aucune retenue. Je lui ai confié que je suis un peu anxieuse de ne pas savoir ce que je vais faire comme métier, après ma pause de maternité. Je lui ai confié que j'aimerais avoir un commerce à moi, un peu comme Antoine et ses cafés. En approfondissant la question avec elle, j'ai pris

conscience que ce qui m'inspire réellement dans cette idée, c'est de créer un lieu au sein duquel les gens peuvent venir se déposer et se sentir enveloppés. Elle m'a resservi le même conseil que la dernière fois : « Fais confiance, ma belle enfant. Lorsque tu sauras, tu sauras ! » Tout au fond de moi, dans mon cœur, je sais qu'elle a raison. C'est simple, au fond ! Cependant, je ne peux m'empêcher de douter, parfois. Et si je ne recevais jamais d'inspiration ? Je n'ai pas de doute quant au fait que Bastian s'occupera bien de nous, mais je sais qu'un jour ou l'autre, j'aurai envie de reprendre mes activités et j'aurai besoin de sentir que je m'épanouis en tant que femme, moi aussi.

J'ai également confié à Diane mes appréhensions face à mon futur rôle de maman. Dans les derniers mois, grâce au plan, j'ai compris que je n'étais pas faite pour avoir une petite vie stable et routinière. Au contraire, je me sens beaucoup plus vivante lorsque j'ai la liberté de vivre toutes sortes d'aventures ! Alors comment conjuguer le tout avec un bébé ? Diane m'a encouragée en me disant que c'est à Bastian et moi de déterminer les paramètres de notre vie, et que l'un n'empêche pas l'autre. Oui, il est vrai qu'élever un enfant requiert une certaine stabilité, mais tant que le cocon familial est soudé, rien ne nous empêche de voyager et vivre en toute liberté. Elle m'a aussi offert avec beaucoup d'enthousiasme de garder notre petite crevette au besoin. J'ai ri, et je lui ai dit que sa proposition était très gentille, mais que ce serait un peu compliqué, étant donné que Constance est à plus de six mille kilomètres de Montréal. En lui mentionnant cela, j'ai réalisé que je ne sais même pas où nous nous établirons après la naissance de notre enfant. Le seul plan que nous avons déterminé pour l'instant, c'est que j'accoucherai au Québec et que nous passerons les premiers mois de bébé dans mon pays. Ensuite, j'imagine que tout dépendra de ce que Bastian aura comme offre d'emploi. Il y a la question des visas que nous allons devoir étudier. Pour ce qui est de ma crevette, elle jouira possiblement de la double nationalité. Je dois me renseigner sur ce sujet également.

Tant de questions auxquelles je n'ai pas de réponses, ce qui me fait penser de sortir de ma tête pour revenir au moment présent. Diane et moi lisons tranquillement dans le salon. Arno est parti se coucher. Il commence à se faire tard et Bastian ne devrait pas tarder. Je passe mon temps à surveiller la porte d'entrée. Diane émet un bâillement sonore.

— Tu peux aller rejoindre Arno, Diane. Ne reste pas éveillée juste pour me tenir compagnie, suggéré-je.

— D'accord, alors. Es-tu certaine que tu vas être correcte, ma belle

enfant ?

— Bien sûr que oui ! Allez, au lit !

Diane dépose un baiser sur ma tête et disparaît du salon. Il est vingt-trois heures trente. Je commence à me demander si quelque chose n'a pas mal tourné pour Bastian. Je me lève, m'enveloppe d'une couverture chaude et je sors m'asseoir sur la terrasse lorsque je vois les lumières d'une voiture au loin. Mon cœur se met à palpiter. D'ici quelques minutes, je saurai comment les choses se sont déroulées durant sa journée.

L'Uber se stationne et Bastian descend du véhicule. Il a les traits tirés et le visage sombre. *C'est de mauvais augure*, que je me dis. Malgré cela, lorsqu'il m'aperçoit, son visage s'illumine. Il fait quelques pas et me rejoint sur la terrasse.

— Comment vas-tu, *Meine Liebe* ? dit-il en me serrant dans ses bras.

C'est la première fois qu'il m'appelle « mon amour », depuis notre première relation au printemps dernier. Je suis touchée. Il ajoute : « Et comment va notre crevette ? »

— Très bien, le rassuré-je. Ça nous a fait beaucoup de bien de prendre l'air aujourd'hui. Tu veux t'asseoir dehors avec moi ?

La nuit est douce en ce mois de mai. Bastian prend place à mes côtés. Il appuie ses coudes sur ses genoux et se frotte le visage. Je n'ose pas prononcer un mot. J'attends qu'il se décide. Il appuie finalement son dos sur la chaise de patio, prend ma main dans la sienne et regarde au loin.

— Samantha a mal réagi. Elle m'a lancé la bague en plein visage, regarde, commence-t-il en me montrant la petite marque rouge sur son front. Ensuite, elle a fini par se calmer et m'avouer qu'elle s'en doutait que je ne l'aimais pas. Disons que je l'ai plutôt évitée, ces derniers mois, alors…

— Hum, dis-je simplement, pour l'encourager à continuer.

— Bien sûr, elle m'a demandé de sortir de sa vie. Pour de bon, cette fois. Je pense que c'est une excellente idée. Je ne lui ai pas dit pour… le bébé. Je ne crois pas que c'était le bon moment.

— Je comprends.

— Ensuite, je me suis rendu chez mes parents et j'ai attendu que mon père arrive. Je tenais à leur parler à tous les deux. J'ai donc aidé ma mère avec son jardin jusqu'à ce qu'il se pointe à la maison. Ensuite, je leur ai tout raconté. Samantha, toi, le bébé.

Bastian marque une pause et baisse la tête.

— Éloïse, je ne te mentirai pas. Ils ont très mal réagi.

Je m'en doutais. J'omets de le préciser à Bastian, cependant. Il continue :

— Mon père m'a dit qu'il n'était plus question que je profite de son soutien financier. Non seulement j'ai terminé mes études, mais voilà que je vais être père. Il m'a dit de me débrouiller avec mes responsabilités, et de ne pas compter sur lui pour convaincre le père de Samantha de m'offrir ce *job*. Bien évidemment, je ne me suis pas obstiné avec lui.

— Et comment te sens-tu ? osé-je.

— Il est clair que je suis un peu inquiet. Mon père a toujours tout payé pour moi. D'un autre côté, il est temps que je devienne pourvoyeur à mon tour, pour notre famille. Ne t'inquiète pas, je vais trouver quelque chose.

Je m'empresse de le rassurer.

— Tu sais, mon amour, j'ai des économies. Rien de substantiel, mais assez pour que l'on tienne quelques mois sans trop de soucis.

— C'est gentil, *Meine Liebe*, mais ça va aller. Je vais me débrouiller. J'ai quelques contacts ici et là. Je vais commencer dès demain à chercher du boulot.

— Et ta mère dans tout ça ?

— Elle était très en colère, elle aussi. Disons que pour l'instant, elle n'a pas une très haute opinion de toi. La seule fois qu'elle t'a croisée, c'était à ce week-end où tu t'improvisais comme guide touristique. Je sais que lorsqu'elle apprendra à te connaître, elle changera d'idée. Ma mère est une femme qui juge rapidement les gens, malheureusement.

Mon orgueil est piqué. Je ne peux pas m'empêcher de verser une larme de colère et de honte. Je lâche la main de Bastian et je lui tourne le dos.

— Éloïse, ne le prends pas comme ça, tente-t-il de me consoler. Il faut juste leur donner un peu de temps.

— Si je comprends bien, ils ne souhaitent pas me revoir ? sifflé-je en protégeant mon ventre de mes mains.

— Pas pour le moment… Mais ça viendra. Fais-moi confiance, je

connais mes parents.

Prise d'une impulsion soudaine, je me lève et j'entre dans la maison. La colère que je ressens est si vive que j'ai du mal à la contrôler. Je me dirige vers le salon et je m'allonge sur le canapé. Bastian me rattrape.

— Qu'est-ce que tu fais, Éloïse ? Viens, on va monter se coucher.

— Non, pas question. Moi, je dors ici !

En mon for intérieur, je sais que j'agis comme une fillette de cinq ans. Mais c'est plus fort que moi. La vérité, c'est que j'en veux à Bastian de ne pas s'être davantage imposé. Je sais bien que j'aurais sans doute été très mal à l'aise de rencontrer officiellement ses parents, mais je me dis que nous nous serions serré les coudes, tous les deux. Enfin, tous les trois. Bastian me flatte timidement le bras.

— Voyons, Élo, ne réagis pas comme ça. C'est eux qui sont bornés et rigides. Ils veulent toujours tout contrôler. Ne le prends surtout pas personnel. Ils avaient un plan en tête pour mon avenir et je viens de démolir leurs espoirs. Ils s'en remettront !

— Bastian, dis-je, toujours sur le même ton. J'ai besoin d'être seule pour l'instant. Laisse-moi, s'il te plaît.

— Hors de question que tu dormes ici dans ton état. C'est moi qui vais rester sur le canapé. Monte te coucher dans le lit, je t'en prie.

— Parfait, merci ! pesté-je en lui lançant la couverture.

Quelques secondes plus tard, je m'effondre en larmes sur le lit.

J'ai passé la journée à bouder, et ce, bien malgré moi. Je ne sais pas si ce sont les hormones de grossesse qui influencent à ce point mon caractère. Pourtant, en vérité, j'ai le cœur brisé de laisser Bastian de côté. Je sais que c'est complètement ignoble de ma part. Mais c'est malheureusement aussi plus fort que moi.

Après plusieurs vaines tentatives pour tenter de m'approcher, Bastian a décidé, las, d'aller faire des courses avec Arno pour le souper. Après son départ, je suis retournée m'installer dehors sur la terrasse, pour lire mon roman. Diane a respecté mon besoin d'espace, même si j'ai senti qu'elle avait envie de me parler depuis un bon moment. Elle arrose les fleurs devant moi. J'observe qu'elle me jette des coups d'œil discrets. Elle se risque :

— Mais que se passe-t-il avec toi, ma belle enfant ?

Je dépose mon roman et je laisse exploser tout ce que je retiens depuis ce matin :

— Imagine-toi que ses parents refusent de me rencontrer ! Il faut être vraiment sans-cœur, comme dirait Laurence. Et Bastian, lui, n'a pas insisté ! Je suis outrée, Diane, et vraiment déçue de lui. J'aurais souhaité qu'il prenne notre défense.

Diane ne dit pas un mot pendant plusieurs secondes. Elle se contente de respirer. Finalement, elle s'élance :

— Tu sais, Éloïse, parfois, les humains ont de drôles de réactions. Il ne faut pas leur en vouloir. C'est tout simplement qu'ils sont pris dans leurs blessures, tu comprends ? Un peu comme toi, en ce moment.

Je fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandé-je.

— Je suis certaine que dans ton cœur, présentement, tu ne veux pas réellement bouder Bastian. J'imagine que c'est tout simplement plus fort que toi. Je me trompe ?

— …

Je sais très bien qu'elle a raison, mais l'orgueil m'empêche de l'admettre. Diane me fait un sourire rempli de compassion.

— Prends le temps d'y réfléchir, ma belle enfant. Je suis certaine que Bastian se sent bien seul en ce moment.

Les larmes coulent sur mes joues. Tout à coup, je me sens tellement idiote d'avoir réagi de cette façon !

— Ce n'est rien, Éloïse, ce n'est rien, me rassure Diane. Viens, on va préparer une belle table pour le souper de ce soir. Ça va te changer les idées. Qu'en dis-tu ?

Je hoche la tête en essuyant mes larmes du revers de la main. Diane me regarde et me lance tout bonnement, avec un air cachottier :

— Nous attendons de la visite ce soir ! Ajoute trois couverts sur la table.

Aussitôt que Bastian entre dans la maison, les mains pleines de sacs,

je me jette sur lui.

— Je suis tellement désolée, mon amour ! Pardonne-moi, dis-je en pleurnichant.

— Ça va, *Meine Liebe*. Ce doit être à cause de tes hormones, me répond-il en échangeant un regard complice avec Arno, juste avant de déposer les sacs sur le sol. Viens !

Bastian m'ouvre les bras. Je le serre de toutes mes forces. Tout à coup, Diane me gratte le bras et me fait signe de regarder derrière Bastian. Je lève les yeux par-dessus son épaule, et quelle n'est pas ma surprise lorsque j'aperçois un couple de personnes âgées. Prise d'une joie indescriptible, je m'écrie :

— Gisela !

Cette dernière me regarde, les yeux remplis d'amour. Je revois dans ma tête notre rencontre dans sa librairie, à Vevey. Je m'avance timidement. Elle regarde mon ventre bien arrondi. Ses yeux se remplissent d'eau. Elle me tend les bras. Notre étreinte dure plusieurs secondes, comme si nous nous parlions en silence toutes les deux. Reculant tout doucement, elle me présente son mari, Hanz. Le vieil homme m'est tout de suite sympathique. Il me fait la bise, tout aussi chaleureusement, puis on frappe à la porte. Diane me fait signe d'aller ouvrir. Le visage souriant d'Antoine apparaît devant moi. Je n'en crois pas mes yeux, et mon cerveau a du mal à assimiler tout ce qui se passe en cet instant. Je le prends dans mes bras. Mais comment est-ce possible ?

— Antoine ? Je suis si heureuse de te voir, mais comment… ?

Ce dernier remarque ma confusion. Il s'empresse de m'expliquer :

— Diane et moi sommes de vieilles connaissances. Nous nous sommes rencontrés lors de mon voyage en Inde et depuis, nous sommes toujours restés en contact.

Je me retourne vers Diane. Elle hausse les épaules, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Son air mystérieux lorsqu'elle m'a parlé du LOV Café me revient soudainement en mémoire.

— J'ai pensé qu'un autre ange devait veiller sur toi, au Canada, admet-elle.

Je fonds en larmes. Bastian pose son bras sur mes épaules et me donne un baiser sur le front.

— Tu vois, *Meine Liebe*, comme nous sommes bien entourés ?

Je regarde autour de moi. Tout ce beau monde me sourit tendrement. Gisela me fait un clin d'œil, juste avant de me lancer :

— Il faut croire que l'Univers a bien tricoté.

Journal d'Éloïse Roy
14 juin, 13 h

« Gémeaux : C'est la saison du Gémeaux, le signe de l'intellect, qui prendra sa place dans tout son chaos et sa splendeur. »

Jamais je n'aurais même osé rêver tout ce qui vient d'arriver.

Voilà que j'entame le troisième trimestre de ma grossesse. Plus que trois mois et je verrai son joli minois. Le retour de notre séjour en Allemagne, chez Diane et Arno, a été doux. Pour commencer, Bastian a officiellement emménagé au condo avec moi le 1er juin dernier. Il faut dire qu'il n'avait pas grand-chose à trimballer de sa résidence, mis à part ses vêtements, ses manuels scolaires et quelques décorations.

Notre cohabitation se passe bien. Nous avons même développé une petite routine, depuis. Le matin, je me rends à des cours d'aquaforme pour femmes enceintes pendant que lui fait des recherches d'emploi. Jusqu'à maintenant, rien de bien intéressant ne s'offre à lui, mais je suis certaine que ça viendra. Ce que je sais, par contre, c'est que depuis sa rencontre avec Antoine lors de la fameuse soirée chez Diane et Arno, ils se parlent régulièrement. Peut-être que quelque chose se trame entre eux, qui sait ? Ensuite, nous nous rejoignons au LOV Café pour le dîner, puis il me laisse quelques heures pour écrire. Je profite de ces moments pour rédiger le début d'un roman, mais je n'en parle à personne pour l'instant. Même pas à Dylan, qui essaie de me tirer les vers du nez lorsqu'il vient me rejoindre, de temps à autre, au café. Il y a juste ma petite crevette qui est au courant. À ce sujet, je pourrais maintenant l'appeler mon petit poisson, parce qu'elle ne cesse de bouger. C'est étrange comme sensation. Chaque fois, je suis émerveillée. Je n'arrive tout simplement pas à croire qu'un petit être humain se développe dans mon ventre. Ensuite, je rejoins Bastian au condo pour souper. Nous cuisinons ensemble la plupart du temps, puis nous allons marcher un peu dans le quartier. Nous discutons allègrement et nous imaginons plusieurs scénarios possibles pour notre futur ensemble.

Les parents de Bastian n'ont toujours pas communiqué avec nous, ce qui est très désolant, mais, comme dirait Diane, je dois laisser « le temps faire son temps ». Par chance, Gisela et Hanz, ses grands-parents, nous appellent au moins une fois par semaine depuis que j'ai officiellement fait leur connaissance. Je n'en reviens toujours pas

qu'ils se soient déplacés de Vevey pour venir me rencontrer, à ce moment-là. Quelle générosité ! J'ai su, par la suite, que Bastian les avait appelés dans la voiture en revenant de chez ses parents, cherchant du réconfort auprès d'eux. Lorsque Gisela a appris que j'étais la Canadienne qu'elle avait rencontrée à sa librairie, elle s'est empressée de proposer de venir nous visiter. Ils ont donc fait quatre heures de train pour nous rejoindre. Ils sont restés trois jours, au bout du compte, puisque Diane, Arno, Bastian et moi refusions de les laisser nous quitter. Ils sont beaucoup trop adorables. Nous avons passé de merveilleux moments avec eux. Diane et Gisela se sont tout de suite liées d'amitié. J'aurais pu le deviner. Elles se ressemblent un peu, toutes les deux.

En apprenant à connaître les grands-parents de Bastian, je n'ai pas compris, sur le coup, comment Margarete peut être la fille de ce couple-là. Puis, je me suis souvenue de l'histoire de ma mère. Ce qu'elle a vécu avec ma grand-mère est bien différent de ce que j'ai vécu, moi. Alors, je n'ai pas cherché à connaître leur histoire. Chaque chose en son temps. Juste avant qu'ils nous quittent, Hanz a remis un chèque à Bastian. Mon amoureux l'a d'abord refusé, mais son grand-père a insisté. Disons que nous en avons encore pour quelques mois sans nous faire trop de soucis. Peut-être même une année ! Gisela, quant à elle, m'a assuré qu'elle essaierait de raisonner sa fille. Je l'ai remerciée, mais je lui ai tout de même demandé de ne pas insister. Je ne veux rien forcer.

On frappe à la porte du condo, ce qui me sort de mes pensées. J'ouvre et je me réjouis lorsque j'aperçois Laurence, qui a le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Je l'invite à entrer.

— Wow, ma vieille, tu grossis à vue d'œil !

Je pouffe.

— J'espère bien que tu parles uniquement de mon ventre et non de l'ensemble de ma personne, puisqu'outre mes rages de poulet St-Hubert, je fais vraiment attention à ce que je mange. Disons que Bastian s'est mis sur le dossier !

Laurence ricane à son tour.

— Je suis bien contente que tu aies trouvé un homme aussi pragmatique et organisé que moi pour te compléter, parce que je t'annonce qu'on risque de se voir beaucoup moins souvent qu'avant.

— Hein ? Comment ça ? m'étonné-je.

— Parce que je déménage dans le Nord, sur une ferme !

— Attends, mais quoi ? Sur une… ferme !

Elle me tend deux bières sans alcool.

— Sers-nous ça et je vais tout te raconter !

Je m'exécute. Laurence s'installe sur le tabouret de l'îlot.

— Bastian n'est pas là ? me demande-t-elle en regardant autour.

— Non. Il est sorti faire des emplettes.

— Parfait, ça va nous donner le temps de jaser. Bon, tu te souviens que j'avais un mariage, le mois passé ?

Je lui fais signe que oui.

— Eh bien, figure-toi que j'y ai rencontré l'homme de ma vie !

Je hausse les sourcils.

— Et c'est maintenant que je l'apprends ? m'indigné-je.

— Ce n'est quand même pas de ma faute si tu n'arrêtes pas de traverser l'océan à chaque occasion qui se présente à toi !

— Et puis ? Tu aurais pu m'appeler !

— Non, pas question de t'annoncer ça par téléphone. C'était une nouvelle d'une trop grande importance. Et puis, je voulais être certaine que je ne m'inventais pas encore des histoires, comme tu sais.

J'espère que ce n'est pas le cas, effectivement, puisque je ne peux m'empêcher de penser que cette rencontre est quand même très soudaine. J'espère vraiment que cette fois, ce sera la bonne pour ma belle *drama queen*. Elle le mérite tellement !

— Et comment il s'appelle, cet homme si exceptionnel ? demandé-je.

— C'est là que ça se gâche. Il s'appelle Yvon.

Je pouffe. Laurence demeure stoïque. Je comprends qu'elle ne rigole pas.

— Oh, alors il s'appelle vraiment Yvon ? Il a quel âge, coudonc ?

— Il a trente-six ans. C'est à peine huit ans de plus que moi. Et il a deux grandes filles de dix et douze ans.

J'ai de la difficulté à imaginer ma meilleure amie comme une belle-mère, mais je me retiens de lui faire part de cette pensée. Elle continue :

— Je les ai déjà rencontrées. Elles sont vraiment gentilles toutes les deux !

— Je ne sais pas quoi dire, Lau ! Je suis contente pour toi, c'est sûr, mais… C'est quoi cette histoire de déménagement ?

— Yvon habite dans une ville qui s'appelle La Minerve. C'est à 1 h 30 de route au nord d'ici. Tu me connais assez pour savoir que les relations à distance, ce n'est pas pour moi.

— Franchement, Laurence, ce n'est pas comme s'il habitait dans un autre pays !

Elle balaie mon argument de la main.

— Toi, Élo, tu aimes ça, l'aventure, c'est pas pareil. Moi, j'aime ma petite routine, alors 1 h 30, c'est loin. J'emménage chez lui le 1er juillet. Dans deux semaines ! s'excite-t-elle.

— Mais… ton travail dans tout ça ? Les bureaux de chez Bombardier sont à 30 minutes de voiture d'ici. Tu ne vas quand même pas faire deux heures de route le matin pour t'y rendre et deux heures le soir pour en revenir ?

— Non, madame, c'est pour ça que je viens de donner ma démission !

Je manque de m'étouffer avec ma gorgée de bière. Laurence continue.

— Je vais me trouver un travail dans ce coin-là. Avec mon impressionnant CV, je suis pas mal certaine de trouver.

— Hum, justement. Je ne voudrais surtout pas faire ma rabat-joie, ma chérie, mais tu risques d'être au contraire surqualifiée pour les types d'emplois qui seront offerts là-bas ! Chose certaine, tu n'auras assurément pas le même salaire.

— Coudonc, Éloïse Roy ! Essaies-tu de me décourager ?

— Non, non ! Ce n'est pas ça, c'est juste que… tu ne trouves pas que c'est un tantinet précipité ?

Laurence se renfrogne. Elle se croise les bras.

— Pis toi, tu ne trouves pas que d'avoir fait un enfant avec un homme avec qui tu avais passé un mois de temps en présentiel, tout au plus, ce n'est pas précipité ?

— Oui, je suis d'accord. Mais ce n'était pas prémédité ! Tandis que toi…

— Diane ne t'a pas dit un jour que « quand on sait, on sait » ?

J'acquiesce.

— Ben c'est ça, je sais, c'est tout ! Je déménage sur la ferme d'Yvon avec ses filles, ses poules et ses cochons, et je suis folle de joie. Alors, si tu ne te réjouis pas dans moins de trente secondes avec moi, je sacre mon camp d'ici !

Constatant que ma meilleure amie est sincèrement offusquée, je m'empresse de rectifier le tir :

— Laurence, tu sais bien que je suis très très heureuse pour toi ! C'est juste que c'est beaucoup en même temps. Tu sais, je ne le connais pas encore, moi, ton Yvon, alors c'est difficile pour moi d'absorber tout ce que tu m'annonces, c'est tout.

Heureusement, elle retrouve son sourire.

— C'est pour cette raison qu'on vous invite, Bastian et toi, le week-end prochain. Tu pourras visiter la ferme et rencontrer mon Yvon.

— Nous aurions adoré ça, tu le sais bien, mais Marianne m'a organisé mon *shower* de bébé, la fin de semaine prochaine. J'espère qu'elle t'a bien invitée ?

— Oh zut, c'est vrai ! J'avais oublié ! Bon, je viendrai accompagnée, alors. J'ai vraiment hâte de te le présenter !

Laurence qui part vivre sur une ferme pour élever des poules et des cochons. Elle ne cessera donc jamais de me surprendre, celle-là !

Bastian et moi sommes installés à table pour prendre notre petit-déjeuner lorsque le cellulaire de celui-ci résonne dans le condo. Bastian se lève et marche tranquillement pour le récupérer. Lorsqu'il regarde sur l'écran, il se raidit.

— C'est un appel de mes parents, m'annonce-t-il. Qu'est-ce que je fais ?

— Réponds ! dis-je sans réfléchir.

Il se rassoit à table devant moi, prend l'appel et met l'appareil sur haut-parleur. La dame qui parle s'exprime en allemand. J'en déduis

que c'est sa mère. Malgré le fait que Bastian m'offre des cours privés depuis quelque temps, je n'arrive tout de même pas à traduire ce qu'elle dit. Tout à coup, les traits de Bastian se durcissent, puis il éclate en sanglots. Inquiète, je pose une main sur son avant-bras. Il renifle et continue à parler. Il semble poser beaucoup de questions. J'en profite pour aller chercher les mouchoirs et les déposer près de lui. Au même moment, il met fin à la conversation. Je m'accroupis devant lui. Il me regarde, dévasté.

— C'est Gisela. Elle est décédée dans son sommeil, la nuit dernière.

Bastian et moi arrivons chez Marianne. La cour arrière est magnifiquement décorée de ballons roses, de fleurs blanches et… de peluches en forme de crevette. C'est tout simplement magnifique ! Ma filleule, Sabrina, accourt dans les bras de Bastian. Je regarde mon amoureux et je lui tire la langue, jalouse. Ma sœur pouffe et s'empresse de compenser en me prenant dans ses bras.

— Je suis contente de te voir, moi ! Comment tu vas ? Es-tu certaine que c'était une bonne idée de conserver la date du *party* ? Nous aurions pu reporter, tu sais.

— Non, non, lui assuré-je. Comme je te l'ai dit, c'est bon. Nous prenons l'avion dans deux jours pour assister aux funérailles à Vevey. Je t'avoue que ça me stresse un peu, puisque les parents de Bastian seront forcés de me voir. Alors, cette fête est la bienvenue. Ça va me changer les idées !

Ma mère m'accueille à son tour.

— Comment va Bastian ? s'informe-t-elle.

Je jette un œil à mon homme. Sabrina le traîne déjà par la main pour lui montrer tous les cadeaux qui reposent sur une table au loin, dans la cour.

— Il va bien. C'est certain qu'il a de la peine, mais je crois que ça va aller. Il s'inquiète surtout pour son grand-père, Hanz. Ça faisait bientôt soixante ans qu'ils étaient mariés. C'est toute une vie, tu imagines ?

— Oui, c'est sûr que ça doit être tout un choc pour lui, se désole ma mère.

Laurence apparaît derrière nous avec un bel homme mince, mais musclé, habillé en vêtements sport, les cheveux bruns, le teint bronzé

et le sourire candide.

— Élo, je te présente Yvon !

— Salut, Élo ! J'suis ben content de te rencontrer ! Laurence m'a tellement parlé de toé ! dit-il en me faisant la bise, chaleureusement.

Mis à part son accent de gars des bois, il m'est tout de suite sympathique.

— Moi aussi, j'ai beaucoup entendu parler de toi, mon cher ! Tu dois être bien spécial pour que Laurence décide d'aller vivre avec toi sur ta ferme.

— Bah, t'sais, chu pas si spécial que ça ! Mais j'ai le cœur à' bonne place, ça, c'est sûr. Pis je sais reconnaître l'amour quand je l'rencontre ! répond-il en donnant une petite tape sur les fesses de Laurence qui, elle, rit aux éclats.

Ma meilleure amie est amoureuse, je le vois. Et son bel Yvon le semble aussi, si je me fie au fait qu'il la dévore des yeux. Dylan se faufile et s'incruste dans la conversation :

— Penses-tu qu'il y a des hommes pour moi, dans ton coin de pays, Yvon ? Depuis que j'écoute *L'amour est dans le pré,* je me dis que j'haïrais pas ça, un beau fermier !

— Y'en a pour toué goûts par che nous ! Tu viendras faire ton tour, mon Dylan ! Considère-toé comme officiellement invité.

Je fais la bise à Dylan tout en balayant la cour des yeux. Antoine est assis plus loin et discute avec mon père et sa conjointe. Je me dirige vers eux pour les saluer.

— Tiens, tiens ! Si c'est pas le grand voyageur. Je suis tellement heureuse que tu sois ici, Antoine ! dis-je avec enthousiasme. Tu es revenu d'Italie quand ?

— La semaine dernière. Bastian ne t'a rien dit ?

Je regarde Bastian au loin et je fronce les sourcils. Qu'est-ce qu'il me cache ? Antoine ignore ma réaction et continue :

— Je n'aurais pas manqué ça pour rien au monde ! me répond-il. Comment elle va, cette belle crevette ?

— Vraiment bien, à vrai dire. Elle boxe dans mon ventre tous les jours !

Je fais signe à mon père et sa conjointe que je reviens dans un instant. Bastian est toujours pris en otage par Sabrina. Je m'accroupis pour lui parler.

— Ma belle poulette d'amour, tu ne nous as même pas dit bonjour, à ta cousine et moi ! rouspété-je gentiment en la prenant dans mes bras. Dis, est-ce que tu crois que tu es assez grande pour me préparer une petite assiette de crudités ? Je crois que ta cousine a très faim.

Sabrina se redresse, toute fière.

— Bien sûr que oui ! Je termine bientôt la maternelle et je m'en vais en première année ! J'y vais tout de suite, marraine.

— Merci, ma belle, dis-je en revenant vers mon homme. Bastian, tu ne m'avais pas dit qu'Antoine était revenu d'Italie.

— Non. En fait, il m'a fait une offre vraiment intéressante. Je voulais simplement prendre le temps d'y réfléchir sérieusement avant de t'en parler. Et puis, il y a eu le décès de Gisela, alors…

— Pas de soucis, mon amour. Je comprends. Nous en reparlerons.

Je m'approche de lui et je lui donne un baiser dans le cou. Sa barbe naissante me pique le nez. Antoine nous rejoint. Tout de suite, il s'informe au sujet de Hanz. Je les laisse discuter et je retourne voir mon père et sa conjointe. Une fois les salutations faites, je me laisse tomber sur une chaise non loin d'eux. Il fait chaud par cette belle journée de juin ensoleillée. Je constate à regret que j'ai déjà les pieds enflés. Par chance, j'ai apporté mes gougounes dans un sac. Ce sera moins joli que mes belles sandales, mais beaucoup plus confortable ! Je regarde autour de moi. Tous les gens que j'aime sont là. Sauf Diane et Arno. Ils me manquent déjà. Je me console en me disant que nous les reverrons bientôt, puisque Diane m'a assuré qu'ils assisteraient aux obsèques de Gisela, à Vevey.

L'église fourmille de gens. Je crois que Gisela était fort appréciée dans sa communauté, ce que je n'ai aucune difficulté à imaginer. Je serre fort la main de Bastian. Il est sur le point de me présenter officiellement à ses parents.

— *Mama, papa.* Vous vous souvenez d'Éloïse ? dit-il simplement, dans sa langue maternelle.

— Mes sympathies, dis-je en anglais. Gisela était une femme

vraiment incroyable.

Margarete ignore ma remarque et fixe mon ventre maintenant bien arrondi. Je ne sais pas si je rêve, mais je crois que ses yeux sont mouillés. Son père me tend poliment la main. Je la lui serre. Sa mère s'approche de moi. « Je peux ? » me demande-t-elle en anglais en pointant mon ventre. Bastian s'interpose entre nous deux. Je ne comprends pas ce qu'il dit, puisqu'il parle encore en allemand. Sa mère recule d'un pas. Elle me regarde dans les yeux, puis m'adresse un sourire timide juste avant de s'adresser à moi, en anglais :

— Je suis désolée, Éloïse. Je suis heureuse de te rencontrer. Albert et moi, nous aimerions vous inviter au restaurant ce soir, pour dîner. Mon père, que tu connais déjà, semblerait-il, se joindra également à nous, ainsi que d'autres membres de ma famille.

Je songe aux paroles de Diane : « Chaque humain porte ses propres blessures, Éloïse. Nous devons faire preuve de compassion. » J'hésite un instant, puis, je lâche momentanément la main de Bastian pour m'approcher d'elle afin de lui faire un câlin.

— Ce serait avec joie, que je réponds.

Bastian me reprend la main. C'est à son tour de la serrer très fort. Je le regarde du coin de l'œil. Je constate qu'il est ému.

— Viens, j'ai d'autres personnes à te présenter.

Nous faisons le tour tranquillement et mon amoureux me permet de rencontrer certains membres de sa famille. Pour la plupart, ils sont très gentils. J'aperçois Diane et Arno au loin. Je suis sur le point de me précipiter vers eux lorsque Bastian me retient. Samantha, ainsi que ses parents, se dressent tel un mur devant nous. Mon sang se glace dans mes veines. Samantha me dévisage sans gêne de la tête aux pieds. Elle écarte les yeux lorsqu'elle aperçoit ma bedaine gonflée. Je ne me sens pas bien du tout. Je porte une main protectrice sur mon ventre. Heureusement, Diane et Arno, qui se trouvent maintenant juste derrière eux, comprennent ma détresse et s'imposent près de moi. Soulagée, je me contente de faire un sourire forcé à ces gens intimidants, puis je m'empresse d'enlacer Diane. Arno vient se positionner entre nous et les trois autres. Je le remercie du regard.

Bastian me tire une chaise. Je m'assois juste à côté de Hanz dans ce restaurant très chic de Montreux, une ville de Suisse non loin de

Vevey. Située au bord du lac Léman, la terrasse nous offre une vue époustouflante sur celui-ci. Malheureusement, le jour est déjà tombé, alors je n'arrive pas à distinguer les Alpes. Par contre, le tour du lac est illuminé sur des centaines de kilomètres. C'est tout simplement féérique ! L'air est doux. Je suis certaine que Gisela est parmi nous.

La cérémonie a été magnifique et touchante, plus tôt cet après-midi. Je n'ai pu me retenir de pleurer, surtout lorsque Bastian a rendu un hommage poignant à sa grand-maman. Je découvre en lui une profondeur encore plus riche et cela m'émeut. Je suis si fière de l'homme qu'il est et surtout, du père qu'il commence déjà à être pour notre petite fille. À côté de lui pendant son discours, la photo exposée nous montrait une Gisela resplendissante. Ce que j'aurais aimé avoir la chance de connaître davantage cette femme ! Je pose une main sur le bras de Hanz. Tout au long des obsèques, il n'a pas cessé de sangloter. Je m'inquiète pour lui. Il se racle la gorge.

— Vous logez à quel endroit, Bastian et toi ? demande-t-il.

— Oh, nous sommes dans l'appartement d'un ami, au cœur de Vevey.

Antoine nous a gentiment offert de loger au même endroit où nous étions allées, ma mère et moi, en mars dernier. Hanz balaie une miette invisible sur la table, puis il desserre son nœud de cravate.

— Est-ce que vous vous sentez bien, Hanz ? m'inquiété-je.

— Oui, ça va, merci. Seulement… j'avais cru que Bastian et toi, vous viendriez à la maison. Je me sens bien seul, depuis le départ de Gisela. Ça aurait fait un peu de vie, disons. Je suis surpris que Bastian ne me l'ait pas demandé. Mais ce n'est pas grave, j'imagine qu'il voulait préserver votre intimité. Ce que je comprends parfaitement, maintenant que vous êtes une famille.

Hanz ouvre le menu, mal à l'aise de cette confidence, j'imagine. Je me retourne vers Bastian, qui est assis à ma gauche. Il discute avec son oncle. Je n'ose pas l'interrompre, mais en même temps, je ressens fortement qu'il est impératif que je l'informe de la situation de son grand-papa.

— Je suis désolée, dis-je en regardant l'oncle de mon amoureux. Bastian, est-ce que je peux te parler un instant ? C'est urgent.

— Bien sûr, *Meine Liebe*.

Mon amoureux pose sa serviette sur la table et se lève. Il me tend le

bras. Nous nous éloignons tous les deux pour aller parler discrètement, à l'autre bout de la terrasse, feignant de regarder la vue sur le lac.

— Est-ce que je peux te demander pourquoi tu n'as pas proposé que l'on séjourne chez tes grands-parents ?

— Oh, je n'ai simplement pas voulu déranger mon grand-père et puis, comme Antoine nous a offert l'appartement, je ne me suis pas posé plus de questions. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que j'ai l'impression qu'Hanz est déçu, et surtout, qu'il se sent seul dans la maison en ce moment. Enfin, c'est presque mot pour mot ce qu'il vient de me confier.

Bastian observe son grand-père, au loin. Personne ne lui parle. Il semble perdu.

— Éloïse, est-ce que tu serais d'accord si…

Je ne le laisse pas finir sa phrase.

— Oui.

— Oh, merci ! Est-ce que tu crois qu'Antoine sera offusqué ?

— Pas le moins du monde, je t'assure ! Je vais le texter pour lui dire que nous libérerons le logement dès ce soir.

— Merci. Tu es tout simplement merveilleuse, dit-il, juste avant de m'embrasser.

J'ouvre un œil. Bastian dort encore à poings fermés. Je me glisse tranquillement du lit, sans faire de bruit. J'enfile mon peignoir, puis je sors de la chambre. Je me retrouve dans un corridor sans me souvenir vers où me diriger exactement, dans la maison d'Hanz et Gisela. Nous sommes rentrés tard hier soir et j'étais épuisée. J'ai donc suivi Bastian les yeux pratiquement fermés.

Je décide de me fier à mon instinct. Je trouve finalement un escalier au bout du corridor. Je descends les marches doucement, à la recherche d'une salle de bain. Ma vessie est de moins en moins patiente, ces jours-ci. Par miracle, j'entends des bruits. J'accélère le pas dans cette direction. C'est bien Hanz qui s'affaire dans la cuisine.

— Bonjour, Hanz ! dis-je joyeusement. Est-ce que vous pourriez me dire où se trouve la salle de bain ?

Lorsqu'il m'aperçoit, ses yeux s'illuminent.

— Bonjour, Éloïse ! Oui, bien sûr. Suis-moi, c'est par ici.

En descendant mon pantalon de pyjama et ma petite culotte afin de m'asseoir sur la toilette, je remarque une toute petite trace de sang. Je soulage ma vessie, impatiente, et je m'essuie. Je regarde aussitôt le papier. Une tache rosée est présente sur celui-ci. Je pose une main sur mon ventre. Je ne me souviens plus de la dernière fois où j'ai senti bouger ma crevette. Prise de panique, je sors de la salle de bain à toute vitesse. Je ne remarque même pas Hanz qui m'attend avec une tasse de thé. J'entre dans la chambre et je bouge l'épaule de Bastian. Il se réveille, inquiet.

— Que se passe-t-il ?

— Bastian, je dois voir un médecin. Je perds un peu de sang. Rien de grave, enfin je crois, mais…

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que Bastian m'ordonne de me coucher sur-le-champ. Je proteste en lui disant que c'est OK, que je peux marcher, mais il refuse catégoriquement. Je m'étends sur le lit. Bastian s'habille en vitesse et quitte la chambre, m'assurant qu'il sera de retour d'ici quelques minutes.

Pendant ce temps, je bouge un peu mon ventre afin de réveiller mon bébé. Toujours rien. Mon rythme cardiaque s'accélère. Chaque seconde qui passe me semble une éternité. Je sens l'anxiété me gagner. *Allez, ma chérie, réveille-toi !* dis-je tout haut. Un léger mouvement se fait ressentir, puis un autre. J'expire de soulagement.

— Ne me refais plus jamais ça, tannante ! Maman s'est beaucoup trop inquiétée.

Comme si elle pouvait me comprendre, elle me donne un gros coup de pied. Bastian entre dans la chambre au même moment.

— Une gynécologue obstétricienne est en route. Une bonne amie de Gisela. Elle est retraitée, mais mon grand-père m'assure qu'elle a été l'une des meilleures de la région ! Est-ce que ça va ? Tu l'as sentie bouger ?

Je lui fais signe d'approcher. Je pose sa main sur mon ventre bien chaud. Notre petite fille gigote comme un poisson dans l'eau. Le calme revient aussitôt m'habiter.

La gentille dame termine son examen. Elle me rassure, tout va bien. Cependant, elle m'informe que je devrai rester assise, alitée ou allongée au minimum un mois, en prévention, afin d'éviter un possible accouchement prématuré. Bastian me regarde. Nous savons tous les deux ce que cela implique.

— Je comprends, dis-je. Mais je dois retourner chez moi, au Canada.

— Je vous le déconseille fortement. L'avion n'est pas recommandé pour vous, malheureusement. Vous en êtes présentement à seulement vingt-cinq semaines de grossesse. C'est beaucoup trop risqué. Je vous promets de vous suivre de près dans les prochains jours. Et si je constate que tout est rentré dans l'ordre, nous aviserons. J'aimerais également vous faire passer une échographie pour m'assurer que votre bébé se développe bien.

— D'accord, me résigné-je. Merci beaucoup d'être venue aussi vite.

— Ce n'est rien. Gisela était une très bonne amie à moi.

Une fois la gynécologue partie, Bastian m'aide à descendre. Je marche doucement, comme si le moindre geste brusque pouvait être fatal. Il m'installe confortablement au salon. Hanz vient me voir.

— Tout va bien ? s'informe-t-il, inquiet.

— Oui. Ne vous en faites surtout pas pour nous, grand-père, le rassure Bastian. Cependant, nous devrons rester ici quelque temps, si cela ne vous dérange pas, bien sûr.

Son visage s'égaie.

— Bien sûr que non ! Je suis même ravi de cette nouvelle. Je ferai venir le notaire ici, dans ce cas.

— Le notaire ? demande Bastian.

— Oui. Tes parents ne t'ont pas informé ? Votre présence, à Éloïse et toi, était requise demain à l'étude du notaire. Mais comme la situation ne le permet pas, je vais demander que la rencontre ait lieu ici.

Je regarde Bastian, intriguée. Ce dernier se tape sur le front.

— Oui, bien sûr, j'avais complètement oublié.

Les saignements ont cessé. Il faut dire que depuis hier, je ne me lève que pour aller aux toilettes. Bastian a même insisté pour que je prenne un bain, et non une douche, ce matin.

Cette maison est tout simplement magnifique et je dois admettre que Gisela était particulièrement douée pour la décoration. De style rural à l'extérieur avec ses murs construits en pierres des champs, l'intérieur a été complètement rénové, sauf les planchers de bois d'origine, qui ont été conservés. J'adore l'énergie qu'il y a ici. Ce matin, Hanz a ouvert les volets ainsi que les fenêtres à carreaux, ce qui a aussitôt réchauffé cette demeure d'une lumière douce et enveloppante. Les meubles sont un savant mélange de moderne et d'ancien, et la majestueuse bibliothèque murale du salon est impressionnante. La plupart des murs sont en lambris blanc, sauf quelques-uns qui sont recouverts d'une jolie tapisserie fleurie. La maison est spacieuse mais chaleureuse. De jolis bouquets de fleurs fraîchement coupées sont disposés ici et là. Je me sens vraiment bien ici. Hanz entre dans la pièce pour m'apporter un thé. Bastian est sous la douche.

— Hanz, est-ce que c'est vous qui avez cueilli tous ces jolis bouquets ?

— Oui, je le fais chaque matin depuis bientôt vingt ans. Lorsque j'ai eu ce poste à l'époque, ici en Suisse, Gisela était bien triste de quitter Munich, sa ville natale, pour venir s'installer dans la campagne de Vevey. Puis, nous avons déniché cette maison. Immédiatement, elle est tombée amoureuse du jardin. C'est pourquoi, tous les jours depuis, je dispose des bouquets dans chacune des pièces à vivre. Elle adorait humer le doux parfum des fleurs. Elle s'est occupée du jardin jusqu'à sa mort, me confie Hanz, observant celui-ci par la fenêtre, ému.

— Je suis vraiment honorée d'avoir eu le privilège de la rencontrer. À mes yeux, elle était une femme d'exception, confié-je. Elle avait cette espèce d'énergie de fée mystique, comme si elle était magique.

Hanz sourit tendrement.

— Oui, en effet. Je vois que tu as bien saisi l'essence de ma femme. Elle t'appréciait énormément, Éloïse. Bien qu'elle ne te connaissait que peu, elle m'a confié qu'elle se reconnaissait beaucoup en toi.

Les larmes me piquent les yeux.

— Ouf ! C'est tout un compliment que vous me faites. Je ne suis pas certaine d'être en mesure de l'accepter.

La famille de Bastian est réunie dans le salon. Je me fais discrète. Tout ce branle-bas de combat, rien que pour moi, l'étrangère du

Canada. Bien que le souper à Montreux se soit relativement bien déroulé, surtout grâce à Hanz qui était à mes côtés, je ne me sens toujours pas à mon aise en présence des parents de Bastian. Ils sont toujours froids et distants avec moi. J'espère de tout mon cœur que cela changera.

Le notaire s'installe au petit bureau près de la grande bibliothèque. Il porte des lunettes sur le bout de son nez. Il est petit, chauve et grassouillet. Je me sens comme si j'étais figurante dans une scène d'un film français. Il place des papiers, se racle la gorge, puis entame la lecture du testament de Gisela.

Les gens présents murmurent entre eux. Quant à moi, je ne comprends absolument rien de ce qui se dit. Le notaire poursuit. Je distingue le nom de Bastian et le mien, mais je suis étourdie par tous ces mots allemands dont je ne saisis pas la signification. Bastian me regarde tendrement, les yeux remplis d'eau. Hanz me fait un clin d'œil. Après une courte pause, le notaire continue sa lecture, mais je ne l'écoute plus. Je ne comprends pas ce qui vient de se passer. Je me penche discrètement vers Bastian pour lui chuchoter à l'oreille :

— Mais qu'est-ce que le notaire a dit, mon amour ? Je n'ai rien compris.

Mon amoureux passe une main douce sur ma joue et me regarde droit dans les yeux.

— Je viens d'apprendre que Gisela m'a légué son immeuble de Vevey, dans lequel il y a un appartement de deux mille pieds carrés, ainsi que son commerce, au rez-de-chaussée. Quant à toi, *Meine Liebe*, tu es la nouvelle propriétaire de celui-ci, la Librairie Fleurie.

Je regarde Hanz, le cœur rempli d'une gratitude infinie. Il porte ses mains sur son cœur et hoche doucement la tête. Il le savait…

Je sirote une tisane en attendant Laurence, qui est sur le point d'arriver. Je suis bien installée au bord de ma fenêtre et j'observe l'automne qui se prépare tranquillement à arriver. Les feuilles commencent subtilement à changer de couleur, et moi, je suis sur le point d'exploser. Je flatte mon ventre tendrement. Je suis impatiente de rencontrer mon bébé.

Je pense à l'été que nous venons de passer, Bastian et moi, chez Hanz, à Vevey. N'ayant toujours pas eu le droit de me lever pendant tout le mois de juillet, je me suis laissé gâter. Hanz continuait d'égayer la maison de fleurs tous les jours et Bastian passait au LOV Café tous les matins me chercher mes fameuses galettes déjeuner préférées qu'Isaak m'avait réservées.

Malgré mon immobilité, je fus bien occupée. D'abord, il y a eu la gérante de la Librairie Fleurie, Marion, une douce et timide femme dans la jeune trentaine, qui venait me visiter trois fois par semaine afin de m'informer des différents détails de ce commerce dont j'étais devenue soudainement l'heureuse propriétaire. Je n'en reviens toujours pas, d'ailleurs. Jamais je n'aurais même osé rêver posséder un jour une librairie, qui plus est, à Vevey ! Je me souviens encore du moment où, il y a quelques mois, je cherchais une idée de génie pour orienter ma destinée professionnelle. Je ne comprends pas pourquoi je n'avais jamais envisagé d'ouvrir un commerce tel que celui-ci. Pourtant, c'est tellement évident ! Un projet comme une librairie jumelle mon désir d'être entrepreneure et mes passions pour la lecture et l'écriture, en plus d'être un lieu de rassemblement paisible et accueillant, ayant pour mission de faire du bien aux gens. À ce sujet, Hanz m'a confié que Gisela avait ce même désir, lorsqu'elle a entrepris ce projet. Il faut croire qu'elle avait pressenti que nous étions habitées de la même mission.

Ensuite, il y a eu les soirées du cercle littéraire. En effet, lorsque j'ai appris que Gisela avait créé ce groupe d'amis qu'elle recevait à la maison tous les mardis soir depuis des années, j'ai été enchantée. Quelle belle initiative ! J'ai tout de suite proposé à Hanz de poursuivre l'expérience pour l'été, en mémoire de Gisela, ce qu'il a bien sûr accepté. Je crois qu'il était touché et surtout heureux que la vie reprenne dans son salon.

Dès le début du mois d'août, la gynécologue m'a finalement autorisée à me lever. J'approchais de ma trente-deuxième semaine de grossesse, mon bébé se portait bien, alors plus aucune restriction ne s'appliquait. Après en avoir longuement discuté avec Bastian, nous avons décidé de rester jusqu'à la fin du mois, afin de prendre le temps

de réfléchir ensemble à notre avenir. Les paramètres venaient drôlement de changer, avec le legs de Gisela. Nous allions donc marcher, tous les soirs, au bord du lac. Ce petit exercice me faisait le plus grand bien, après avoir passé ces quelques semaines allongée !

Je savais que Bastian n'osait rien m'imposer, mais je savais aussi que depuis qu'il était tout petit, il rêvait de s'installer en Suisse. Et voilà que nous possédions maintenant un appartement de sept pièces et demie, sur deux étages, juste au-dessus de la librairie. Lorsque nous avons appris que, comme par magie, le locataire désirait quitter les lieux à la fin de l'été, les choses sont devenues claires pour nous : notre place était à Vevey. J'ai eu une pensée pour ma mère, qui se ferait un plaisir de venir nous visiter en Uber.

J'ai quand même tenu à venir accoucher chez moi, dans mon pays et entourée des miens, tel que prévu. J'ai aussi dit à Bastian que je ne souhaitais pas vendre mon condo, que je préférais le louer. Il était entièrement d'accord avec cette idée. J'ai souvent pensé à Gisela et ma marraine Francine, qui devaient être réjouies, du haut de leur ciel. Elles sont maintenant deux fées à aider l'Univers à tricoter !

Ce qui me fait penser à Francine et à sa toute dernière lettre intitulée « LA FAMILLE ». Lorsque je suis arrivée au condo et que j'ai mis les pieds dans mon bureau, c'est comme si la lettre brillait au centre de la pièce. J'ai cessé de faire tout ce que je faisais, et je l'ai lue :

> Ma belle Éloïse,
>
> J'aimerais te parler de la famille. Tu comprendras, au fil de tes expériences de vie, qu'il y a la famille d'où l'on vient et celle que l'on choisit. Une famille de sang et une famille de cœur. Les deux sont tout aussi importantes.
>
> La famille de sang, nous ne l'avons pas choisie. Mais elle a été mise sur notre chemin pour nous apprendre un tas de choses et nous permettre de grandir. N'oublie jamais que c'est grâce à tes parents que tu as reçu le cadeau de la vie. Peu importe ce qu'ils ont fait de bien ou de moins bien, dis-toi qu'ils ont fait du mieux qu'ils ont pu avec ce qu'ils connaissaient. Tu dois faire preuve d'énormément d'amour et de compassion à leur égard.
>
> La famille de cœur, c'est celle que tu choisis. C'est l'homme avec qui tu décides de partager ta vie, ce sont tes amis et les gens qui t'entourent. Ce sont les enfants que tu auras peut-être un jour. Tu es le centre de ce noyau et tu as le pouvoir de partager tout ton amour et ta bonté. Prends bien soin d'eux.
>
> Tout ça, je l'ai compris trop tard, ma belle enfant. J'ai passé ma vie à me rouler dans mes blessures et je réalise aujourd'hui que j'ai perdu beaucoup trop de temps.
>
> Alors, remplis ton cœur de joie et tes yeux d'étoiles, puis partage tout ça autour de toi. Et tu verras, c'est ton univers entier qui s'illuminera.
>
> Bisous,

J'ai refermé la lettre et, comme chaque fois, je l'ai posée sur mon cœur. Si seulement elle pouvait être encore là pour être témoin de tous ces changements dans ma vie.

Voilà Laurence qui arrive. Je me lève péniblement du sofa et je vais lui ouvrir. Elle est ravissante. Elle a le teint bronzé, elle a un peu maigri, mais surtout, elle dégage une joie de vivre que je n'ai jamais observée en quinze ans d'amitié.

— Oh mon Dieu, Élo, mais tu es énorme ! lance-t-elle d'entrée de jeu.

Malgré ces changements que je ressens en elle, son franc-parler, lui, ne s'est pas transformé !

— Merci du compliment, *drama*, mais toi, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu es tout simplement rayonnante !

— C'est l'air du Nord. Et la forêt, les animaux, mon *chum* et les orgasmes en série, me répond-elle en me faisant un clin d'œil. Plus sérieusement, je crois que je ne réalisais pas à quel point mon travail chez Bombardier était stressant. C'est une délivrance !

Je suis tellement heureuse pour elle.

— Bastian n'est pas là ? demande-t-elle.

— Non. Il est parti luncher avec Antoine. Ils sont devenus très proches, tous les deux, depuis qu'ils se sont rencontrés. Je sais qu'ils discutent d'une possible collaboration. Ce serait tellement extraordinaire ! Tu imagines si Bastian s'occupait du développement international des LOV Café ? Je finirai bien par savoir ce qui se trame entre eux. Mais toi, parle-moi de toi !

— C'est plutôt à toi de me parler de toi ! C'est quoi cette histoire de librairie ? Et tu déménages à Vevey ?

Je lui raconte toute l'histoire, Gisela, Hanz, le testament. Ma frousse avec la crevette et mon été à Vevey. Ensuite, elle m'apprend qu'elle est heureuse comme jamais elle ne l'a été auparavant dans sa nouvelle vie. Elle me rassure en me disant qu'elle s'est finalement trouvé un emploi dans la ville d'à côté. Elle me confie qu'elle ne s'y sent pas particulièrement épanouie, mais que la vie sur la ferme compense amplement. Aussi, elle me raconte que son bel Yvon lui a fait découvrir sa passion pour le camping sauvage. « On se baigne tout nus

dans des lacs perdus, c'est trop génial, Élo ! » ajoute-t-elle.

— Wow ! Je suis trop heureuse pour toi, ma belle Laulau. Est-ce que tu réalises tout ce qui s'est passé, pour nous deux, dans la dernière année ?

— Oui. C'est pourquoi j'ai décidé de t'offrir ce cadeau.

Elle me tend un petit livre mince, imprimé. Sur la page couverture, il y a une photo de moi, portant un jeans et un chandail de laine rose. En gros titre, juste au-dessus, il est écrit : « Un an pour réinventer ma vie ».

— Tu te souviens, s'emballe Laurence, c'est la photo que j'ai prise de toi, il y a un an presque jour pour jour. Tu ne voulais rien savoir de te faire photographier, c'est pour ça que tu as l'air coincée.

Je pouffe.

— En effet, disons franchement que j'ai l'air d'une fille qui a une envie pressante d'aller aux toilettes.

Je tourne la première page. Il est écrit « SEPTEMBRE » en grosses lettres. Sur la page suivante, il y a trois photos ; l'une de Brigitte et moi au salon de coiffure, l'autre d'une bûche de Noël enveloppée dans une pellicule de plastique et la troisième d'Olivier en maillot sur un bateau. Je suis intriguée. Comment Laurence a pu ? Elle devine ma question :

— C'est Brigitte qui m'a envoyé cette photo. Elle aimerait que tu passes la voir, d'ailleurs. Lorsque je lui ai raconté tout ce qui t'était arrivé, elle s'est mise à pleurer. Je crois qu'elle s'est vraiment attachée à toi.

C'est vrai, pensé-je. Je ne lui ai jamais donné de nouvelles. Tout s'est passé tellement vite ! Laurence poursuit.

— La photo de la bûche, c'est moi qui l'ai prise lorsque tu avais le dos tourné. Pour ce qui est d'Olivier, j'ai pris l'une de ses photos de profil sur Facebook.

— Olivier, quelle soirée déprimante ! dis-je en riant. Mon Dieu, on dirait que ça fait déjà une éternité !

Je devine maintenant ce que le livre contient. Je tourne la page. « OCTOBRE ». Une photo de moi dans mon VUS avec Nicholas sur le siège passager. Je me demande bien comment il va, d'ailleurs. J'espère qu'il a rencontré une jolie fille qui n'a pas eu peur de sa maladie.

— Tu as pris des photos en cachette, espèce de coquine ? m'exclamé-je, touchée par son geste.

— Oui ! Je voulais absolument documenter ton expérience, tu comprends ?

Sacrée Laurence ! pensé-je. Ce qu'elle peut être intense, mais tellement attachante. Ensuite, une photo d'Adélina et moi au pied du mont Tremblant, portant ce fameux chandail orange, le jour où j'avais revu Bastian. Et rencontré ses parents. Finalement, une photo de moi assise en plein milieu du terrain de badminton, rouge comme un homard, me tenant la cheville à deux mains. Disons que ce n'est pas mon portrait le plus flatteur. Je lance un regard réprobateur à ma meilleure amie.

— Ben quoi ? C'était la seule que j'ai réussi à prendre sans que tu t'en rendes compte ! se justifie-t-elle.

Ensuite, « NOVEMBRE ». Une photo du plâtre sur ma jambe étendue devant le lac des Sables.

— Heille, c'est ma photo, ça ! Tu as fouillé dans mon téléphone ? dis-je, faussement indignée.

Laurence me fait un sourire coupable. Je continue mon voyage dans le temps, en voyant une photo de mon cahier d'écriture et une autre d'Antoine et ses employés du LOV Café.

— Elle, c'est Antoine qui me l'a donnée, à ton *shower* de bébé.

Puis, « DÉCEMBRE ». Marianne, Laurence et moi en train de cuisiner, Dylan et moi en train d'écrire et, finalement, une photo du seul article que j'ai écrit dans le blogue de voyage de Marjolaine. Laurence interrompt mon introspection.

— C'est là que ça s'est gâché. Tu n'as pas du tout suivi le plan !

— Mais de quoi tu parles ! m'opposé-je. Tu te trompes royalement. Regarde !

Je retourne le livre pour lui montrer les photos de « JANVIER », c'est-à-dire moi au comptoir du LOV Café en train de servir un client et moi déguisée en cowgirl, avec elle, Guillaume et Dylan.

— Oui, peut-être. Mais c'est moi qui ai fini par *dater* Guillaume. Ça compte pas.

— Pfft, me contenté-je de répliquer.

« FÉVRIER ». Trois photos de la Floride ; une de moi qui ai le cou

cassé au Applebee's, une autre sur laquelle j'ai l'air traumatisée, assise devant un Asiatique, et une dernière de Bastian et moi, en train de discuter. « MARS ». Ma mère et moi, devant le château de Gruyère, Isaak et moi, au LOV Café de Vevey, puis finalement, la librairie de Gisela. Les larmes me montent aux yeux.

— Tu réalises, Laurence. C'est en mars que le plan était en train de se concrétiser.

Laurence me regarde, émue, et m'invite à tourner la page. Je m'exécute.

« AVRIL ». Une phrase, écrite en caractères gras :

« La vie, c'est ce qui t'arrive alors que tu es occupé à faire d'autres plans. »

— John Lennon.

Mes yeux se remplissent d'eau. Laurence me précise :

— J'ai bien aimé cette phrase que ta sœur nous a sortie de nulle part lorsque nous préparions tes valises, juste avant que tu partes pour Constance. J'y ai beaucoup réfléchi, depuis. Regarde la photo. Je trouve que c'est la plus belle.

Une seule image de Bastian et moi, sur un banc de parc. Je me souviens, c'est lui qui l'avait prise. Je me mouche bruyamment.

— Bastian est complice de ce cadeau ? dis-je en m'essuyant les yeux.

Laurence acquiesce de la tête.

« MAI ». Ma crevette en noir et blanc, Diane et moi qui marchons près du lac de Constance, puis une photo de Diane, Arno, Gisela, Hanz, Antoine, Bastian et moi qui levons nos verres lors du fameux souper. « JUIN ». Bastian et moi, lovés sur le sofa. Moi de profil, montrant fièrement ma bedaine qui grossit, puis finalement tous les gens réunis autour de la table à mon *shower* de bébé.

Je referme le livre et caresse tendrement le verso. Je lève mes yeux rougis vers Laurence. Elle pleure, elle aussi. Elle essuie ses larmes, me tend solennellement la main, puis me dit :

— Félicitations, Éloïse Roy. Vous avez officiellement réussi à réinventer votre vie !

— Pousse, *Meine Liebe*, pousse ! m'encourage Bastian.

J'ai envie de lui arracher la tête. C'est évident que ce n'est pas lui qui est sur le point de mourir de douleur, en ce moment. Ma mère m'apporte une débarbouillette froide, qu'elle dépose sur mon front. Au moins, elle, elle comprend exactement ce que je vis. Le médecin m'encourage aussi :

— Oh, j'aperçois ses cheveux. Ils sont châtains. Allez, Éloïse, une dernière poussée !

J'agrippe le drap contour du lit d'hôpital. Je me redresse et je pousse de toutes mes forces. J'ai l'impression que les veines de mon visage vont éclater. Une douleur aiguë me transperce les entrailles, puis j'émets un impressionnant hurlement de délivrance juste avant de me laisser tomber sur le dos, épuisée. Je reprends mon souffle lorsque j'entends un petit cri strident.

— Félicitations ! Vous avez une belle petite fille en pleine santé ! s'exclame le médecin, juste avant de se retourner vers Bastian. Vous voulez venir couper le cordon ombilical ?

J'ai à peine le temps de réaliser que Bastian est blanc comme un linge lorsqu'une émotion foudroyante me traverse le corps. Ma crevette. J'aperçois ma fille pour la première fois. J'ai l'impression que mon cœur va exploser d'amour. Elle est si petite, si fragile. Je ne la lâche pas des yeux. Tout le reste autour de moi a disparu. L'infirmière essuie son petit corps avec une serviette, puis elle la dépose enfin sur ma poitrine.

Mon bébé ! m'exclamé-je. Elle a le visage tout plissé. Elle agite ses petits bras et ses petites jambes de manière saccadée. Elle se tortille comme un petit ver de terre. Elle a le visage rond, un nez tout mignon, la peau toute rose et de jolies lèvres charnues et rouges, comme son papa. J'éclate en sanglots. Je ne pensais pas que mon cœur pouvait contenir autant d'amour. Bastian revient vers moi. Il pleure à chaudes larmes, lui aussi.

— *Wie schön ist unsere Garnele !*

Prenant conscience que je ne comprends pas, il se reprend :

— Ce qu'elle est belle, notre crevette !

Ma mère me fait de grands signes et pointe un doigt vers le corridor. Réalisant soudainement ce qu'elle essaie de me dire, je me contente de hocher la tête. Elle ouvre finalement la porte à Marianne et Laurence qui entrent à leur tour dans la chambre de naissance. Elles s'approchent tout doucement, sur la pointe des pieds. Laurence prend

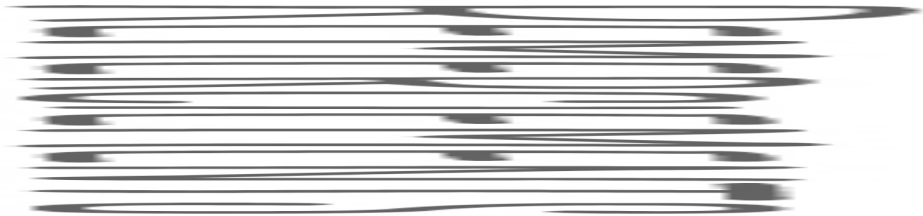
discrètement une photo. Je lui fais un sourire de connivence. Ma mère et Marianne se tiennent par le bras. Elles ont toutes les trois le visage ébahi.

Ma mère, émue, caresse doucement le front de ma fille.

— Comment elle va s'appeler, cette petite fée ?

Je regarde Bastian. Il me donne un doux baiser sur les lèvres, puis me chuchote quelque chose à l'oreille. Des étoiles remplissent mes yeux. Je pose une main sur la petite joue de cette infinie beauté.

— Gisela. Elle s'appelle Gisela.



À mes filles adorées… Sandrine, merci de ton soutien inconditionnel et de ta joie débordante. Ton sourire, tes yeux remplis d'étoiles, tes mots, tes encouragements et tes commentaires de lecture sont si précieux pour moi, ma chérie. Alexia-Rose, merci de ta présence discrète, mais ô combien remplie d'amour et de compassion. Ton cœur est pur, mon bébé. Je vous aime tant.

À mon amoureux, Hector. Merci d'avoir été si présent, aidant et soutenant lors de l'écriture de ce roman. Merci d'être le chauffeur de la « Nissan Writer », ha ha ha ! Merci de croire en moi et de me pousser, sans toutefois jamais m'imposer quoi que ce soit. Ton amour, ta bienveillance et ton courage me touchent profondément. *Te quiero, Quérido mío*.

À ma sœur, Marjolaine. Merci d'être toujours là pour lire mes manuscrits et m'encourager avec autant de conviction. Ta présence dans ma vie est un véritable cadeau. Merci de m'inspirer tous les jours et de croire en moi, chaque fois. Je t'aime, la sœur !

À mes parents. Maman, merci pour ta douceur, ton amour et ta fierté. Tu es précieuse pour moi et je t'aime. Daddy et Denise, merci pour votre enveloppement bienveillant et votre amour inconditionnel. Je vous aime.

À ma belle amie, Marie-Ève. Même si 4 538 km nous séparent, nous sommes liées par le cœur. Merci de m'accueillir telle que je suis, sans jamais me juger. Nos conversations sont si importantes et riches, pour moi… Je t'aime et je m'ennuie !

À mon autre belle amie, Karine. Je te l'avais dit qu'on se rejaserait dans celui-ci ! Alors voilà. Notre amitié compte beaucoup pour moi. Je t'aime.

À Tristan et Rafy. Merci de continuer de m'accueillir dans vos vies. Je vous aime…

Ça fait beaucoup d'amour, hein ? Eh bien, il m'en reste encore tout plein, spécialement pour vous, chers lecteurs… Merci pour tous vos beaux mots… Ils me touchent chaque fois. Continuez de venir me jaser en messages privés et dans les salons : j'aime tellement vous rencontrer ! Je vous dis à très bientôt, pour une nouvelle histoire…

Finalement, merci à mon éditrice, Anita, ainsi qu'à toute l'équipe des Éditeurs réunis. Merci de votre confiance et de votre bonne humeur contagieuse. C'est un plaisir pour moi de collaborer avec vous tous…

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Une semaine pour se perdre… et se retrouver
Josyane Bissonnette

Au terme d'un souper bien arrosé, quat amies décident, sur un coup de tête, s'inscrire à une semaine de ressourceme Ayant l'objectif d'assainir leur vie amoureu et de retrouver l'équilibre dans leur couple, el jettent leur dévolu sur le centre L'Orignal, Sainte-Lucie-des-Laurentides. Au programm yoga, méditation, massages et spa.

À leur arrivée, Vicky, Amélie, Jordane Marisol sont accueillies par leurs guides, Murielle et Michel, qui l inviteront bientôt à des séances d'introspection parfois déstabilisantes, toujours assez intenses. Les non-dits tomberont peu à peu et des secr insoupçonnés seront alors révélés.

Parallèlement à tout ce branle-bas, Amélie sera hypnotisée par un b étranger, Javier, rencontré sur un sentier près du lac. Un début romance clôturera-t-il l'escapade ? Chose certaine, ces quelques jou s'avéreront beaucoup plus significatifs que prévu pour le quatuor copines en quête de bonheur, en plus de souder leur amitié à jamais.

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.

Encore plus chez Les Éditeurs réunis

Vous avez aimé *Un an pour réinventer ma vie* ?
Vous apprécierez sûrement les titres suivants :

Sandra Lemire Wolf
Le rôle d'une vie
romance
Comment jouer les amoureux sans se laisser prendre au jeu ?
LES ÉDITEURS RÉUNIS

Le rôle d'une vie
Sandra Lemire Wolf

La célèbre Kelly Leblanc offre toujours un sourire radieux aux photographes. Mais derrière celui-ci se cache maintenant un immense désarroi, puisqu'elle a récemment surpris son mari au lit avec une fille qui a la moitié de son âge.

Quand on lui offre un rôle secondaire dans un téléfilm tourné au cœur de contrées indomptées, elle accepte immédiatement. Sur le plateau, Kelly tombe sous le charme du séduisant Rob Ryan, de quinze ans son cadet. Le tournage est difficile et la réalisatrice, une femme fougueuse aux antipodes de Kelly, est tyrannique.

Lorsqu'une grève des techniciens éclate, l'équipe décide de poursuivre la production en secret dans un village reculé au Québec. Partagée entre son désir pour son jeune partenaire et la pression de sa famille et de son époux qui voudraient qu'elle passe l'éponge, Kelly est déroutée. Elle choisit alors de se retirer des feux de la rampe, le temps d'y voir clair et de reprendre confiance en elle. Se pourrait-il que, cette fois, elle doive jouer le rôle le plus important de sa vie ?

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.

Partir de nulle part
Amélie Riopel

Alors qu'elle achève ses études universitair
Alice vit sa première peine d'amour. Ce
qui nous fait tout remettre en question. Da
son cas, son malheur la conduit surtout
enchaîner une série de mauvaises décisio
Aventures d'une nuit, sites de rencontres
soirées trop arrosées : tous les moyens so
bons pour tenter d'oublier son ex. Pei
perdue, car Charles lui colle encore à la pea

Épuisée de vivre mille et une déceptions et
trouvant pas de réconfort auprès de sa colo
elle abandonne ses cours sur un coup de tête et part rejoindre sa mè
au Mexique. C'est pendant ce séjour qu'Alice réalise que, pour êt
heureuse, elle devra faire du ménage dans sa vie. Son retour chez elle
donc marqué par un ardent désir de se reprendre en main.

Les choses se compliquent quand elle rencontre Thomas, un garç
charmant qui a tout de l'homme idéal. Mais est-ce vraiment ce do
Alice a besoin ? Parfois, il vaut mieux arrêter de suivre le plan établi
surtout lorsque celui-ci ne mène nulle part !

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.

La chance semble être du côté d'Éloïse Roy ces derniers temps. Après avoir reçu un héritage de celle qu'elle surnommait affectueusement sa fée marraine, la jeune femme peut enfin prendre du temps pour se retrouver. Le plan que Laurence, sa meilleure amie, lui a concocté est clair : chaque mois de l'année, elle doit pratiquer un nouveau métier, expérimenter un nouveau passe-temps et faire une nouvelle rencontre amoureuse – un homme différent pour chaque signe du zodiaque !

Après une courte hésitation, Éloïse se lance dans cette véritable exploration de soi. Ses diverses tentatives se transforment tantôt en accomplissements, tantôt en véritables catastrophes. Il y a aussi l'échec de sa relation avec le beau Bastian qui la hante malgré tous ses efforts afin de l'oublier…

Un an pour se réinventer, ce n'est peut-être pas suffisant, mais Éloïse en sortira assurément transformée et – qui sait ? – peut-être même bien accompagnée.

Épicurienne assumée et auteure passionnée, Josyane Bissonnette adore voyager par l'écriture. Après Une semaine pour se perdre… et se retrouver *et* Que cherches-tu, Éloïse ?, *elle nous revient avec un nouveau roman chaleureux qui incite à la réflexion.*

Contents

1. Couverture
2. Crédits
3. Titre
4. De la même auteure
5. Dédicace
6. Prologue
7. Chapitre 1 - Vierge
8. Chapitre 2 - Balance
9. Chapitre 3 - Scorpion
10. Chapitre 4 - Sagittaire
11. Chapitre 5 - Capricorne
12. Chapitre 6 - Verseau
13. Chapitre 7 - Poissons
14. Chapitre 8 - Bélier
15. Chapitre 9 - Taureau
16. Chapitre 10 - Gémeaux
17. Épilogue
18. Remerciements
19. Quatrième de couverture